LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS

	3 Mois	6 Mois	Un An
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard et Basses-Alpes	5 fr.	9 fr.	17 fr.
Autres départements et l'Algérie	6 fr.	11 fr.	20 fr.
Etranger (Union postale)	9 fr.	17 fr.	30 fr.

Les Abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

N° 14.203 — QUARANTIÈME ANNEE — **DIMANCHE 26 DÉCEMBRE 1915**

LE NUMÉRO **5** CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : **1 fr.** — Réclames : **1.75** — Faits divers : **3 f**
Après Chronique Locale, la ligne : **5 fr** — Chronique Locale : **10 fr.**
Les Insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Aujourd'hui : Six Pages

Chronique Parisienne

Fin d'année. — Vaillant. — Réveillonneurs et réveillons. — Au vestiaire des avocats. — L'Emprunt. — Restaurants de femmes. — Les cantines scolaires. — Le tam-tam du Kaiser. — Souhaits de fin d'année.

Et voici la dernière semaine de l'année. Qui donc pourrait te regretter, année de malheur et de deuil ? A qui as-tu apporté de la joie ? une vraie joie, une joie sans ombre, sans crainte, sans fiel ?... Ceux qui n'ont rien perdu portent dans leur cœur le deuil des enfants du pays ; s'il y a un seul individu qui se soit senti exempt de toute tristesse, il ne mérite pas d'être considéré comme un Français ; c'est un être sans valeur et sans noblesse, négligeons-le.

Nous avons la ferme confiance qu'un des mois de 1916 sera le mois de la fin : fin de la guerre, fin de ces tragiques horreurs, fin de nos misères.

L'année se clôt sur un deuil encore dans le parti socialiste : c'est Vaillant, le vieux chef, qui tombe à son tour et nous ne nous trompons pas en disant qu'il meurt de la guerre : tous les vieillards, en ce moment, sentent que leur cœur bat trop vite, que tout ce qu'ils lisent les fatigue, que tout leur est amer, qu'ils sont trop las des guerres, qu'ils portent un trop lourd fardeau de pensées ; ils s'usent très vite ; ce n'est pas l'âge qui les terrasse ; c'est la douleur de tous ; c'est le poids du passé qui s'ajoute au poids du présent, poids trop lourd sous lequel ils succombent.

Vaillant, autant et plus que bien d'autres, a souffert de cette épreuve dont la mort l'a libéré. La même peine achève tous ceux qui ont cru voir dans le progrès des idées libérales, dans le progrès scientifique et dans le progrès philosophique les clartés de la paix universelle.

Ceux qui viennent après eux dans la carrière verront, espérons-le, l'aube du jour qu'ils appelaient de tous leurs vœux et préparaient de toutes leurs forces. Ce n'est pas toujours par celui qui a semé le grain que la récolte est recueillie.

***

On ne réveillonnera pas à Paris ; c'est une chose convenue et acceptée. Les restaurateurs s'en plaignent ; ils ont tort : il n'y a aucun intérêt qui puisse compter en face d'un intérêt tout à fait supérieur de haute moralité. Les réveillonneurs des restaurants de nuit ne peuvent être que des étrangers ; le moins qu'ils puissent faire, c'est d'observer une exacte décence et de respecter la tristesse des familles que blessent les bruyantes démonstrations de fêtards dénués de toute délicatesse. Il est à souhaiter que partout cette règle de convenance soit strictement observée.

***

Il y a deux semaines, nous parlions ici de Germaine Picard, la jeune avocate parisienne qui, devant un Conseil de guerre, fit acquitter son client, un tout petit employé d'une Compagnie de chemin de fer.

Pour la première fois, on voit arriver au vestiaire des avocats, une certaine quantité de paquets contenant un peu de linge, des objets de layette, de petites sommes roulées dans des maillots : tout cela fait sourire la préposée au vestiaire peu habituée à ce va-et-vient.

La jeune avocate reçoit ces menus secours pour la femme du pauvre employé à laquelle tout est remis.

C'est un des beaux succès de sa carrière ; elle en devra rester assez fière. Il nous plaît de voir un membre du barreau plaider avec amour ces humbles causes ; peut-être sommes-nous trop sortis de la formule qui déclare l'avocat *défenseur de la veuve et de l'orphelin* ; il conviendrait d'y revenir.

Malgré nous, une certaine répugnance nous éloigne des avocats qui soutiennent la cause des pires gredins ! nous savons bien que l'avocat doit vivre de son métier ; pourtant, il nous déplaît de l'assimiler au négociant qui prône une détestable marchandise, et, quand quelque chose de joli résulte d'une plaidoirie, nous applaudissons.

***

Et l'Emprunt ? qu'en dit-on ?

Il a pleinement réussi ; seulement, il y a beaucoup de gens qui n'ont pu souscrire à cause de formalités sans nombre. Certains qui avaient des fonds à la Caisse d'épargne et se trouvaient éloignés n'ont pu faire opérer en temps utile le transfert ; d'autres auraient dû perdre trop d'heures en démarches. Questions d'administration, questions de formalités, questions d'insuffisance de bureaux autorisés

Quelqu'un me dit : Ne pensez-vous pas qu'il devrait être possible, en temps de guerre, surtout quand le besoin est urgent, de mobiliser l'argent aussi vite que les hommes ?

Evidemment : tout devrait pouvoir se faire très vite.

Or, c'est tout le contraire qui se produit : on mobilise une armée en quinze jours au plus et l'on n'en finit pas de mobiliser l'argent qui ne demande qu'à se présenter au plus vite.

Le pays aura toutes les sommes qu'il demandera ; il n'a qu'à ouvrir ses caisses en indiquant le plus court chemin pour y accéder. Mais les choses les plus simples en principe, sont parfois, dans la pratique, les plus compliquées.

Entre la formule et l'application, il y a trop de cérémonies et pas assez de guichets. Malgré cela, l'argent a surabondé.

***

Paris a pour habitude, on ne saurait trop y applaudir, de prendre les leçons de confort où il les trouve : nombre de Parisiens, plus ou moins touristes, introduisent chez eux les objets qu'ils ont reconnus bons et pratiques en province ; la province est plus lente à prendre un parti.

Comme le disait cette semaine notre excellent confrère, Paris a su organiser pour les femmes qui, en très grand nombre, travaillent loin de leur logis, le moyen de se nourrir, soit sur le lieu même de leur travail, soit tout à côté.

Les patrons, et non pas seulement les plus notables, consacrent une place qui puisse servir de réfectoire dans l'immeuble où l'on travaille ; l'Etat a fait de même dans presque toutes ses administrations.

Il faut dire que les employées se sont réunies pour obtenir cela ; si l'association ne sert à vivre mieux, à quoi sert-elle ?

Il faut dire aussi que les commerçants ont joint leurs efforts à ceux des travailleuses ; il n'y a guère de quartier où ne se soit ouverte une cuisine où l'on fournit le repas à emporter. Manger hors de chez soi, ce n'est qu'une habitude à prendre et cette habitude réalise une économie.

Seulement, par nécessité, l'employée et l'ouvrière parisiennes sont *débrouillardes* ; elles ont vite fait de s'organiser, de s'arranger pour que leur réfectoire soit tenu en ordre et que la nourriture qu'elles y paient soit bien préparée.

Il n'y a pas d'endroit dans Paris où l'on ne puisse trouver ce qu'il faut pour vivre, à des prix relativement moins élevés qu'ailleurs, à cause même de cette nombreuse clientèle qui permet aux fournisseurs de profiter des prix les plus avantageux et en gros.

Le temps n'est plus où une femme ne pouvait manger au restaurant ; mais, si la province conserve encore ce singulier respect humain, ce sont les administrations qui doivent commencer le mouvement en donnant le moyen aux femmes de vivre hors de chez elles.

En somme, le premier acte de ce système économique fut la création des cantines scolaires qui sont, à Paris, on ne peut mieux organisées. Ce qu'on a fait pour les enfants, on doit pouvoir le faire pour les mères. Ensuite, les intéressées perfectionneront les moyens.

Paris a aussi ses restaurants pour dames ; mais, c'est une création peu ancienne encore, aussi bien que celle au moyen de laquelle on a bâti les maisons où logent des jeunes filles, vivant seules ; cela ne réussirait pas en province, tandis que dans la capitale, le prix élevé des loyers, le très petit espace dont on dispose, font que les enfants ne peuvent plus, quand ils ont atteint un certain âge, occuper une pièce à eux seuls : ils essaiment. La province a de la place.

Plus nous avancerons dans la vie moderne, plus l'association gagnera en nombre et en prospérité.

Le réfectoire sera un chez soi et le restaurant aussi. Les individus doivent apprendre la vie libre, s'arranger pour vivre le mieux possible avec aussi peu de fatigue et de perte de temps qu'ils le pourront.

Pensons-y, les réfugiés emporteront de chez nous nos bonnes coutumes ; empruntons-leur celles qui viennent des pays les plus confortables. Tout le monde, à cet échange, trouvera son profit.

***

A l'heure où j'écris ces lignes, un bruit court depuis plusieurs semaines. L'ennemi, dit-on, va frapper en commençant l'année, le coup le plus terrible ! En tous cas, nous sommes prévenus.

On sait que le Kaiser est comédien, comédien tragique comme le fut Néron.

Cabotin en même temps ! Il aime le tam-tam, les coups frappés sur le gong. Les dates l'impressionnent.

Au reste, nous ne doutons pas qu'il ne veuille commencer l'année par un coup de force ; espérons qu'on a pourvu à tout.

Certes, nous avons confiance : la France a fait tout son devoir ; elle continuera.

Oserons-nous échanger les bons souhaits? Oui : puisque nous avons la foi, ayons en même temps la volonté de nous la communiquer les uns aux autres.

Souhaitons donc la paix à tous ; la guérison aux blessés, la santé dans les familles.

Là-bas aussi, ils échangent des souhaits — là-bas, au delà du Rhin ! — Plusieurs de leurs socialistes font le geste de tendre la main aux nôtres ; outre qu'ils ont mis le temps à réfléchir, nous ne les croyons pas socialistes à notre manière. Et puis, ce n'est pas quand le sang coule, quand le feu détruit et que le monde se soulève d'horreur, qu'on doit palabrer ; il y a temps pour tout.

L'ère des discours est close.

Nous ne perdrons rien pour avoir attendu : le bruit du canon rend l'oreille un peu dure.

***

Nos petites boutiques ont reparu. On vend toute la guerre en détail. Le jouet boche invendu sortira des réserves : ouvrons l'œil et le bon.

N'achetons rien sans marque franche.

UNE MARSEILLAISE

IL Y A UN AN

Samedi 26 Décembre

Sur tout le front, actions de détail et duels d'artillerie ; bombardement de Saint-Dié par l'ennemi ; en Alsace, nos troupes progressent autour de Cernay.

En Pologne, réoccupation de Mlawa par les Allemands ; sur la Pilitza, les Autrichiens sont délogés de la Vislica ; sur la Vistule, région de Parnof, échec des Autrichiens entre Tachof et Olaniwy, avec pertes de prisonniers et de mitrailleuses. En Galicie, succès russe : plus de 15.000 prisonniers autrichiens et 40 mitrailleuses en deux jours.

Dans les Dardanelles, le sous-marin anglais B-9 fait sauter trois rangs de mines sur cinq barrant le passage de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie.

Un zeppelin lance quinze bombes sur Nancy : un homme et une femme sont tués, plusieurs habitants et quelques soldats blessés ; une enveloppe jetée par les pilotes porte ces mots : « Bon Noël, aimable envoi du kaiser. » Un autre zeppelin est abattu par les Alliés au nord de Nieuport.

Des aviateurs français, au-dessus de Metz, bombardent et détruisent le hangar des dirigeables de Frescaty, la gare militaire et les casernes de Saint-Privat ; nombreuses victimes parmi les troupes et dégâts considérables. Une note du gouvernement français établit un parallèle entre les aviateurs allemands et les escadres ennemies qui s'attaquent sans nécessité stratégique aux villes ouvertes et aux populations sans défense, et les aviateurs et les escadres des Alliés qui n'attaquent que les places de guerre et les points tratégiques.

511e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 25 Décembre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Au cours de la nuit, aucun événement important à signaler.

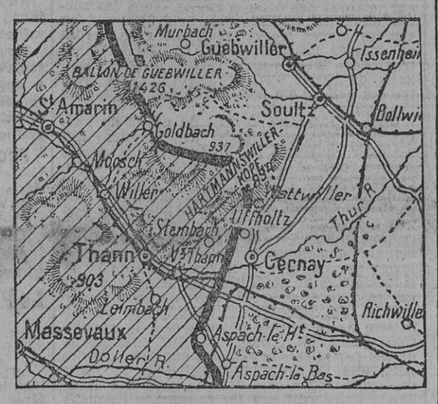
La Lutte pour le « Vieil Armand »

La lutte continue pour l'occupation de l'Hartmannswillerkopf, le Vieil-Armand, comme disent nos soldats qui ont arrosé de leur sang les pentes de la montagne alsacienne.

Nous en avions conquis le plus haut sommet au mois de mai dernier. Mais les tranchées ennemies étaient restées à quelques mètres des nôtres.

Un heureux coup de main a agrandi notre possession, nous donnant en même temps treize cents prisonniers. Mais il n'est pas toujours possible de garder ce qu'un coup de main a fait conquérir, car l'ennemi se hâte de revenir en force, avant que les tranchées aient pu être transformées et consolidées.

C'est ce qui arrive en ce moment pour la lutte au sommet du Vieil-Armand. Nous avons rendu un peu de terrain aux Allemands. Il faut s'attendre maintenant qu'ils prétendent nous avoir tout repris.



Notre ligne de front autour de l'Hartmanswillerkopf

Il n'y a pas lieu de s'émouvoir et on ne doit pas, dans la guerre gigantesque que nous poursuivons, attacher une importance particulière à ce qui n'est qu'épisode. L'essentiel, et ce qu'il faut voir et retenir, c'est l'élan toujours merveilleux de nos soldats et leur héroïsme que rien n'arrête.

372 MILLIONS

Telle est la participation des Bouches-du-Rhône à l'Emprunt de la Victoire

Il nous est matériellement impossible de donner des chiffres précis avant une semaine, écrivions-nous au lendemain de la clôture de la souscription, mais nous pouvons affirmer d'ores et déjà que le succès de l'emprunt, à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône, a dépassé les plus optimistes prévisions.

Les résultats exacts, aujourd'hui connus, confirment pleinement ce que nous disions il y a dix jours, et l'on verra par les chiffres que nous donnons ci-dessous que la coopération de notre département à l'emprunt de la victoire peut compter parmi les plus belles et qu'elle fait honneur au patriotisme de nos populations.

A la Trésorerie générale

Nos lecteurs ont été tenus au courant presque jour par jour du mouvement de fonds qui s'est fait dans notre principale caisse publique. La Trésorerie Générale, dès l'ouverture de la souscription, a vu affluer les petits souscripteurs, ceux qui ont pris entre cinq francs et vingt-cinq francs de rente. A ceux-ci, ont immédiatement succédé les souscripteurs de grosses sommes, celles qui dépassent cent et même cinq cent mille francs. Quelques jours après l'ouverture, la caisse de la Trésorerie comptait, pour la seule ville de Marseille, plus de vingt-cinq millions, parmi lesquels une centaine de mille francs d'or.

Ceci faisait bien augurer de la suite.

La Trésorerie Générale est, comme on le sait, une caisse centralisatrice. Les souscriptions recueillies par les recettes des finances d'Aix et d'Arles, par les percepteurs du département, par les bureaux de Postes et par la Caisse d'Epargne des Bouches-du-Rhône, ont été versées dans cette même caisse.

Les souscriptions se décomptent de la façon suivante :

Total des rentes souscrites.	**9.698.397**	**»**
Total du numéraire (espèces)	**84.370.707**	**97**
Total du capital souscrit.	**165.567.700**	**14**

Il est à remarquer que le numéraire compte pour plus de 50 %.

Si au lieu de compter 88 francs par 5 fr. de rente, qui est le prix d'émission, on compte le capital nominal, soit 100 francs par 5 francs de rente, on obtient le total de

193.967.940 fr.

Ce qu'en argot financier on appelle « l'argent frais » compte dans ce total pour un peu plus de la moitié, ce qui est un des plus appréciables résultats de l'opération.

En effet, si l'emprunt a été fait pour consolider la dette de guerre obtenue à l'aide de bons et obligations de la Défense Nationale, il a eu pour but également d'amener dans les caisses de l'Etat quelques centaines de millions de numéraire : papier, or et argent ; le résultat est largement atteint puisqu'on voit que pour notre seul département et pour la seule Trésorerie cet argent nouveau atteint près de 85 millions.

Ajoutons pour être complet en ce qui concerne les caisses publiques, que la Caisse d'Epargne des Bouches-du-Rhône a recueilli pour *9.000.000* de souscriptions, dont *6.000.000* d'espèces, et *3.022.814 fr.* de prélèvements.

On voit que là encore les versements d'argent nouveau ont été supérieurs aux prélèvements, ce qui était le résultat souhaité.

A la Banque de France

La succursale de notre grande Banque nationale a recueilli elle aussi un très grand nombre de souscriptions. En voici le décompte :

Pour Marseille : *138 millions et demi.*

Pour Aix, Arles, Salon : *9 millions et demi.*

La souscription de la Banque de France dans le département s'élève donc à

148 millions

Dans les autres Caisses

On sait que les grands établissements de crédit de notre ville ont recueilli un nombre considérable de souscriptions. Ces souscriptions ont été en majeure partie versées directement à Paris, de sorte que nous en ignorons le total.

Quant aux banquiers particuliers, aux agents de change, aux compagnies d'assurances, leurs souscriptions ont été versées soit à la Trésorerie Générale, soit à la Banque de France. Les agents de change ont versé une somme qui dépasse 40 millions. Il faut compter, en somme, que *30.000.000* de souscriptions recueillies à Marseille ont été versées à Paris. Mais ce total doit être ajouté aux totaux précédents.

Résultats généraux

Ainsi donc, si nous voulons fixer la part qu'a pris le département des Bouches-du-Rhône à l'emprunt national, il nous suffit d'aligner les trois totaux officiels, savoir :

Trésorerie	193.967.940
Banque de France	148.000.000
Versements à Paris	30.000.000

soit un total général de :

371.967.940 fr.

Ce chiffre a son éloquence ; dépouillé de toute phraséologie, il témoigne amplement et péremptoirement la large participation que nos populations ont apporté à l'emprunt de la Victoire. — N.

A Marseille, le temps est très beau ; comme la veille, des distributions de fruits, de gâteaux, de cigares et de cigarettes améliorent l'ordinaire des blessés en traitement dans nos hôpitaux ; les marchands de coquillages sont autorisés à rouvrir leurs boutiques et leurs éventaires.

Mille rapatriés du Nord arrivent à Genève

Genève, 25 Décembre.

Mille dix-huit Français rapatriés, venant de Roubaix, Tourcoing, Arras, La Bassée et quelques-uns du Pas-de-Calais, ont passé par Genève hier pour rentrer en France. Deux arbres de Noël avaient été, à leur intention, préparés à l'école de la rue de Neuchâtel et à la salle de la rue du Môle. Cette attention fut vivement appréciée par les petits surtout et l'arbre, décoré, illuminé, fit couler bien des larmes d'une douce et bienfaisante émotion.

Un vieillard, qui faisait partie du convoi, traduisit en termes chaleureux le reconnaissant souvenir que ses compatriotes garderaient inaltérable à la Suisse hospitalière et accueillante.

M. le conseiller administratif Chauvet avait auparavant pris la parole pour souhaiter la bienvenue aux victimes pitoyables de la guerre.

Demain Lundi

LE PETIT PROVENÇAL

publiera

Le Mystère de la Maison d'Auteuil

grand roman dramatique

Par M. **MAURICE D'ASSEROY**

LA GUERRE

Une Note énergique de la Grèce à la Bulgarie

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU A SALONIQUE

La situation économique s'aggrave en Allemagne

Paris, 25 Décembre.

Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation militaire et diplomatique.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 25 Décembre.

Peu de nouvelles militaires à commenter. Par contre, des dépêches assez symptomatiques à un autre point de vue, et qui se peuvent résumer ainsi : Mes lecteurs m'excuseront de les rééditer, c'est un soin qui peut n'être pas inutile dans la confusion des événements.

Nouvelles de l'étranger : *l'empereur d'Allemagne est malade, l'empereur d'Autriche est malade, le roi de Grèce est malade. Des incidents violents ont marqué la séance du Parlement hongrois ; des officiers allemands et bulgares s'entretuent à Uskub ; le célèbre polémiste berlinois Maximilien Harden, qui s'est fait une réputation d'esprit indépendant en Allemagne, où cette espèce est rare, a eu sa revue frappée de suspension.*

Nouvelles des pays alliés : *Le ministre des Affaires étrangères de Russie affirme avec plus de force que jamais la résolution des Alliés de ne faire la paix qu'après avoir brisé l'impérialisme prussien. L'Angleterre appelle sous les drapeaux un nouveau million d'hommes.*

Nouvelles des pays neutres : *Les empires du Centre sont considérés comme irrémédiablement battus au point de vue commercial et économique. La misère règne en Autriche. L'Allemagne vient d'instituer, après les cartes donnant droit à la délivrance du pain et de la viande, des cartes identiques pour limiter la vente du beurre. A Trèves, on limite également la vente des pommes de terre.*

Je ne tire aucune conclusion de ces diverses dépêches. La conclusion se dégage suffisamment claire de leur simple rapprochement. Quand l'ennemi annonce la conquête prochaine de l'Egypte, le soulèvement du monde musulman contre l'Angleterre et la France, l'écrasement de notre corps de Salonique, l'offensive contre Riga et en Russie et contre nos lignes du Nord, il bluffe, selon sa méthode de mensonge. Il est encore capable de porter des coups terribles, mais il est incapable de frapper partout à la fois, et encore plus de s'assurer la victoire.

Si les Alliés savent s'entendre sur un plan d'ensemble à l'exécution duquel chacun d'eux tiendra son rôle avec toute l'énergie voulue, l'ennemi sera battu dans les Balkans et en Asie Mineure, et ces défaites ne feront que précéder celles qui l'attendent sur le principal théâtre d'opérations.

MARIUS RICHARD.

Le Régime des Prisonniers

Comment les Russes sont traités en Allemagne

Paris, 2 Décembre.

Le journal *Vetchernoié Vrémia* a publié un article « La vérité sur la captivité allemande », qui quoi qu'on ait déjà dit sur cette question a produit une terrible impression.

La simplicité de l'expression montre que l'auteur a vécu tout ce qu'il raconte.

C'est avec un calme épique qu'il dit :

« Il est impossible d'éviter la possibilité d'être tué ou assommé, car on ne sait jamais pour quel délit on est roué de coups. »

« Sur douze mille prisonniers, dit-il plus loin, en trouverait-on qui aient évité la matraque allemande ? »

Tousser en présence d'un sous-officier est un délit. Si quelqu'un allume une bougie dans un baraquement, toute la compagnie est chassée dans la cour et doit ramper dans la neige jusqu'à ce que le coupable ou un camarade dévoué se dénonce. Le supplice du poteau rappelle les pages les plus horribles des mémoires des missionnaires chinois. Peut-on trouver quelque chose de pire ? L'exposition au soleil, tête nue, dans une cage garnie de pointe, ne fait-elle pas l'effet d'une fantaisie d'Octave Mirbeau ?

« Mais nous supposons que le temps des oh ! et des ah ! est passé. Les journalistes ont fait leur devoir en dépeignant le régime infernal dont l'idée n'a pu naître que dans la tête de teutons à moitié ivres et n'a pu être réalisée que sur le territoire béni de la Prusse. Il serait indigne de la Russie de se contenter de doléances : il faut agir, et cela les journalistes, les sociétés privées de secours aux prisonniers ne le peuvent pas. Il faut que le ministère des Affaires Etrangères sorte de son apathie et s'occupe de cette question : même au 17e mois de guerre. Il ne faut, pour cela, qu'un peu de bonne volonté de la part des diplomates, la voie à suivre étant déjà connue.

Le traitement subi par les prisonniers en Allemagne est une plaie internationale, il ne faut pas croire que seuls les Russes endurent ces tourments. Une correspondance a été publiée dernièrement en Angleterre, au sujet de la visite des camps de prisonniers en Allmagne par les membres de la Légation américaine et l'ambassadeur lui-même.

« M. Osborn, membre de la mission américaine à Berlin, dont le témoignage ne peut être suspect, dit dans son rapport que les prisonniers du camp de Vitenberg sont traqués par des chiens méchants, que le commandant du camp a déclaré qu'il ne voulait pas donner de suite aux plaintes des prisonniers accusant leurs gardiens de les maltraiter, que les Anglais prisonniers se sont vu confisquer les vêtements chauds qui leur étaient envoyés, sous prétexte que « les prisonniers sont privés du droit de propriété », etc...

« C'est un fléau international que ce traitement des prisonniers, et il faut réagir par des moyens internationaux. Nous pensons que les Alliés seront aussi solidaires dans cette question. Il faut appliquer en grand le remède auquel le gouvernement français, de sa propre initiative, a eu recours. D'ailleurs, il est très simple.

« Les témoignages recueillis par les dames de la Croix-Rouge (trois dames russes qui ont visité les camps de prisonniers russes accompagnées d'un officier suédois) peuvent être suspects de partialité. Les renseignements donnés par les neutres peuvent seuls être considérés comme impeccables, mais encore ne peut-on laisser à la mission espagnole, peu nombreuse, le travail homérique de visiter tous les camps de concentration. De plus, il faut savoir que beaucoup de consuls d'Espagne ne sont point espagnols de naissance et sont seulement chargés de pouvoirs. »

LA GUERRE EN ORIENT

Dans les Balkans

Une note grecque à la Bulgarie

Genève, 25 Décembre.

On mande de Sofia à la « Tribune de Genève » qu'à la suite de l'incident gréco-bulgare, le chargé d'affaires grec à Sofia a remis une note exigeant la cessation de toute attaque bulgare contre la Grèce.

La note, dit-on, est rédigée en termes très fermes.

On affirme de source turque que c'est par suite du désir manifesté par les empires du centre que des troupes turques ont été envoyées à la frontière grecque, ceci dans le but d'exercer une pression sur la Grèce, dont la réponse évasive, au sujet de la présence des Alliés à Salonique, n'a pas satisfait les Austro-Allemands.

On dit aussi que ce serait dans le but d'attaquer la Grèce, dans le cas où la prise de Salonique par les Autrichiens forcerait la Grèce à prendre les armes.

Le général de Castelnau à Salonique

Milan, 25 Décembre.

On mande de Salonique au Secolo :

A bord du croiseur *Ernest-Renan* est arrivé inopinément à Salonique le général de Castelnau, chef de l'état-major général français. Il a conféré longuement avec le général Sarrail et s'est montré extrêmement satisfait des mesures prises pour la défense de Salonique. Il séjournera ici trois jours ; son arrivée est considérée comme un indice d'une reprise vigoureuse de la campagne balkanique.

Paris, 25 Décembre.

On mande de Salonique au *Corriere della Sera*, que le général de Castelnau, qui vient d'arriver, a eu un long entretien avec le général Sarrail. Cette visite, dans les circonstances présentes, a une grande importance et la meilleure explication des décisions que le général de Castelnau a dû prendre, d'accord avec le général Sarrail, est donnée par l'arrivée continuelle de transports.

Tous les jours on débarque du matériel. Peut-être maintenant, et seulement maintenant organise-t-on le véritable corps d'expédition balkanique.

Sur le front franco-anglais

L'attaque ennemie paraît imminente

Milan, 25 Décembre.

La « Hestia » publie que huit vagons d'uniformes allemands sont arrivés en Bulgarie pour en habiller les soldats bulgares qui accompagneront les soldats allemands dans leur marche sur Salonique. Le même journal dit que de nombreuses troupes se concentrent à Stroumitza pour procéder à une attaque qui paraît imminente.

Les Allemands pensent atteindre Salonique vers le 15 janvier

Athènes, 25 Décembre.

D'après une source digne de foi, l'Allemagne aurait informé la Grèce qu'elle espère atteindre Salonique vers le 15 janvier ; mais elle promet en même temps que les forces envahissantes évacueront le territoire grec dès que leur tâche sera terminée.

Les Austro-Allemands ont quitté Salonique

Genève, 25 Décembre.

Suivant la *Gazette de Francfort* la colonie austro-allemande a quitté Salonique.

L'armée germano-turco-bulgare comprendrait 500.000 hommes

Salonique, 25 Décembre.

Si les informations relatives à l'importance des forces que les Allemands pourraient retirer, tant de leur front en Serbie que du front russe devant Lemberg, et du front italien, sont exactes, l'armée germano-turco-bulgare s'élèverait à 500.000 hommes, ce qui ne serait pas à négliger, même si les Alliés sont

bien retranchés, ont la liberté de leurs mouvements en arrière et sont maîtres de la mer.

On sait que M. Radoslavoff, président du Conseil bulgare, a récemment déclaré qu'il y aurait contre le front des Alliés, à Salonique, une attaque écrasante en janvier.

Le calme actuel serait donc de courte durée.

L'attaque bulgare se produirait sur trois fronts à la fois

Salonique, 25 Décembre.

La situation n'est pas modifiée.

Les Bulgares sont toujours à la frontière, en territoire serbe, mais des renseignements dignes de foi signalent d'importantes concentrations de troupes qui pourraient bien annoncer une prochaine offensive.

Les Bulgares se rassemblent sur le front Monastir-Guevgheli-Doïran-Petrich. Cette dernière ville est en Bulgarie, dans la vallée de la Stroumitza.

Si donc, une attaque se déclanchait contre les positions franco-anglaises, elle serait sans doute menée simultanément de l'Ouest par Monastir, du centre par la vallée du Vardar, et de l'Est par la vallée de la Stroumitza. Elle ne pourrait, d'ailleurs, avoir lieu qu'après l'arrivée d'une puissante artillerie lourde, dont le transport est rendu des plus difficiles du fait de la destruction de la voie ferrée du Vardar.

Le camp retranché de Salonique, dont les travaux ont été activement poussés depuis le repli des forces franco-anglaises en territoire grec, est aujourd'hui solidement organisé et prêt à recevoir comme il faut l'attaque bulgare si elle se produit.

Quel concours pourraient apporter les Allemands à l'armée bulgare ? C'est toujours le mystère.

On a signalé la présence de contingents germaniques à Monastir, à Velès et en Bulgarie, mais on n'a aucune précision sur leur importance.

En Serbie

Les Allemands à Nich

Rome, 25 Décembre.

Les Allemands ont établi à Nich un gouvernement provisoire dont sont exclus les Bulgares ; toute l'attitude des Allemands prouve qu'ils sont décidés à mettre la main sur la Serbie ; ils se montrent très opposés à un agrandissement de la Bulgarie. Un vif mécontentement règne à ce propos dans les milieux bulgares et austro-hongrois.

Officiers bulgares et austro-allemands se battent à Uskub

Rome, 25 Décembre.

On mande d'Athènes à la Gazzetta del Popolo :

Une rixe sanglante a éclaté à Uskub entre officiers allemands et officiers bulgares.

Dans un café de cette ville, à la suite d'une querelle, un officier allemand a sorti son revolver et a fait feu contre les Bulgares ; ceux-ci ont répondu vigoureusement et une véritable bataille s'est engagée dans le local, où tout a été brisé.

La lutte a duré longtemps et a fait plusieurs victimes ; deux officiers allemands et un autrichien ont été tués ; deux officiers autrichiens ont été blessés grièvement. Les Bulgares ont eu deux morts et trois blessés et de nombreux contusionnés.

Des soldats étaient accourus pour maintenir la foule hors du café.

L'intervention russe

Des munitions le long du Danube — Les routes de la mer Noire

Zurich, 25 Décembre.

Suivant la Gazette de Voss, *les Russes ont emmagasiné d'importantes réserves de munitions à Reni et à Ismaïl (sur le Danube). Les routes qui longent la côte de la mer Noire ont été mises en état par le génie russe.*

La flotte russe bombarde Varna et fait bonne garde sur la côte

Genève, 25 Décembre.

On télégraphie de Bucarest à la Zeit, de Vienne, que des torpilleurs russes continuent à bombarder Varna et, suivant le Lokal Anzeiger, *la flotte russe a coulé un navire turc chargé de pétrole, près du cap de Kali-Akra. L'équipage a été sauvé par un vapeur roumain, et amené à Kavarna.*

D'autre part, le journal hongrois Az Est *annonce que des torpilleurs russes ont capturé le navire « Karpatzw, » qui transportait une cargaison de charbon.*

L'attitude de la Grèce

Les congés dans l'armée

Athènes, 25 Décembre.

La presse gouvernementale se dit en mesure d'affirmer que le gouvernement a décidé, la situation extérieure ne permettant pas encore une démobilisation générale, d'accorder des congés de trente jours à la plupart des soldats et officiers appartenant aux classes de réserve.

La Chambre grecque se réunira le 12 janvier

Genève, 25 Décembre.

On mande d'Athènes à la *Gazette de Voss* que la nouvelle Chambre grecque se réunira, pour la première fois, le 12 janvier. Elle aura à étudier une demande de crédits déposée par le gouvernement pour le maintien de l'armée sur le pied de guerre. Un vote de confiance dans la politique du gouvernement terminera cette première séance.

En Bulgarie

La session de la Chambre

Genève, 25 Décembre.

On mande de Sofia que le président de la Chambre, M. Vatcheff, a déclaré que la session de la Chambre sera ouverte le 25 décembre. Il est convaincu que le gouvernement sera appuyé par la plus grande partie de l'opposition, car l'opposition est très satisfaite du succès de la politique du gouvernement. M. Vatcheff a dit encore que les bruits concernant l'annexion des territoires occupés sont dénués de fondement, l'annexion aura lieu seulement après la guerre.

En Roumanie

Un ministre russe en mission spéciale à Bucarest

Genève, 25 Décembre.

La *Gazette de Francfort* apprend de Budapest que l'ancien ministre russe à Sofia, M. Chébétoff, qui est allé en mission spéciale en Roumanie, a été reçu lundi par M. Bratiano et mardi par le roi.

A la Chambre roumaine

Lausanne, 25 Décembre.

Suivant les journaux hongrois, une altercation assez vive s'est produite à la Chambre roumaine entre M. Thomas Jonesco et M. Pallezeano. Au moment où ce dernier allait prendre la parole, M. Thomas Jonesco s'est écrié : « Je voudrais bien savoir combien M. Pallezeano a été payé pour ce qu'il va dire ! ». Cette apostrophe a provoqué un long tumulte.

Lorsque M. Pallezeano a pu enfin parler, les deux frères Jonesco ont quitté la salle.

M. Pallezeano a, en effet, prononcé un discours demandant nettement que la Roumanie prenne les armes contre l'Entente.

L'exportation des céréales dans les empires du centre

Genève, 25 Décembre.

La *Gazette de Cologne* apprend de Bucarest que le traité concernant l'exportation des céréales dans les Empires du centre a été signé le 23 décembre. Le traité règle l'exportation des marchandises achetées depuis un certain temps, et assure également l'exportation de 600.000 tonnes nouvelles de marchandises.

En Albanie

Deux aéroplanes allemands bombardent Scutari

Cettigné, 25 Décembre.

Deux aéroplanes ennemis, dont un Allemand, ont jeté, le 23 décembre, quatre bombes sur Scutari. Cinq civils ont été tués et seize femmes et enfants blessés.

Le même jour, un sous-marin a coulé, près de Saint-Jean-de-Médua, un voilier monténégrin, chargé de vivres.

Le ravitaillement de l'armée serbe

Rome, 25 Décembre.

Le ravitaillement des corps serbes organisés qui sont en Albanie se poursuit activement, selon un plan arrêté par les ports principaux de la côte albanaise qu'occupent les troupes italiennes. Ces opérations sont assurées par des croisières de nombreux navires italiens et français, qui déjouent la menace des sous-marins et contre-torpilleurs ennemis.

Parallèlement à cette opération, on continue à faire passer en Italie de nombreux soldats serbes dispersés et arrivés à la côte albanaise. Ils sont dirigés sur des camps de concentration spécialement préparés où ils sont encadrés sitôt arrivés.

On annonce également l'arrivée à l'île Asinara, au nord de la Sardaigne, de 5.000 prisonniers autrichiens, faits par les Serbes et amenés par les troupes serbes en Albanie.

Un autre convoi de prisonniers autrichiens est déjà en route.

Ces faits prouvent que la retraite des Serbes est loin d'avoir été aussi désordonnée que certaines dépêches envoyées aux journaux germanophiles des pays neutres tendaient à le faire croire.

La presse italienne salue très cordialement la nouvelle de l'arrivée du roi Pierre en Italie. Déjà, de nombreux personnages politiques et des officiers sont arrivés. J'ai pu m'entretenir avec quelques-uns. Tous ont confirmé que, malgré les énormes difficultés d'une retraite prolongée à travers les montagnes et sous la pression de l'ennemi, il existe en Albanie un solide noyau d'armée serbe, capable d'un considérable effort quand lui seront réunis tous les éléments actuellement dispersés recueillis en Italie, réencadrés, et qui repartiront bien équipés pour rejoindre leurs frères d'armes.

Les Serbes tiennent les Bulgares en échec au nord-ouest d'El-Bassan

Athènes, 25 Décembre.

On mande de Bérat que les avant-gardes des troupes bulgares, qui s'avancent de Monastir vers l'Adriatique, sont entrées en contact, mardi soir, avec les forces serbes en position au nord-ouest d'El-Bassan. Une bataille acharnée se poursuit depuis deux jours autour de la ville.

Selon ces mêmes renseignements, les Serbes auraient reçu des ravitaillements en munitions et quelques pièces d'artillerie légère et opposeraient une résistance violente aux Bulgares, dont tous les assauts auraient été brisés jusqu'ici.

Genève, 25 Décembre.

Une dépêche de Scutari confirme la présence de troupes bulgares devant El Bassan, au cœur de l'Albanie centrale, à égale distance de l'Adriatique et de la frontière serbo-albanaise.

Ces contingents bulgares évalués à une division environ, sont ceux qui poursuivent l'armée serbe depuis Okhrida et Strouga. Ils étaient arrivés le 13 à Kioutsk, utilisant la route assez praticable qui relie Strouga, sur la frontière albanaise, et Kioutsk.

A partir de cette ville, pour pénétrer plus avant en Albanie, dans la direction d'El Bassan, les Bulgares ne disposaient plus que de mauvais sentiers muletiers, par lesquels il est impossible d'amener l'artillerie lourde. On croit donc que les troupes qui vont entrer (ou qui sont déjà) en contact avec les Serbes, ne doivent posséder que des pièces de campagne.

Quelle va être, dans les rencontres qui se préparent, l'attitude des tribus albanaises ? Celles du Nord se sont laissées gagner en partie par les agents autrichiens et bulgares, mais celles du centre restent en majorité fidèles à Essad pacha.

Quant aux troupes italiennes débarquées sur la côte adriatique, elles s'organisent aux alentours de leurs points de débarquement.

Au Monténégro

La famille royale s'installerait à Florence

Rome, 25 Décembre.

Le bruit court que des préparatifs seraient faits au palais Pitti, à Florence, pour recevoir la famille royale de Monténégro.

En Turquie

Le patriarche de Jérusalem

Rome, 25 Décembre.

L' « Osservatore Romano » apprend que le Saint-Siège a dûment reçu des nouvelles du patriarche de Jérusalem, M. Camassei, de qui il s'était informé par l'intermédiaire du délégué apostolique de Constantinople.

En Belgique

Les Allemands ont fortifié la côte

Amsterdam, 25 Décembre.

On télégraphie de la frontière belgo-hollandaise au Télégraaf, *d'Amsterdam* :

Les trains roulent actuellement déjà jusqu'à Knocke-sur-Mer. Les Allemands ont donc prolongé la ligne Bruges-Heyst jusqu'à proximité de la frontière hollandaise. Les prisonniers russes doivent aider à l'exécution de ces travaux.

A l'intérieur du pays, les locomotives des trains vicinaux ont été réquisitionnées à l'usage des lignes vicinales de la côte.

La côte est fortifiée de plus en plus et les travaux sont exécutés avec rapidité.

Les Etats-Unis et la Guerre

Le Conflit austro-américain

L'opinion des journaux de New-York

New-York, 25 Décembre.

Les journaux du matin sont unanimes à déclarer que le gouvernement des Etats-Unis a dit son dernier mot à l'Autriche-Hongrie et que le maintien des relations amicales dépend maintenant uniquement de l'acceptation par cette dernière des demandes américaines et de son désaveu de la destruction de l'*Ancona*.

Les journaux estiment que cette deuxième note, en refusant toute discussion s'en tient au point de vue juridique et réitère clairement les demandes formulées dans la première note.

Le *Herald* dit que cette note sans équivoque ne laisse aucune place à un faux-fuyant. L'Autriche-Hongrie doit faire droit à nos demandes ou le gouvernement, qui parle au nom de la grande majorité des Américains, cessera les relations diplomatiques.

Le *World* écrit : La note constitue indubitablement le dernier mot des Etats-Unis et définit les limites dans lesquelles l'Autriche-Hongrie pourra continuer à entretenir des relations amicales avec nous ou se faire mettre au ban des nations.

Le *Sun* écrit que la deuxième note américaine écarte toute discussion par sa précision, sa brièveté. L'Amérique réitère les demandes de sa note du 6 décembre.

Le *Times* écrit : Nous ne laissons à l'Autriche-Hongrie aucune autre alternative que de faire complètement droit à nos demandes ou de cesser les relations diplomatiques.

Où se décidera le sort de la guerre ?

Sur le front russe, dit-on à Pétrograde

Pétrograde, 25 Décembre.

Le Roussky Invalide, *organe militaire, écrit :*

Toutes les actions des Allemands sur notre front font croire que la campagne d'hiver de cette année ne se bornera pas à la guerre dite de position. L'ennemi qui prévoit notre offensive comme imminente s'y prépare énergiquement, minutieusement et hâtivement. Il estime que des événements importants sur le front russo-allemand peuvent arriver beaucoup plus tôt qu'on ne le pense.

Dès le commencement de la conflagration mondiale, les Allemands ont considéré la Russie comme leur adversaire principal et lui ont accordé une attention toute particulière. Le sort de toute la guerre se décidera sur le front des armées russes. Tous les succès dans les Balkans, en Asie Mineure ou sur les autres fronts européens ne joueront aucun rôle prépondérant. L'ennemi peut entreprendre tout ce qu'il voudra dans les Balkans, ou sur le front franco-belge, mais toutes ces actions ne seront que des entreprises provisoires.

Dans le mémoire annexe du projet de budget pour 1916, le ministre des Finances fait ressortir qu'après le premier coup que la guerre porta à l'économie nationale du pays, ce dernier se ressaisit assez rapidement et s'adapta vite aux nouvelles conditions. Le perfectionnement de certaines industries permit d'exploiter avec plus d'intensité les richesses naturelles de l'empire. Le ministre signale également le fait que les craintes formulées au sujet de la réalisation de la récolte de 1915 ne se justifiaient pas, la rentrée des récoltes s'est opérée dans de bonnes conditions. Les importantes commandes du ministère de la Guerre ont assuré à la population rurale un écoulement très avantageux de ses produits. Le ministre constate, d'autre part, que l'interdiction absolue de la vente des spiritueux a créé dans le pays une abondance extraordinaire de ressources financières qui entraîne un accroissement inouï des dépôts dans les Caisses d'épargne. De ce fait, les transactions commerciales ont augmenté dans une mesure considérable.

Ces faits ont mis en évidence que la Russie ne connaissait pas jusqu'ici ses ressources et il n'est pas étonnant que les derniers emprunts de guerre aient obtenu un tel succès. Ils ont fourni au Trésor deux milliards de roubles au cours d'une seule année.

La Campagne allemande pour la Paix

Le manifeste de la Ligue humanitaire

Paris, 25 Décembre.

Une dépêche de Londres au Petit Parisien *signale qu'un manifeste a été adressé à l'occasion de Noël par le Comité de la Ligue humanitaire allemande à tous les membres et associés de cette Ligue. Ce manifeste dit notamment :*

A la veille de Noël, au moment où les monarques aux mains tachées de sang, échangent des messages de paix, nos braves soldats continuent à sacrifier leur vie ; nos foyers continuent à être dans la désolation par une campagne qui dure depuis plus de cinq cents jours, non pas pour la défense légitime du territoire allemand, mais pour satisfaire l'avidité insatiable et sauvage de conspirateurs prussiens.

Au Reichstag, les hommes qui avaient juré de défendre les droits du peuple ont fait cause commune avec nos oppresseurs. Considérez quelle était la situation de l'Empire allemand en juillet 1914 : nous jouissions alors de nos droits et de la liberté du commerce sur tous les marchés de l'univers ; partout nous étions les bienvenus, libres de développer dans une amicale rivalité avec les autres nations les arts, le commerce et les ressources maritimes de notre pays. Aujourd'hui, le seul nom « d'Allemand » est devenu synonyme d'infamie, à cause de nos crimes. Nous sommes des objets de dégoût pour tous les honnêtes gens.

Et ces crimes, il est impossible de les dissimuler ; ils éclatent aux yeux de tous. Est-il rien de plus odieux que les subterfuges creux et mensongers auxquels le chancelier de l'Empire recourt dans la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* pour expliquer la violation de nos engagements diplomatiques, de toutes les lois internationales qui régissent les nations civilisées, ainsi que des usages et coutumes de la guerre honorable ?

Napoléon a échoué ; le kaiser échouera également, et il n'y aura pas de paix possible tant que ses complices n'auront pas expié sur l'échafaud.

Il y a lieu de ne pas s'exagérer l'importance de ce manifeste, œuvre d'une Ligue mal connue, et dont les signataires sont mystérieux. On peut même se demander s'il n'est pas une manœuvre destinée à atténuer, en le compromettant, le mouvement réel de protestation qui s'est dessiné parmi le peuple allemand ?

L'activité de von Bülow en Suisse

Rome, 25 Décembre.

Le prince de Bülow a fait de sa résidence à l'hôtel national de Lucerne un grand bureau.

Vingt secrétaires, des dactylographes et des courriers travaillent sans interruption.

Toute la Suisse est parcourue par les agents du prince de Bülow, ainsi que par de nombreux espions, dont beaucoup sont des Autrichiens.

Leurs intrigues à Londres

Schaffhouse, 25 Décembre.

Une nouvelle preuve que c'est à Londres que l'Allemagne agit ou essaie d'agir pour obtenir la paix, se trouve dans l'article suivant du journal germanophile de Zurich, la Zurcher Post :

La France, la Russie, l'Italie, ne peuvent ou ne veulent-elles réellement pas faire une paix séparée ? L'Angleterre, en tous cas, le pourrait, car elle est la plus forte dans cette alliance, et pourrait transformer (sic) la déclaration de Londres en une déclaration de paix séparée. Nous sommes convaincus que l'Allemagne, consciente de sa force, serait aujourd'hui à même de discuter de la paix publiquement et avec tranquillité, sans la mettre en péril. L'Angleterre, de l'autre côté, ayant déjà commencé de faire entendre son avis par la voix de plusieurs lords, il nous semble donc que le moment psychologique est arrivé de ne pas se résigner avec fatalisme à l'évolution de cette guerre épouvantable. Entre l'Angleterre et l'Allemagne, le problème de la paix est enterré vivant. Qui ouvrira la fosse ?

En Angleterre

L'effort à faire

Londres, 25 Décembre.

La question du recrutement ayant été remise à l'année prochaine par le Cabinet, le périodique la *Nation*, organe libéral, prévient M. Lloyd George qu'il est impossible d'avoir en même temps une armée colossale et une production énorme de munitions. D'ailleurs, ajoute le journal, la Grande-Bretagne doit rester en mesure de maintenir le mouvement de la marine marchande qui lui apporte des vivres ; elle doit, en outre, assurer le fonctionnement des usines de munitions ; elle doit conserver son commerce d'exportation et payer les dettes contractées à l'étranger ; enfin, elle doit prêter de l'argent à ses alliés et conserver l'étalon monétaire de l'or. L'Angleterre ne peut pas simultanément faire face au maximum de frais pour les finances, pour la marine et pour l'armée.

La fabrication des munitions

Glasgow, 25 Décembre.

M. Lloyd George a visité à Houston une nouvelle usine de remplissage des obus dont il a inspecté les ateliers. Parlant à un millier d'ouvriers, il les a félicités au nom du gouvernement des services splendides qu'ils ont rendus au pays, en ce moment de crise nationale. Une cérémonie intéressante a été celle du baptême d'un nouveau quartier auquel a été donné le nom de Georgetown.

L'Action russe

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 25 Décembre.

L'état-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant :

FRONT OCCIDENTAL. — Dans le secteur de Riga, action réussie de notre artillerie contre les Allemands, à l'est de Poulkarn et devant Exkul.

Notre artillerie a également forcé à s'en retourner un avion ennemi qui se dirigeait vers Riga.

Au sud de Friedrichstadt, les Allemands ont lancé par delà la rivière quelques grosses mines dans nos tranchées.

Dans le secteur de Dvinsk, près d'Illouxt, le feu des lance-bombes et des grenades à main a augmenté ; en plusieurs endroits, action réussie de notre artillerie contre des Allemands travaillant à la construction de fortifications.

FRONT DU CAUCASE. — Sans changement.

L'action en Galicie

Genève, 25 Décembre.

On mande de Cernovitz qu'une violente canonnade a lieu depuis quelques jours dans la région du Dniester.

Le Parlement de Galicie transféré à Lemberg

Genuève, 25 Décembre.

La *Neue Freie Presse* annonce qu'après de longues hésitations, il a été décidé de transférer à nouveau le Parlement de Galicie à Lemberg. Le dit Parlement se trouvait depuis l'occupation russe à Biala.

La Russie remet en liberté le prix Nobel de Médecine

Genève, 25 Décembre.

On mande de Berlin que le prince Charles de Suède a fait savoir au président du Comité de secours allemand de la Croix-Rouge que le docteur Durany, titulaire du prix Nobel cette année pour la médecine, qui était prisonnier en Russie, a été relâché.

L'exécution d'un soldat allemand

Paris, 25 Décembre.

Nous lisons dans le *Novoïé Vrémia* ce dramatique récit de l'exécution d'un soldat allemand. Il montre bien que le moral de l'ennemi sur le front russe est mauvais :

Nous avons des données absolument sûres qu'un de ces derniers dimanches, dans le village de Platonovka, a été fusillé, après la prière à l'église, un soldat saxon qui avait hautement proféré des paroles de mécontentement. Ce qui est symptomatique, c'est que le soldat a été exécuté avec une pompe extraordinaire, à la fois tragique et solennelle. Le peloton d'exécution était composé de huit hommes, pris dans les différentes parties du front. On avait eu soin de placer derrière eux, à une certaine distance, deux mitrailleuses, dont les servants étaient tous des officiers. On craignait, en effet, que le peloton refusât de « faire un exemple », d'où la mise en scène des mitrailleuses, maniées par des officiers, l'exécution un dimanche après la prière, et les fusilleurs amenés de différents secteurs du front.

Le Pape et la Guerre

Un discours de Benoît XV

Rome, 25 Décembre.

Dans le discours qu'il a adressé en réponse au doyen des cardinaux, le pape a commencé ainsi :

Cette année encore un nuage triste enveloppe la solennité heureuse de Noël. Si, en effet, nous tournons notre regard vers les régions voisines ou lointaines, aujourd'hui encore nous sommes frappés par le spectacle du courage humain, et si l'année dernière nous regrettions dans une circonstance semblable l'ampleur et la férocité des effets du conflit terrible, aujourd'hui nous devons déplorer l'expansion de son opiniâtreté et de sa persistance qui sont aggravées par les conséquences meurtrières qui ont fait du monde un hôpital et un ossuaire, et qui ont transformé le progrès apparent de la civilisation humaine en une régression antichrétienne.

Il faut que pendant l'orage, le Sacré-Collège, conscient des besoins extrêmes des hommes, élève ses vœux vers celui qui seul peut apaiser la tempête.

Combien de fois, dit le Saint-Père, les mois de notre pontificat sont rendus longs par le retard fatal de tout apaisement des conflits humains. Alors nous nous sommes réfugiés de tout notre cœur dans la prière comme l'unique salut.

Le pape ajoute qu'il accepte avec un esprit bienveillant et une joie paternelle les vœux de souhait du Sacré-Collège pour un avenir favorable au pape, à l'Eglise, à la société, et il les accepte d'autant plus joyeusement qu'il voit dans ces vœux la preuve de la valeur des prières les plus intenses :

Appelé au gouvernement de l'Eglise au moment de la plus grande période d'agitation de l'histoire, nous nous sommes plu à espérer que la bonne volonté du Saint-Père ne resterait pas sans fruits pour ses enfants malheureux ; mais, hélas, ça a été un vain espoir. Poursuivant fermement pendant seize mois notre but charitable, nous avons vu notre action et même notre voix en grande partie stériles. Mais obéissant au *Clama ne Cesses*, nous avons proposé de ne pas nous taire jusqu'à ce que nous ayons trouvé un écho dans les cœurs les moins durs.

Mais nous avons vu trop souvent notre voix tomber dans le vide, *Vox clamans in deserto*, et que dirons-nous de cet idéal, de ce bien que nous pensions en souriant, pouvoir peut-être procurer comme fruits et conséquences de la paix à la société religieuse et civile ? Au contraire, toute notre volonté, toute notre intention, tout notre idéal se sont brisés dans des circonstances défavorables, et à ce point de vue nous devons reconnaître que nous n'avons obtenu que peu de chose, pour ne pas dire rien.

Cependant, notre confiance ne s'ébranle pas ; nous avons dans le cœur, comme l'Apôtre des nations, une grande espérance contre tout espoir humain ; nous plaçons seulement en Dieu toute notre confiance. Le pape, faisant ensuite allusion à la fête de Noël, dit qu'il trouve une journée d'espoir infaillible dans le retour de cette date où le monde barbare et païen lui-même, s'étant apaisé, un roi essentiellement pacifique, sous l'aspect le plus doux, est descendu au milieu des hommes.

Le pape parle ensuite de Marie, mère du prince de la paix, médiatrice entre l'homme rebelle et Dieu plein de miséricorde ; elle qui intervint toujours pour le salut de l'humanité gémissante à l'heure du danger, plus empressée encore aujourd'hui, adhérera à nos demandes. C'est pourquoi le pape a consenti à ce que l'on ajoutât dans les litanies laurétanes une invocation à la reine de la paix.

Le pape exprime sa confiance que Marie ne voudra pas, dans la nuit de Noël, ne pas sourire aux voix innocentes des enfants que lui et l'Episcopat ont appelés à la table eucharistique dans cette chère solennité.

Lorsque l'homme a endurci son cœur et son âme sur cette perfide terre, lorsque le fer et le feu sévissent, lorsque le monde retentit des armes et des pleurs, lorsque les plans des hommes se montrent trompeurs et que le bien-être semble fuir, la Foi et l'Histoire nous indiquent comme l'unique moyen de salut l'omnipotence suppliante de la Médiatrice de toute grâce, la Vierge Marie, et alors nous disons avec une sûre confiance : Régina Pacis, ora pro nobis.

Le pape termine en échangeant des souhaits et en donnant sa bénédiction.

Les Engagements spéciaux pour la durée de la guerre

Le ministre de la Guerre en précise les conditions

Paris, 25 Décembre.

Le ministre de la Guerre vient d'adresser aux généraux commandant les régions, les instructions suivantes :

Le rendement des engagements spéciaux pour la durée de la guerre, institués par le décret du 27 juillet 1915 et par l'article 4 de la loi du 17 août suivant, est inférieur à celui qu'on pouvait normalement espérer. Ce résultat est dû principalement aux causes ci-après :

1° Les emplois en vue desquels les hommes libérés de toute obligation militaire peuvent s'engager ne sont pas suffisamment connus.

2° Les formalités imposées aux candidats sont parfois trop longues.

3° Le statut des engagés est imparfaitement déterminé.

En vue de remédier à ces défectuosités ou omissions, j'ordonne les mesures suivantes :

1° Publicité : Une liste conforme au modèle ci-joint, et donnant l'énumération des principaux emplois pour lesquels les engagements spéciaux peuvent être acceptés, recevra par vos soins la plus grande publicité possible. MM. les préfets seront priés de vouloir bien en assurer l'affichage dans toutes les communes de leurs départements, ainsi que l'insertion dans les journaux de la région. Des brochures de propagande, des imprimés résumant les avantages des engagements spéciaux, la marche à suivre pour les contracter, seront édités à votre diligence et répandus dans le public. On y fera valoir notamment que l'engagement spécial aura pour conséquence le renvoi dans ses foyers du soldat des vieilles classes chargé de famille qu'un contrat de cette nature donne en fin de compte un combattant de plus à la France, etc. On rappellera que les engagés spéciaux ont, aux termes mêmes de l'article 5 de la loi du 17 août 1915, un droit de priorité sur les hommes du service auxiliaire pour l'obtention des emplois qu'ils sollicitent. Je ne saurais admettre qu'un emploi soit refusé à un homme qui désire contracter un engagement spécial sous prétexte que l'emploi qu'il sollicite est occupé par un homme du service auxiliaire. Celui-ci doit céder la place à celui-là pour devenir disponible pour une autre fonction. A ce titre, je signale tout particulièrement les emplois occupés par les auxiliaires dans les diverses administrations publiques (Préfectures, Mairies, etc.) et où ils peuvent être avantageusement remplacés par des engagés spéciaux.

II. Formalités. — Les formalités à subir par les contractants seront simplifiées à l'extrême. Il suffira qu'ils produisent, avec leur demande, devant le chef de corps ou de service où ils désirent entrer, un extrait de naissance attestant leur qualité de Français, et un certificat de bonne vie et mœurs. Le chef de corps ou de service, ou son représentant, après avoir indiqué aux postulants les quelques obligations auxquelles ils resteront soumis (statut qui sera le leur ; résiliation éventuelle, etc.), ainsi que les avantages dont ils bénéficieront, les fera examiner quant à leur aptitude professionnelle en vue de l'emploi demandé, joindra son attestation aux pièces sus-indiquées, et adressera ces divers documents au bureau de recrutement, à charge par ce dernier de faire venir lui-même le casier judiciaire des intéressés et de vérifier qu'ils sont bien dégagés de toute obligation militaire et qu'ils ne sont pas exclus de l'armée. Le dossier ainsi constitué est retourné au chef de corps ou de service, qui convoque alors le contractant et lui fait signer son engagement, lequel est retourné au bureau de recrutement. Dans le cas où le contractant ne réside pas dans la localité où il désire s'engager, et pour lui éviter tout déplacement préalable, le commandant du bureau de recrutement le plus proche se substitue au chef de corps ou de service pour les différentes formalités ci-dessus indiquées. Les dispositions seront prises pour diminuer, dans toute la mesure possible, le délai entre la demande d'engagement et l'incorporation de l'homme. Toutes les bonnes volontés seront acceptées, sous la seule réserve de remplir les conditions ci-dessus exigées ; les hommes présentant une difformité, même très apparente, ne sont pas à éliminer, mais, dans ce cas, ils conserveront la tenue civile avec brassard.

III. Statut des engagés spéciaux. — Les engagés spéciaux sont militaires. Par conséquent, leur sont applicables toutes les dispositions légales concernant les gratifications de réforme et les pensions. Ils bénéficient également des dispositions de la circulaire du 29 juillet 1915, complémentaire de celle du 21 février 1915, relative à la haute paie allouée aux engagés pour la durée de la guerre, dégagés de toute obligation militaire. En outre, les facilités suivantes leur seront accordées dans la mesure la plus large compatible avec les nécessités du service et suivant l'autorisation qui leur sera donnée par l'autorité militaire locale, coucher et prendre leur repas en ville. Faculté de circuler librement après l'appel du soir, jusqu'à une heure fixée par l'autorité militaire locale, ces engagés spéciaux conserveront, pendant toute la durée de la guerre, l'emploi pour lequel ils ont opté, et dans la résidence qu'ils ont choisie. Ils ne seront plus astreints à aucune visite médicale en vue de leur versement dans le service auxiliaire ou dans le service armé. Il est d'ailleurs admis dès maintenant que les engagés spéciaux acquerront, pour l'obtention de la Médaille commémorative de la campagne, des droits analogues à tous ceux des militaires qui auront servi dans les mêmes conditions qu'eux.

J'appelle spécialement votre attention sur l'importance que j'attache au développement des engagements spéciaux, et sur la nécessité qui s'impose à toutes les autorités militaires, et en particulier aux commandants d'armes, chefs de corps et de service, ainsi qu'aux commandants de recrutement, d'accueillir avec la plus grande bienveillance tous les hommes qui se présenteront, soit pour demander à contracter un engagement spécial, soit même pour obtenir tout renseignement à ce sujet.

Enfin, en dehors des engagements spéciaux proprement dits, tous les chefs de corps ou de service seront autorisés à accepter, après vérification de leur situation militaire, et sous la seule réserve de leur aptitude à l'emploi demandé, le concours bénévole de citoyens qui ne disposeraient quotidiennement que d'un nombre limité d'heures. Ces volontaires seront employés, selon leurs facultés et le temps qu'ils peuvent consacrer à la Défense Nationale, étant entendu qu'ils ne seront pas considérés comme militaires et qu'ils ne pourront prétendre à aucune rémunération. Dans cette source de recrutement encore, on doit trouver de quoi alimenter pour une part les administrations diverses que je citais plus haut, et libérer ainsi notamment des hommes du service auxiliaire aptes à d'autres tâches, ou ne peuvent les remplacer les citoyens bénévoles dont il s'agit.

Principaux emplois pour lesquels les engagements spéciaux peuvent être reçus : secrétaire, comptable, dactylographe, sténo-dactylographe, tailleur, dessinateur industriel, lithographe, photographe, cordonnier, bottier, bourrelier, sellier, cuisinier, boulanger, servant de four, meunier, boucher, toucheur de bestiaux, ébéniste, menuisier, emballeur, charron, scieur, charpentier en fer, en bois, forgeron, ajusteur-mécanicien, mécanicien-constructeur de machine, chauffeur, buandier, graveur, armurier, électricien, serrurier, tôlier, ferblantier, chaudronnier, étameur, riveur, taillandier, affuteur, rhabilleur de meules, emmeleur, fumiste, chimiste, artificier, coiffeur, convoyeur, battaleur, vannier, magasinier, cordier, beaussier, corroyeur, tanneur, décatisseur, mégissier, drapier, boulonnier, panetier, layetier, voiliers, horloger, pharmacien, infirmier, masseur, opticien, dentiste, mécanicien-dentiste, maçon, peintre, conducteur d'automobile, de camion, de groupe électrogène, motocycliste, téléphoniste, manutentionnaire, planton, chef de chantier, surveillant de chantier, interprète langue allemande avec connaissance du dialecte alsacien-lorrain, langue polonnise, scleswisgoise, turque, dans les camps de prisonniers, garde des prisonniers de guerre.

En Autriche

Un procès en trahison

Genève, 25 Décembre.

On mande de Vienne que le 13 courant ont commencé devant la cour martiale, siégeant à Agram (Croatie) les débats du procès de haute trahison intenté contre cinq des plus notables habitants du pays.

En Allemagne

Violentes manifestations populaires

Genève, 25 Décembre.

Le *Genevois* publie l'information suivante :

De source absolument autorisée on apprend que la situation devient en Allemagne de plus en plus critique. Les manifestations se multiplient dans toutes les grandes villes. A Berlin et dans les centres ouvriers notamment, où la police a été impuissante pour réprimer les émeutes, l'autorité militaire a fait rentrer une certaine partie des troupes du landsturm employées à l'occupation de la Belgique pour parer à toute éventualité, mais le mouvement prend plus d'extension au fur et à mesure que la vie économique et matérielle devient plus difficile.

Lausanne, 25 Décembre.

A un de nos confrères, l'un des chefs du Parti socialiste suisse rentré hier matin de Berlin a fait les déclarations suivantes :

Ayant été témoin des manifestations qui se sont produites dans la capitale allemande, il déclare que ce fut « Une véritable émeute » et que la version donnée par le *Volksrecht* de Zurich, est scrupuleusement exacte. Je me suis entretenu longtemps, m'a-t-il dit, avec MM. Haase, Liebknecht et Bernstein. Ils connaissent maintenant la vérité sur les origines de la guerre et ils savent combien le peuple allemand a été odieusement trompé. La minorité du groupe parlementaire social-démocrate a presque la majorité des ouvriers derrière elle, car la situation économique est intolérable. J'ai pu visiter les milieux pauvres. Une effroyable misère y règne. Je suis moi-même heureux de rentrer en Suisse « pour pouvoir manger à ma faim. »

Genève, 25 Décembre.

La classe ouvrière allemande ressent l'étreinte du blocus et le *Vorwaerts* est décidé, en dépit de la censure, d'en faire connaître les conditions.

Dans sa dernière édition, il publie une statistique concernant les familles de la classe ouvrière à Brême. Sur 787 familles, 68 sont dans l'impossibilité totale d'acheter de la viande. Les 719 autres familles ne peuvent dépenser en achat de viande que 1 fr. 25 par semaine. Chaque famille ne peut con acrer que 0 fr. 95 par semaine à l'achat de beurre, de margarine ou d'autre graisse. Sur les 787 familles dont il est question, 45 n'achètent pas du tout de lait, les autres ne peuvent dépenser que 0 fr. 35 par semaine et par personne A cet achat, chaque membre de ces familles consomme pour 42 centimes de pommes de terre par semaine. Un tiers des familles sur lequel a porté l'enquête a moins de 32 francs de revenu hebdomadaire. Chacune des familles comptant en moyenne quatre personnes, le loyer moyen par semaine est de 6 fr. 25. En dehors de 238 familles ayant un revenu de moins de 31 fr. 50 par semaine, il ne restait aux autres déduction faite des dépenses pour le loyer, le chauffage, etc que 15 fr. 60 pour manger et se vêtir. 81 familles ont un revenu qui va de 18 fr. 75 à 25 fr. 52 familles n'ont que 6 fr. 25 à 18 fr. 75 à dépenser. Aux prix qu'est le beurre, on peut juger de ce que peut être la vie à Brême.

La maladie de Guillaume II

Genève, 25 Décembre.

La *Gazette de Francfort* apprend que la maladie de l'empereur Guillaume ne présente aucun caractère de gravité et la maladie n'empêche pas l'empereur d'entendre les rapports du chancelier et de recevoir de nombreux hôte à sa table.

Il ne pourra pas toutefois quitter le château de plusieurs jours encore.

Les journaux contre l'agence Wolff

Genève, 25 Décembre.

La *Gazette de Francfort* annonce que l'Association de la presse allemande a adressé au président de la Commission du Budget du Reichstag une pétition demandant que le monopole des informations officielles soit retiré à l'Agence Wolff.

Bâle, 25 Décembre.

Dans une récente séance de la Commission du Reichstag, les services de l'agence télégraphique Wolff ont été l'objet de très vives critiques. Le député du centre Grœber, se faisant l'interprète d'une requête de l'Association de la Presse allemande, a reproché à l'agence Wolff de mal exercer son monopole d'informations. Il a exprimé le désir que le gouvernement supprimât ce monopole.

Le colonel Hoffmann, commissaire du gouvernement, a répondu que l'administration militaire continuerait, par suite de ses engagements, à se servir de l'intermédiaire de l'agence Wolff, et qu'elle était, d'ailleurs, parfaitement contente du travail de l'agence.

Le député Fischbeck, progressiste, a déclaré que l'agence Wolff avait été absolument incapable d'assurer le service des nouvelles pour l'étranger. Il a protesté contre le fait que l'agence Wolff avait demandé à une agence moins importante une indemnité de 5.000 marks, en échange de l'autorisation nécessaire pour reproduire et transmettre les communiqués militaires.

Les socialistes et les crédits de guerre

Bâle, 25 Décembre.

Des journaux berlinois ayant publié des articles sommant la majorité du groupe parlementaire socialiste de se séparer des députés qui ont voté contre les crédits de guerre, le *Vorwaerts*, de Berlin, écrit : « La *Gazette de la Croix* et autres journaux peuvent être convaincus que la majorité et la minorité du groupe socialiste parlementaire se sentent également responsables devant le peuple allemand. C'est précisément pour cela qu'elles ne peuvent donner satisfaction aux vœux et aux espérances des conservateurs. »

Genève, 25 Décembre.

Le *Worwaerts* écrit qu'à la suite de lettres écrites à la rédaction du journal par des députés sozial-demokrates malades ou absents lors du vote sur les crédits de la guerre, le scrutin donne, comme résultat définitif : 66 voix pour et 43 contre.

La scission entre les socialistes est plus profonde que ne pourrait le laisser supposer l'attitude du groupe au Reichstag.

M. Haase, qui a donné sa démission de président du groupe, va être suivi par un certain nombre de ses collègues.

La crise financière

Genève, 25 Décembre.

On mande de Berlin qu'on se préoccupe, dans les milieux officiels, des moyens de couvrir les intérêts des derniers emprunts allemands.

Le Conseil du Trésor vient de décider de ne pas les imputer sur le service des intérêts des fonds d'emprunt. Actuellement, ce service atteint 1.100 millions par an. On envisage comme nouvel impôt une taxe sur les cigarettes. En dehors de la taxe sur les bénéfices de guerre, le Conseil fédéral sera saisi, à la fin de janvier, de diverses propositions de loi concernant de nouveaux impôts dont le vote devient de plus en plus urgent.

Lettre de Londres

— *De notre correspondant particulier* —

Noël à Londres. — Un dindon qui refuse de se laisser rôtir. Londres et la paix. — Probabilité du Service obligatoire. Difficulté à trouver des servantes. — Lady servants.

Londres, 18 Décembre 1915.

Voici Noël, et combien d'entre nous endurés par les cahots de la vie, habitués à penser : « Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux » se sentent pourtant émus.

Comme on se reporte vers les années d'antan, vers ces années joyeuses et insouciantes où la foire des santons, les crèches, toutes les belles légendes qui se fanent et se meurent émerveillaient nos imaginations enfantines.

Tous ces souvenirs de jeunesse où tout semble facile, où à chaque détour s'ouvrent de nouveaux chemins ensoleillés, comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés, et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés !

Je demande d'être excusé si je suis trop lyrique ; comme pour tant d'autres qui pleurent leurs morts, depuis un an, les fêtes sont une cause de tristesse. Qui aurait cru il y a un an que toute une année de carnage et de sacrifices, de douleurs, se serait appesantie sur les hameaux et sur les villes de notre pauvre pays, et que les préparatifs fiévreux pour porter le carnage de plus en plus loin allaient continuer sans trêve et sans qu'il soit possible, même aujourd'hui, d'en prévoir la fin.

Mais il est inutile de s'apitoyer quand une opération chirurgicale s'impose ; n'est-ce pas ainsi qu'il faut regarder l'extirpation de l'ulcère allemand qui depuis près d'un demi-siècle empeste l'atmosphère des pays civilisés de l'Europe ?

A Londres, Christmas a repris cette année son aspect d'autrefois. L'an passé la guerre l'avait en quelque sorte imprégné ; tout en parlait, tout vous la gardait devant les yeux. Cette année, il semble que l'on veuille un répit pour l'oublier pendant quelques jours et pour en tenir éloigné le cauchemar. Sur les jouets, sur les boîtes à bonbons l'an dernier, toutes les devises parlaient de guerre ; cette année on y lit des sonnets et des vers d'amour.

Les rues sont à peine éclairées c'est vrai, mais les magasins sont resplendissants de lumière à l'intérieur et leurs gais étalages vous mettent sous les yeux leurs marchandises tentantes ; ils regorgent d'acheteurs tandis que de bonne heure les marchands ont été sur les dents : une grande partie des achats sont destinés pour le front, où la moyenne de vingt-cinq mille sacs de lettres et de huit cent mille colis qui y sont transportés par semaine seront doublés et peut-être triplés, alors qu'un personnel encore peu expérimenté aura le soin de les manipuler.

Malgré les conseils du gouvernement prêchant l'économie, les achats ne montrent aucune réduction, les recettes des magasins sont égales, voire même supérieures à celles des années de paix ; c'est tout au plus si l'on s'est décidé à acheter plus d'objets utiles, tandis que la demande pour les jouets est plus grande que d'habitude. Il est à noter que, pour la première fois, l'Angleterre qui jusqu'ici importait presque tous ses jouets bon marché d'Allemagne, satisfait elle-même ses demandes ayant fondé une nouvelle industrie, tandis que la France, comme de coutume, continue à lui fournir les jouets de luxe.

Quant aux magasins de victuailles et de friandises ils sont aussi encombrés de produits appétissants que de clients ; des tonnes de viandes (dont le prix continue à baisser) sont suspendues devant les boutiques enguirlandées des bouchers. Quelques-uns exposent des bœufs entiers ornés de cocardes aux couleurs criardes et d'autres ornements. Les marchands de volailles sont sur les dents ; leurs devantures disparaissent derrière des miliers de dindes, de faisans, d'oies, de chapons et même de cygnes. Le père de famille auquel incombe le soin de choisir et de porter à la maison l'oiseau qui sera bourré soit de truffes, soit de marrons, se reconnaît à son embonpoint et à la gravité avec laquelle il remplit ses fonctions, tâtant, faisant le connaisseur alors qu'en fait il n'y entend rien, et qu'il s'en remet tout le temps au marchand qui, bien entendu, le refait. De vingt-sept à trente sous la livre est le prix de la dinde ; vingt-cinq sous celui de la modeste oie. Il faut pourtant une mention spéciale pour un certain dindon devenu célèbre. Cet oiseau illustre pèse 35 livres ; tué l'an dernier, il ne fut pas vendu, car le prix demandé était exorbitant. Le marchand s'entêta et plutôt que de deshonorer ce roi, en le vendant au prix d'un modeste sujet, il l'envoya à la chambre frigorifique attendre de meilleurs temps. Il vient de revenir à la lumière, toujours coté au même prix bien qu'il ait depuis un an maigri de deux livres. Sera-t-il renvoyé au dépôt pour être congelé de nouveau jusqu'à Noël de l'an prochain ? *Chi lo sa.*

* * *

C'est en voyant le pays mener son train de vie usuel que l'on s'aperçoit comme la guerre a occasionné peu de souffrances à l'Angleterre, je dirai même peu d'inconvénients.

Il est vrai que nous sommes gênés par le manque d'éclairage des rues, que les restaurants et les bars sont clos la plus grande partie du jour et que l'on en grogne, mais, quelle bagatelle, surtout quand l'on constate que les salaires sont plus élevés qu'ils ne l'avaient jamais été, qu'il y a du travail en abondance, de la nourriture de quoi se gorger. Aussi ne faut-il pas s'étonner si plus d'un considère la guerre comme un bienfait déguisé.

Dans les provinces, dont je viens de visiter une ville, l'on ne s'imagine pas ce que la guerre coûte au pays, et les dettes qu'il accumule ; peu semblent soupçonner que la prospérité industrelle dont ils jouissent est factice et qu'elle s'arrêtera net un beau jour, évanouie comme une bulle de savon crevée, tandis que la facture à payer les regardera à la face.

Londres pourtant pense autrement que la province ; il comprend la grandeur du péril et l'immensité de la tâche, il cherche les moyens de conjurer l'un et d'accomplir l'autre. Un bon signe à constater ; c'est en contemplant son attitude pleine de dignité devant les dernières minauderies allemandes pour offrir une demande de paix que son esprit résolu s'est montré dans toute sa grandeur.

Aussi, quel contraste entre l'attitude de Berlin et celle de Londres ! D'un côté, le brigand assassin gorgé de butin, nerveux dans sa crainte d'avoir à dégorger parlant de paix, de l'autre, le jeune géant grandi enfin et presque prêt à lancer son coup de poing, dédaigneux et narquois. Les Allemands ne peuvent nier qu'après dix-sept mois de guerre Berlin parle de paix et que Londres parle de guerre.

* * *

Quand on parlement dont on entend peu parler, il se recueille en ce moment. Il attend d'abord de connaître les résultats de la campagne de lord Derby pour l'enrôlement de volontaires ; la campagne est close, les résultats seront connus dans quelques jours. L'on sait pourtant déjà que ce sont encore surtout les hommes mariés qui ont répondu à l'appel du pays en danger, tandis que les jeunes gens se sont encore dérobés (une curieuse étude psychologique). Comme le gouvernement s'est engagé à ne pas appeler les enrôlés mariés avant que certains groupes de non mariés aient été appelés, il est certain qu'il faudra recourir au service obligatoire pour obtenir des recrues non mariées.

Malgré toute l'aversion que porte M. Asquith au service obligatoire, il faudra qu'il s'y résigne ; notons que ces atermoiements coûtent au pays au moins six mois de retard pour la formation d'une partie de ses armées de réserve. Le Parlement prépare aussi la troisième lecture du bill prorogeant d'une année ses pouvoirs qui expirent le 30 janvier prochain. Les élections du Royaume-Uni exigent vingt-cinq jours de plus ; tant d'hommes sont sous les drapeaux, que des élections ne représenteraient par la voie du pays, une agitation aussi serait créée qu'il est préférable d'éviter ; voilà pourquoi aucun parti ne désire y recourir.

Si les débats du Parlement sont incolores pour les raisons que je viens de citer, ce n'est un secret pour personne que tous les partis sont nerveux et agités. Cette agitation sourde s'épanchera bientôt et l'attitude de calme apparent que nous constatons aujourd'hui verra bientôt sa fin.

* * *

Parmi tant de difficultés que nous traversons, celle de trouver des domestiques n'est certes pas l'une des moindres.

Bien des années avant la guerre, la question était devenue aiguë. Les filles étaient de plus en plus rares, de moins en moins disposées à entrer en service. Ni le milieu confortable, ni les gages élevés, ni la liberté offerte. (Sept heures le dimanche et de plus trois ou cinq heures un jour de la semaine, voire même sept heures), ne pouvaient les attirer. Notez que dans toutes les maisons où plus de deux à trois servantes sont gardées, elles ont leur salon avec leurs fauteuils et leur sofa, quelquefois un piano.

Les pessimistes branlaient la tête ; on parlaient de décadence et de je ne sais trop quoi. La vérité est que tant de nouvelles occupations ont été créées pour la femme qui, par nature aime à se sentir entourée, que la monotonie de la vie de ménage ne lui souriait pas autant que la vie de l'atelier avec ses soirées libres. Aussi, bien avant la guerre, la bonne à tout faire à 450 francs par an était introuvable et la cuisinière bourgeoise à 600 francs par an presque aussi introuvable.

Depuis la guerre, c'est encore pis, et, du train dont nous allons, une servante sera une aussi grande rareté qu'un petit pain blanc sur une table allemande. La fabrication des munitions de guerre rapporte plus et attire des milliers de fille ; en outre, nous les voyons chauffeuses, receveuses de tramways et d'autobus, commissionnaires, facteurs, portières, pages, *garçons* d'hôtel et de restaurant, etc.

L'on a essayé, l'on essaye même encore d'employer des filles de classes plus élevées, la classe où se recrutent les institutrices, j'ai vu des filles de médecins, d'officiers, portant le tablier et lavant le parquet, on les appelle *lady servants* ; là encore il y a difficulté, non à les trouver, mais à s'y habituer. Appeler sa bonne : Mademoiselle Perin ou Mademoiselle Petit, demande un certain entraînement ; en outre, chez les hommes surtout, il y a une aversion à se faire servir par des femmes qui appartiennent à la même classe sociale. Une autre difficulté c'est qu'il n'est pas possible d'avoir une servante ordinaire à côté de la *lady servant*, il faut qu'elles soient toutes de la même classe, sinon il y a des disputes.

Plus d'un ménage, actuellement, n'a que la maîtresse comme servante ; dans la banlieue et à la campagne, où la question est plus insoluble que dans les villes, l'on doit se contenter de femmes de ménage à l'heure (six pence l'heure). Elles veulent bien *vous obliger* en venant travailler chez vous le temps qu'il leur convient et qu'il leur faut pour briser vos bibelots. — J. P.

Des Réfugiés du Nord arrivent à Avignon

Ils racontent leur triste odyssée à travers l'Allemagne

Avignon, 25 Décembre.

Ce matin, à 8 heures 30, sont arrivés en gare d'Avignon, cinq cents réfugiés de Lille et de Cambrai, et qui ont passé par l'Allemagne et la Suisse. Ces cinq cents réfugiés se sont des femmes, des enfants, des vieillards. Dans le train qui va sur une voie de garage, ces pauvres gens qui ont supporté tant de souffrances, chantent :

Ce n'est plus '70.
Le sang français
Ne sera plus trahi.
Vive ! Vive la France !

Mme Lambert-Rochet, femme du préfet de Vaucluse, si dévouée, si bonne pour nos malheureux frères du Nord, est venue ; M. Golliard, secrétaire général de la Préfecture ; MM. Dalmas, chef de Cabinet ; Euvrard, commissaire central ; Lechallier, secrétaire général de la Mairie, sont également sur le quai et reçoivent les réfugiés, parmi lesquels un aveugle et quelques personnes souffrantes que l'on fait monter en voiture. Et les autres, en groupe, sont conduits à l'annexe du petit Séminaire, rue Ferruce, où un repas leur est servi par Mme Lambert-Rochet, qui a revêtu un tablier blanc, et par quelques dames.

Ce sont des habitants du Pas-de-Calais et principalement de Lille et de Cambrai. Depuis le mois d'août 1914, ils ont subi le joug des autorités allemandes qui se sont enfin décidées à les faire entrer en France, le mardi 21 décembre, à 9 heures 45.

Et ont les a fait passer par Valenciennes, Charleville, Mézières, Sedan, Longuyon, Pagny-sur-Moselle, Metz, Strasbourg, Offenburg, Singen, Schaffouse. Dans les gares de ces villes, sous la garde de soldats prussiens qui ont perdu de leur morgue, un frugal repas leur fut servi. Et quand ils arrivèrent à la frontière suisse, ils furent salués par des ovations sympathiques. A Zurich, les autorités suisses leur firent servir un déjeuner confortable, on leur distribua des jouets, des vêtements, des gâteaux, bonbons, journaux, puis ce fut Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, enfin la France !

Parmi ces réfugiés sont deux dames d'une petite ville près de Metz, Mme Flebon et Mlle Bernard, qui furent amenées en captivité et qui restèrent 7 mois à Limbourg.

La vie y est pénible. Les denrées y sont rares et tout y est très cher.

Pour avoir des œufs, du beurre, du lait, il faut des bons. Le beurre se vend 3 marks 20 la livre, soit près de 4 francs : les œufs valent 35 centimes la pièce. Les boucheries, par ordre, sont fermées trois jours par semaine.

Ces dames ont approché beaucoup de soldats allemands blessés. Tous sont découragés. « Nous marchons par force, disent-ils, et si nous retournons au front, nous tâcherons de nous faire faire prisonniers ».

Les prisonniers français sont maltraités et mal nourris. On leur donne, le plus souvent, comme nourriture de l'orge cuite à l'eau. Ils ne reçoivent jamais de viande. Et peut-être mourraient-ils de faim, s'ils ne recevaient des paquets de France.

Voilà ce qu'ont vu, ce qu'ont souffert les rapatriés qui sont arrivés ce matin dans notre belle Provence, où chacun s'emploiera à leur faire oublier leurs souffrances.

Georges Béziat

La « Noël » des Blessés

A travers les hôpitaux. — Les menus de Noël. — Gâteries officielles. — Nos soldats ont, comme partout, de véritables fêtes de famille.

Les « santons » campés aux Alliées de Meilhan, avaient, ces jours derniers, annoncé la Noël. Les magasins s'étaient parés de lumières plus brillantes et mille cadeaux les ornaient. Et la deuxième Noël de la guerre s'est préparée selon les traditions, plus animée peut-être que celle de l'année dernière : simple apparence.

Le deuil des soldats morts ombre toujours la pensée. Le souvenir de ceux qui souffrent dans les tranchées n'a point quitté le cœur des civils. Et toutes les victuailles et toutes les friandises achetées n'ont pas été appréciées seulement sur la table de famille mais aussi, colis militaires, dans les frustes abris des lignes de l'avant. Aussi, malgré l'angoissante séparation et malgré la distance, chacun était uni, comme autrefois. Et il ne fallait pas, non plus, que les enfants, pour qui les aînés se battent, fussent privés de cette fête, qui est surtout leur fête, et ne connussent que la tristesse et non pas aussi la confiance et la fierté.

Mais les blessés ? Ceux-là qui ne peuvent rejoindre encore ceux qui les attendent ; ceux-là qui ne peuvent point participer aux distractions des rues et des spectacles ; les immobilisés douloureux dans les lits ; les convalescents, les éclopés aux cicatrices encore à vif et que la consigne arrête aux grilles des sorties, quelles affectueuses réjouissances connurent-ils ? Les administrations, les Croix-Rouges, d'innombrables bienfaiteurs y ont veillé.

Promenade à travers les hôpitaux endolorie et douce portant, par la constatation de tous les soins, de toutes les attentions. A l'hôpital militaire, le zèle des infirmiers a égayé l'aspect des salles à l'ordonnance. Les lits, aux draps propres, sont rangés au long des murs. Au centre, les tables sont recouvertes de nappes fleuries. Des banderolles tricolores sont tendues. Ici et là, des branches de gui, de houx et des drapeaux.

Le menu qui fut servi ? Celui des grands Noëls : hors d'œuvres variés, entremets, dindes rôties, desserts nombreux, vins ordinaires et vins fins. Après le repas, les blessés vaquèrent à leurs occupations familières ou, profitant d'une éclaircie du temps, allèrent s'asseoir sur les bancs de la cour centrale, devant le jet d'eau, et parlèrent entre eux de leur pays natal.

A l'Hôtel-Dieu, dont les fenêtres ont pour décor le Vieux-Marseille pittoresque et le Vieux-Port, M. Vidal-Naquet, administrateur vigilant et M. Bataillard, secrétaire général actif et dévoué, ont tenu à ce que tout fut parfait. Dans les salles décorées, les infirmières sélectionnées ont arrangé avec grâce chaque blessé. Le repas fut appétissant et confortable : Une distribution d'allumettes aux anchois fut faite par M. Vidal-Naquet. Des jeunes filles des écoles primaires du quartier vinrent elles-mêmes apporter des gâteaux et des friandises ; un don de 500 mandarines fut fait par les dames du marché central ; la maison Picon avait envoyé des confitures ; le maire de Marseille des pompes et des cigares et M. Rumbeau, boucher, des cigares aussi. Il est à noter qu'à l'occasion de la Noël, Mme Schrameck, dont la charité est incessante, a offert un lot important de caleçons, de chemises, de chaussettes et de vêtements complets.

A l'hôpital du Château-des-Fleurs, dont les employés municipaux assurent l'entretien par les prélèvements de 3 à 10 % sur leurs salaires, le repas de Noël a été des plus soignés : les tables avaient été réunies et l'on versa aux « poilus » du Bordeaux et du Champagne.

Dans les Croix-Rouges, rien ne fut négligé aussi.

A l'hôpital du Grand Lycée, en outre de menus de choix, un arbre de Noël fut dressé. Durant l'après-midi, un concert intime se termina par le « Salut au drapeau » le « Chant du Départ et la « Marseillaise. »

Au Lycée de la rue Thomas, la fête de Noël fut célébrée selon les meilleurs rites. Aujourd'hui encore, à l'occasion d'un arbre de Noël, un concert, auquel M. Boudouresque a promis son concours, récréera tous les soldats.

A l'hôpital auxiliaire n° 2, rue Saint-Sébastien, 66, nos vaillants blessés furent, là aussi, l'objet de nombreuses gâteries. Le menu de Noël fut particulièrement soigné et détail à souligner, qui témoigne de l'inépuisable générosité de nos concitoyens — il fut presque entièrement composé avec les dons de divers commerçants et magasiniers marseillais. C'est ainsi que M. Bruno Gay fournit les petits pâtés ; M. Bosq, la viande ; M. Barbaroux, les petits pois ; M. Estachon, dindes et volailles ; les Dames du Marché Central, les mandarines ; la Maison Picon, les confitures ; M. Latty, les biscuits ; M. Artaud, le vin de Samos ; M. Massias, le vin blanc et le vin cuit ; M. Cassoutte, les dattes ; sans compter l'administration des P. T. T. qui, elle aussi, combla nos braves poilus de gâteaux, vins fins, dattes et mandarines ; sans oublier non plus les cigares et les pompes dont ils furent gratifiés par M. le maire.

A l'hôpital de la Belle-de-Mai, dans le cadre agréable des arbres, les soldats furent l'objet des meilleures faveurs. A l'hôpital de la rue Wulfran-Puget, où le dévouement des infirmières sait être discret, les blessés furent entourés encore avec une plus grande ferveur. A l'hôpital de la rue Lessor, la générosité des élèves des écoles primaires fournit les plus savoureuses gâteries et les dindes qui furent appréciées durant le repas, provenaient d'un don de Mme Touche, directrice de l'hôpital de la Belle-de-Mai. Des vins généreux furent aussi servis.

L'hôpital de la rue François-Moisson, enfin, organisa un concert où notre ami Jean Flor apporta son concours applaudi. Accompagné au piano par Mlle Revertégat, Mlles Maizent, chanteuse légère, Lise Clapson, chanteuse légère du Grand-Théâtre de Liège ; Mlle Denizet-Montel, violoniste ; MM. Bernheim et Mars-Biso, Jean Flor enfin obtirent de vibrants succès.

Une saynette « Consultation de 1 h. à 3 h. » fut interprétée ensuite par Mlle Mars et M. Mars-Biso. Enfin, la « Marseillaise » fut entonnée par Mlle Lise Clapson.

Et c'est ainsi que les blessés, hospitalisés à Marseille, n'ont pas connu la nostalgie des exils, la hantise des solitudes, mais servis par les infirmières aux délicatesses de sœurs, ont pu avoir l'illusion attendrissante de vraies fêtes de famille. — J. B.

La « Journée du Poilu »

Partout, la vente a obtenu le plus encourageant des succès

Marseille, généreuse et attentive, s'est éveillée, au matin de Noël avec le devoir d'une nouvelle charité. Tout le monde a tenu à manifester, par des versements renouvelés, sa reconnaissance envers les « poilus » héroïques.

Les Lycées de jeunes filles, les Sociétés de la Croix-Rouge, les écoles publiques ont fourni l'aide habituelle de leurs vendeuses — les écoles primaires surtout, qui auront été à toutes les peines et dont le désintéressement n'a d'égal que le dévouement.

Sous la menace du ciel gris, au travers des ondées subites, les vendeuses allaient, gracieuses et persuasives. Elles offraient les charitables emblèmes : la croix de guerre avec, au centre, le poilu ; le tirailleur africain épaulant ; le fantassin chargeant ; le « diable bleu » à l'assaut ; le drapeau enfin avec l'inscription : « Aux Poilus, le Parlement, Noël, 25 décembre 1915 ». Et les monnaies et les pièces d'argent d'emplir les troncs de la quête. L'un d'eux, à sa première ouverture contenait 120 francs, et un autre, 150 francs !

D'ailleurs, plus de cent soldats blessés furent mis par la Place à la disposition du Comité et accompagnaient les vendeuses et parmi eux, un capitaine portant Légion d'honneur et Croix de guerre avec deux palmes : le capitaine Gérard. Et leur rencontre formait l'appel le plus émouvant.

Plus d'un million d'insignes ont été demandés et seront peut-être insuffisants, tant est grande la faveur du public. Au seul Comité central, rue Armény, plus de deux mille francs avaient été recueillis dans la soirée. Et la vente continuera encore tout aujourd'hui. — J. B.

La Récolte des Vins en Algérie

Paris, 25 Décembre.

Le *Journal Officiel* de ce matin publie le relevé de la récolte des vins en Algérie (stocks et récolte). Voici les chiffres de 1915 comparés à ceux de 1914 :

« En 1915, stocks, hectolitres, 327.690 : récolte, hectolitres, 5.139.021. Total, 5.466.711.

« En 1914, stocks, hectolitres, 359.490 : récolte, hectolitres, 10.317.714. Total, 10.677.209.

LA NOËL DES BARBARES

LE CHRIST. — Et voilà comment ils ont compris ma doctrine d'amour et de fraternité.

Le Choix du Cadeau

(NOËL 1915)

I

Ce printemps méridional avait les ardeurs d'un été. On était en juin déjà. Les blés roussis attendaient la moisson et, trop lourds, penchaient la tête vers la terre où les grains, pour renaître, veulent retourner au plus tôt, car tout ce qui est, va mourir et appelle une vie nouvelle. Ils étaient lourds, les épis, et, en se balançant, se frôlaient amoureusement, se caressaient, et cela bruissait. Une chanson d'amour, murmurée, sortait d'eux, rythmique, sous le soupir des brises vespérales, et elle entrait dans le cœur des jeunes filles qui, vers la fin du jour, gagnent les puits clos pour emplir d'eau fraîche les cruches vernissées qu'une journée de soleil a tiédies, dans l'ombre des fermes aux volets tirés.

Mariette s'en vient au puits ; elle tient par l'anse, comme un panier, la cruche verte aux flancs de laquelle le soleil descendant pique une étincelle, un diamant rouge. Le puits est habillé et coiffé de verdure ; un vieux lierre épais qui attire les abeilles l'enveloppe, et, sur le dome, ses folles tiges se meuvent comme des panaches... au-dessous de cette coupole s'ouvre une petite porte dont la margelle forme le seuil. C'est comme un petit temple rustique dédié à la source, à la fée qui habite sous terre tout au fond de cet antre frais, vertical, creusé de main d'homme.

Mariette ouvre la porte. La fraîche haleine de l'eau emprisonnée, monte vivement vers l'ouverture lumineuse, veut être libre, s'exhaler dans la chaleur rayonnante de l'été qui s'annonce.

D'ouvrir la porte par où lui vient cette fraîcheur caressante qui court sur son visage et la pénètre toute, Mariette se réjouit. L'eau est le trésor des pays très chauds, on l'enferme jalousement et aux heures où l'on délivre la fraîcheur suave, on en goûte voluptueusement tout le charme... C'est pourquoi, en attirant vers elle le seau suspendu à la poulie, pour voir s'il n'est pas habité par quelque jolie rainette, Mariette rit de contentement, puis elle le lâche, tient ferme la corde avec ses jeunes bras solides, et le seau descend, au bruit mouillé et joyeux de la vieille poulie de fer.

Le seau descend, frappe l'eau, s'emplit : la jeune fille courbée, le corps ondoyant, tire la corde ; le seau monte alourdi. Elle pèse à deux bras sur la corde, la lâche d'une main pour la reprendre plus haut, — si gracieuse en tous ses mouvements, qu'en vérité ce serait à se cacher rien que pour la « voir faire » avec cette aisance des bêtes libres qui se croient seules, en des endroits sauvages...

Elle se croit seule : elle ne l'est pas.

Derrière un tas de bois, sous le hangar voisin, quelqu'un, bien doucement, s'est avancé ; c'est Tonin, le jeune matelot. Tonin à qui elle plaît beaucoup et qui voudrait bien d'elle en mariage. Il ne déplaît pas à Mariette, ce Tonin, mais elle lui préfère Victorin, plus jeune de deux années : Victorin n'a que dix-huit ans, juste son âge à elle. Elle préfère Victorin, elle le croit du moins ; Victorin ne sera pas matelot : il n'aime pas la mer mais la terre, qu'on laboure et qui rapporte. Et puis, Tonin jamais n'a dit à Mariette qu'il l'aime. Seulement, elle croit bien que les choses sont ainsi et l'œil des filles sait voir l'amour, même lorsqu'il se croit invisible aux yeux. L'amour se dessine...

II

Le seau monte et se fait plus lourd, on dirait... A pas muets Tonin s'avance. Elle ne l'entend pas et tout à coup se sent saisie à la taille par deux mains vigoureuses qui serrent, et, de la surprise, elle a lâché la corde, mais le jeune homme adroit a pris la précaution de peser du pied sur le serpent de chanvre qui, derrière la belle fille, gît enroulé, et le seau n'est pas retombé.

— « Lâche-moi, Tonin ! je le dirai à ma mère ! »

Il rit et l'embrasse à pleines lèvres, sur la nuque, parmi les cheveux follets... Elle glisse entre les doigts du jeune amoureux, lui échappe ...

— « Tire-moi le seau pour ta peine ! »

Il obéit. Rapidement le seau de bois monte encore, apparaît dans le cadre de la petite porte, balancé, oscillant, laissant pleuvoir par-dessus ses bords dentelés par l'usage, des chapelets de gouttes d'eau, des perles transparentes, toutes riantes de voir la lumière du jour.

— « Merci, Tonin ! »

— « Tu me pardonnes, Mariette ? »

— « Oui, pardi, parce que tu es brave au fond, je le sais ! »

Brave, chez nous, veut dire : *bon et gentil*...

— « Et puis, ajoute-t-elle, je ne t'avais jamais vu en matelot !... c'est vrai que tu es joli garçon, comme çà, quoique, avec ta chemise au grand col bleu ouvert sur la poitrine, et ton pompon rouge sur le bonnet, tu aies l'air un peu d'une fille ! »

— « Une fille ! dit-il ; des filles comme moi, il faut te méfier, Mariette, mais pas de moi, car c'est pour le bon motif que je te viens voir. »

— « Ah ? » fait-elle, rêveuse.

Maintenant le seau est posé sur la margelle, et si fraîche apparaît l'eau qu'on a envie d'en boire et, comme un oiseau, Mariette se penche et boit.

— « Elle est heureuse, l'eau que tu bois, Mariette ! dit-il ; et toi-même si fraîche et pure que tu lui ressembles : on te boirait dans un verre d'eau ! »

Et quand les lèvres de la jeune fille ont quitté les bords du seau, vite, il pose les siennes à la même place. Et c'est l'amour qu'ils boivent, par cette fin de printanière journée.

— « Et où vas-tu, comme çà, Tonin ? »

— « Mariette, dit-il, me voilà matelot pour le temps voulu. Alors je suis venu te dire que je t'aime. Je n'avais pas osé jusqu'ici, mais d'être obligé de partir dès ce soir, cela m'a donné courage. Ecoute, je le sois que Victorin te courtise. Alors, j'ai peur ; et je te demande de ne pas tout de suite me répondre. Prends ton temps de réfléchir ; calcule. Etudie-le, et choisis. Je ne crains personne... Adieu, petite Mariette, à se revoir. Je n'ai pas beaucoup de bien au soleil, mais j'en ai un peu. Penses-y... Attends, que j'emplisse ta cruche et que je la porte jusqu'à ta maison. »

— « Non, dit-elle, Victorin le saurait... C'est vrai que nous ne nous sommes pas encore fiancés, lui et moi, mais qu'il me plaît, c'est sûr, et il le voit bien, adieu, Tonin, je veux porter ma cruche toute seule... »

Elle s'éloignait, portant sa cruche par l'anse, comme un panier, sa cruche vernissée et verte, luisante aux rayons derniers du jour, mais elle était troublée. Son sein visiblement battait sous le corsage. Tonin sentait qu'il avait gagné un peu d'elle, et d'assez loin il lui cria :

— « Avant la fin de l'an, si pour moi tu te décides, envoie-moi dans une lettre, à bord de mon bateau, une feuille du lierre qui habille ton puits. Rien à écrire, je saurai ce que cela voudra dire, Mariette, — pourquoi la feuille du lierre a tout à fait la forme d'un cœur ! »

Elle se retourna, incertaine, et, malgré elle, de peur de perdre trop tôt une espérance d'amour, de sa main libre elle lui envoya un baiser.

III

Quelques mois plus tard le fusilier marin Tonin gisait sur un lit de l'hôpital maritime de Sainte-Anne, à Toulon. Tonin était tout simplement l'un des héros de Dixmude. Le pauvre jeune homme avait eu là-bas une conduite admirable ; mais, blessé par un éclat d'obus, il avait dû subir l'amputation du bras gauche ; et Tonin, devant les camarades, faisait le crâne, plaisantait, « portait beau », mais, au fond de lui, il y avait un grand désespoir. Tout de suite, avec raison, il s'était dit qu'il n'était plus, ainsi arrangé, un fiancé digne de la Mariette si bien prise, de la belle fille au corps onduleux et si gracieux, de la Mariette du puits, du puits habillé et coiffé de lierre !... Oh ! ce lierre du puits ! il y a eu des nuits de fièvre où Tonin le revoyait toujours, balancé par le vent, et prenant mille formes fantastiques, changeantes. Tantôt des visages grimaçaient entre les touffes du feuillage et c'étaient des faces de soldats allemands qui épiaient Tonin, sentinelle perdue loin de ses camarades. Tantôt il croyait voir sortir du lierre des bouches de canons, puis des éclairs, puis ce bruit de galets roulés par la mer que font les mitrailleuses. Parfois toutes les abeilles, toutes les guêpes bourdonnantes qui rôdent autour du lierre et du puits où elles trouvent à manger et à boire, se précipitaient en nuées sur lui et, toutes, toutes, se mettaient à piquer son bras gauche, son bras coupé, et qui pourtant sentait ces myriades de piqûres !

— « Ah non ! pauvre de moi ! c'est sûr que je ne suis plus un mari pour elle ! »

Très raisonnablement il se répétait cela, et, parfois, en cachette et en silence, la tête sous son drap d'hôpital, dans la vaste salle où ses voisins dormaient, Tonin pleurait à sanglots.

Personne ne lui rendait visite. Tonin était orphelin, il n'y avait plus dans sa maison que sa vieille grand'mère, impotente, incapable de quitter, par ces mois d'hiver, le coin de sa pauvre cheminée. Et Tonin, le fusilier marin lui, l'énergique, qui s'était conduit en héros sur les bords de l'Yser, pleurait comme un petit enfant.

Il avait bien raison ! car, à cette même heure, Mariette frissonnait d'horreur, à l'idée seule de le revoir mutilé, amputé d'un bras ! Son imagination lui représentait la pauvre manche vide, flottante, et elle détournait la tête pour voir autre chose comme si la réalité eût été là, sous ses yeux. Alors, ma foi, le rival de Tonin, lui apparut avec tous ses avantages. Elle le rencontra et lui sourit de loin, l'appela la première. Sans doute le service militaire ne tarderait pas à le prendre, celui-là aussi, mais qui sait ? la guerre finirait peut-être bientôt, et puis c'est le présent seul qui compte ; les choses de l'avenir sont encore de l'irréel et peut-être le resterait. Tonin n'était plus qu'un éclopé et Victorin un être bien entier, fait « comme tout le monde ». Aussi, lorsqu'il vint lui dire : « Avant de partir pour le service ,je voudrais bien savoir, Mariette, si, à mon retour je puis compter qu'on se mariera,nous deux », elle répliqua : « Viens demain voir ma mère. Elle te répondra ». Et Victorin la quitta, tout heureux.

IV

La vieille grand'mère est incapable d'écrire une lettre, et, sans savoir que Tonin a « caligné » Mariette, elle la fait demander parce que Mariette est savante... Et Mariette vient.

— Bonjours, grand'mère !

— Tu sais le malheur ?

— Eh oui, grand'mère ! je sais. Et je vous plains !

— Je t'ai fait demander pour que tu écrives de ma part, petite, une lettre à mon Tonin, pechère, qui est encore à l'hôpital de Toulon.

Mariette est en train d'écrire. Grand'mère dicte :

— « Mon pauvre Toninet, je ne peux pas aller te voir dans ton hôpital, parce que mes jambes ne me font plus service, mais je pense beaucoup à toi ; et la présente est pour te dire que je ne manque de rien puisque tu m'as laissé de quoi et M. le Notaire l'apporte régulièrement. Notre voisine Catherine m'aide comme elle peut. Dommage qu'elle ne sache pas écrire, tu aurais plus souvent de mes nouvelles. Tu as toujours été un brave enfant, et il ne faut pas désespérer. Beau comme tu es, mon petit, malgré le malheur qui t'arrive, tu trouveras bien une brave femme, courageuse, c'est moi qui te le dis, qui comprendra les raisons pourquoi tu t'es fait massacrer et que c'était pour tous nous défendre. Mais je t'écris seulement pour te dire que voici venir le Jour de l'An et je me suis privée de quelques petites choses, de manière à pouvoir te donner un cadeau pour te faire un peu de plaisir comme quand tu étais petit. Fais-moi savoir par ta réponse ce que je pourrai t'envoyer qui te plaise ou de quelle chose tu as le plus besoin. Ta grand'mère qui t'aime, et je signe d'une croix ».

Quand la lettre fut finie :

— « Petite, dit la grand'mère, tu mettras la lettre à la poste, qué ? »

— « Oui, grand'mère, demain matin sans faute ».

Et Mariette partit, emportant la lettre. Elle songeait :

« La grand'mère n'a pas pensé à dire que j'ai tenu la plume. Tant mieux : il ne faut pas qu'il pense à moi ! »

Et rentrée chez elle, Mariette, comme le soir tombait, prit sa cruche et s'en alla au puits.

C'était l'hiver ; la lumière du soleil couchant était rouge comme en juin, mais froide ; et, dans le lierre, il n'y avait plus ni guêpes ni abeilles bourdonnantes. Elle ouvrit le puits. Un souffle glacé en monta, qui la fit frissonner, comme s'il sortait d'une tombe. La poulie grinça et ce cri mouillé semblait un gémissement qui traverse les larmes. Elle tira le seau du puits et à chaque fois qu'un de ses bras lâchait la corde pour la ressaisir plus haut, elle pensait avec épouvante au bras coupé de Tonin... jamais plus, il ne viendrait au puits tirer de l'eau pour elle... jamais plus il n'enlacerait sa taille à deux bras... le pauvre Tonin ! le pauvre Tonin !... Alors elle s'assit sur la margelle du puits et, le visage dans ses deux mains, Mariette pleura.

Elle pleura longtemps, puis revint à sa maison, rouvrit la lettre de la grand'mère et y ajouta quelques lignes :

— « C'est ta petite amie Mariette qui tient la plume pour t'écrire tout ça. Et elle me dit de te dire de ne pas t'inquiéter pour penser à un cadeau, qu'elle sait très bien ce qui te fera le plus de plaisir — et elle le mettra dans la lettre pour que ça t'arrive demain, qui est le soir de Noël ».

Sur son lit d'hôpital, Tonin ouvre une lettre. Quelque chose en tombe... C'est une feuille de lierre !

Il pousse un cri de joie qui fait lever toutes les têtes des blessés qui sont dans cette grande salle, ils comprennent tous bien vite, car une belle fille court vers le lit de Tonin, et ils murmurent : « C'est sa promise ». Elle n'a voulu lui arriver qu'après la lettre afin qu'il n'ait pas trop de joie d'un seul coup... Et la joie, en effet, l'étouffe ! Pourtant il a la force de crier à ses camarades, tout en serrant Mariette de toutes ses forces, avec son bras valide : « Pensez donc, les amis ! elle me prend comme je suis ! elle me prends comme je suis !... il m'apporte en cadeau une bien belle fille, hein, le petit Noël ?... »

Jean Aicard,
de l'Académie Française.

L'Œuvre de la Pitié Suprême

Parmi les nombreuses Œuvres créées par l'initiative privée dans notre ville, depuis le commencement des hostilités, dans un but humanitaire et philanthropique, nous citons très volontiers celle de la Pitié Suprême, à la tête de laquelle se trouvent placés M. de Chomel fils, ancien juge au Tribunal de Commerce, et M. Félix Gravier, l'infatigable vice-président du Syndicat d'Initiative de Provence.

Le but poursuivi par cette Œuvre intéressante mérite d'être mis en lumière.

Tout d'abord, voyons le rôle principal qu'elle s'est assignée. Elle veille avec un soin tout maternel, pouvons-nous dire, sur nos glorieux blessés soignés dans nos hôpitaux, dont les parents se trouvent éloignés de notre ville, puis, en cas de décès, elle se substitue à la famille absente. Entre temps, elle se met en communication avec elle pour lui fournir tous renseignements utiles et, si besoin en est, lui faire parvenir des secours.

Mais là ne se borne pas l'activité de ses membres. Au fur et à mesure de son fonctionnement, l'Œuvre s'aperçoit de nouvelles lacunes et le désir de son Comité directeur est de les combler, à la mémoire de nos glorieux morts à la défense de la Patrie.

C'est ainsi, en effet, que la dernière assemblée générale a sanctionné une série de mesures soumises à ses délibérations par le Comité. C'est très volontiers que nous leur donnerions beaucoup plus de développement, tant elles sont de nature à retenir l'attention de notre population, si la place ne nous était mesurée. Force nous est donc de les citer le plus brièvement possible. La première concerne l'entretien des tombes isolées, par trop délaissées jusqu'ici. Le Comité vient de traiter avec la maison Cayol à cet effet, pour une somme assez importante, moyennant quoi les tombes de nos chers disparus seront entretenues et parsemées de fleurs. Puis, il sera placé sur chacune d'elles un emblème suivant la confession du décédé, afin que les personnes qui apporteront des fleurs trouvent facilement la tombe du soldat ami. Ces travaux achevés, chaque tombe sera photographiée par les soins de la maison Duce, qui s'est offerte à le faire gracieusement.

Cette décision a été prise à la suite des nombreuses demandes reçues par le Comité des familles désireuses de connaître l'emplacement précis occupé par leurs fils, frère, père ou époux.

Enfin, indiquons encore que le Comité étudie la possibilité d'élever devant chaque carré un tableau sur lequel seraient inscrits les noms des militaires morts pour la Patrie qui y reposent. C'est une excellente idée dont nous souhaitons la prompte réalisation, en raison de son efficacité.

Notons aussi le désir du Comité de voir le piquet de soldats n'abandonner le corps qu'après sa descente dans la tombe. Pourquoi, en effet, l'obliger à faire un demi-tour à la porte du cimetière, comme l'exige le règlement militaire ? Les Anglais, non seulement font accompagner leurs morts jusqu'au seuil de la tombe, mais ne les quittent qu'après avoir tiré une dernière salve. Aussi, le Comité a-t-il décidé de poursuivre par tous les moyens en son pouvoir l'obtention d'une égale faveur pour nos morts.

Il est bien certain que la mise en œuvre de mesures aussi justifiées par les circonstances douloureuses que nous traversons étaient plus que suffisantes pour attirer sur l'Œuvre de la Pitié Suprême, l'attention des personnalités qui, au cours de cette inconcevable guerre, ont donné tant de fois la preuve de leur inlassable dévouement et ouvert largement leur bourse.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'importance et l'utilité de la louable mission que poursuit cette Œuvre.

A ce titre, elle mérite d'être encouragée. Elle le sera, car la générosité de la population, si souvent mise à l'épreuve, est inépuisable. Ce que demande le Comité à ses adhérents pour faire face aux dépenses, n'est pas excessif : une quotité de un, deux ou trois francs par mois, selon le désir du souscripteur. C'est peu, comme on le voit, comparativement au grand bien que l'on fait, et l'on ne compte plus les services signalés que l'Œuvre de la Pitié Suprême a rendus depuis sa création. — L. S.

La Mort héroïque de Pégoud

Intéressants détails inédits

Paris, 25 Décembre.

M. Maurice de Waleffe donne à l'*Action* et à *Paris-Midi* de brillants et substantiels articles quotidiens. Il apporte aujourd'hui des détails inédits sur la fin de Pégoud :

Gilbert et lui, écrit-il, défendaient la place de Belfort. Ces artistes montaient une garde extraordinaire, s'élevant dès qu'un gros avion apparaissait, fondant dessus comme le faucon sur une grosse outarde. Les Allemands étaient deux sur leurs appareils, eux toujours seuls, à la fois tireurs ; armés d'une mitrailleuse fixe, il leur fallait viser avec tout leur équilibreur et ils tiraient à travers leur propre hélice tournoyante, sans s'occuper de savoir si leurs balles éraflaient leurs ailettes en passant.

Pégoud avait abattu comme ça cinq ou six pièces dans ces duels fantastiques au milieu des nuages, quand il fut tué d'une balle dans l'aorte. Il tomba de 2.500 mètres.

A l'autopsie, sa peau était intacte. A l'intérieur tous les organes et tous les os étaient pulvérisés. On dut le remodeler comme une cire molle. Il avait sur lui 3 ou 4.000 francs d'or, et, détail bizarre, plus de cent clés.

La netteté minutieuse de son corps était admirable dans une contrée où les lavabos sont rares. Tel est notre peuple, les héros qui sortent de lui sont propres au physique comme au moral.

Pégoud était bon. Ses mécaniciens l'adoraient et pleuraient comme des enfants.

La mort d'Icare est-elle plus belle ?

Les Petits Serbes à Gap

Gap, 25 Décembre.

Un convoi d'orphelins serbes doit arriver incessamment à Marseille. Il comprend 270 enfants.

Quelques-uns de ces enfants seront dirigés sur Gap. Mlle Dufetelle, l'active et dévouée directrice de notre école primaire supérieure de filles, vient, en effet, d'être avisée par le recteur de l'Académie de Grenoble de l'arrivée à Gap, dans les premiers jours de janvier d'une vingtaine d'écoliers serbes.

On ne sait néanmoins rien de précis, mais en tout cas, Mlle Dufetelle prend toutes les dispositions nécessaires pour réserver à ces petits enfants serbes l'accueil le plus affectueux.

Nul doute que Gapençais et Gapençaises ne fassent leur possible pour faire oublier à ces chers petits les heures horribles qu'ils viennent de vivre.

A travers les Journaux

Paris, 25 Décembre.

L'*Homme Enchaîné*. — Pour le front français. — De M. G. Clemenceau :

Le silence imposé par le gouvernement sur d'importantes parties de l'affaire de Salonique, suffit-il à résoudre de graves problèmes ? Il ne s'en découvre point de signes. Sarrail se fortifie de son mieux dans la mesure du temps et des moyens qui lui sont impartis.

Quelles sont les véritables causes de l'arrêt de l'offensive bulgaro-allemande ? Nous n'avons, là-dessus, que d'obscures lumières. En attendant, Sarrail est condamné à s'enfermer dans Salonique, puisqu'on ne peut pas lui fournir les moyens d'un recommencement d'offensive, et qu'on ne veut pas se résoudre à l'opération que les Anglais viennent courageusement d'accomplir à Suvla.

Jusqu'ici, notre corps expéditionnaire est protégé par la frontière grecque, ce qui est un assez joli paradoxe, étant connues les dispositions du roi Constantin. L'unique question devant nous est d'avantages stratégiques à obtenir, et voici que les plus Saloniciens eux-mêmes ne peuvent nous les faire entrevoir qu'à la condition d'un nouvel envoi de formations militaires, dont je ne crois pas qu'aucun chef accepte la responsabilité de priver le front français au moment où toute la presse européenne annonce un suprême effort de l'état-major allemand, pour nous enfoncer.

C'est à cette question que je reviens toujours, parce qu'il n'y en a pas d'autre, et que mes contradicteurs se donnent un mal incroyable pour ne pas la discuter. Le fait est là, pourtant, qui n'est pas contestable. Le kaiser a senti les premiers frissons de la mort, tandis que des appels de paix boches demeurent sans échos, les peuples de la Germanie, instruments stupides autant que féroces, d'un recommencement des antiques ruées de la Barbarie, se demandent s'ils ne vont pas définitivement se briser contre un ensemble de forces que leurs hobereaux et leurs professeurs eux-mêmes avaient imbécilement méconnues.

L'usure des effectifs, les agitations de la rue à Berlin, les croissantes misères causées par un rationnement scientifique qui ne peut réussir à prolonger la résistance que s'il y correspond une endurance morale suffisante, tout atteste que le kaiser a senti trembler dans ses mains le fer dominateur.

Quelle autre voie s'offre à lui que de tout risquer sur un suprême coup de partie ?

Son avance en Russie ne l'a conduit à rien, qu'à épuiser ses effectifs. L'Autriche, disloquée, ne peut obtenir de Tisza lui-même qu'il arrête des clameurs de paix jusque dans la Chambre hongroise. L'Orient, la Mésopotamie, l'Egypte, sont des rêves de Pyrrhus. Les fantasmagories d'une imagination délirante ne créent point des armées, c'est-à-dire des organisations d'hommes modernes, prêts à se faire tuer pour le bon plaisir d'un apprenti dominateur, affolé.

Alors, une chance suprême vient à s'offrir, recommencer en des formes appropriées la marche sur Paris, qui vint échouer à la Marne, mais aboutit à un point d'arrêt où s'est maintenue la force allemande pendant seize mois, en dépit de notre état-major, sur une ligne stratégique dont le point saillant vers la capitale est Noyon.

Voulez-vous supposer que cela ne soit qu'une menace ?

En aurions-nous donc moins le devoir de n'épargner aucune précaution, quelle qu'elle pût être, pour parer à toute éventualité d'une suprême offensive ennemie après tant de vains assauts des deux parts ?

Et si ce n'était pas seulement une manœuvre comminatoire ? Si tant de concordances dans les informations n'étaient que l'annonce de réalités dont l'échéance est encore incertaine ?

Alors, qu'il se lève celui qui, pour faire sa cour aux puissances d'irresponsabilité, osera proclamer qu'il faut dégarnir à nouveau d'un homme ou d'un canon sur le front français !

La *Guerre Sociale*. — Noël. — De M. G. Hervé :

Noël ! Les hommes continuent à s'entretuer comme des fauves, mais pour la première fois, depuis que l'humanité existe, il n'y a plus de cris de joie chez le vainqueur. A l'immense majorité des hommes des deux camps qui s'entretuent, la guerre apparaît comme une chose immonde.

Noël ! Oui, dans l'engrenage de la guerre les hommes se tuent, mais ceux qui échangent des coups ne se haïssent plus individuellement, ils entrevoient obscurément qu'à part quelques criminels de haut vol, personne, dans aucun des pays belligérants, n'a voulu délibérément cette guerre monstrueuse !

Noël ! Souvent, depuis le début de cet hiver pluvieux, quand les tranchées sont intenables, transformées en bourbiers, que les fusils pleins de boue des côtés sont devenus inutilisables, les hommes des deux armées, Français et Allemands, sortent de leurs tranchées, se rapprochent, forment des groupes, échangent des poignées de mains, du vin, des cigares, et les nôtres retournent dans nos lignes résolus à poursuivre jusqu'au bout leur œuvre de justice, en exécutant le militarisme prussien, en libérant tous les peuples opprimés, mais sans aucune haine au cœur contre leurs ennemis.

Noël ! Les soldats de toutes les armées, en s'éveillant, ce matin, dans leurs tranchées, songeront à leurs foyers, à l'heure où leurs enfants se jettent avidement, riches comme pauvres, sur les jouets que la divine tendresse des femmes a déposé pieusement devant la cheminée, et tous, les soldats de la mauvaise cause, comme les soldats du droit, sentiront, pour un jour, leur tâche moins rude à la pensée que leurs enfants, au moins, ne connaîtront point leurs horribles souffrances.

Noël ! Noël ! Malgré les obusiers, les mitrailleuses, les gaz asphyxiants et les torpilles, malgré les kaisers, la paix et la justice règneront un jour sur la terre.

Les Régiments du Midi au Feu

312e D'INFANTERIE

Toulon, 25 Décembre.

Le lieutenant-colonel Cadet, commandant le 312e d'infanterie, vient de citer à l'ordre du régiment :

Guichard Paul, sergent : Le 16 novembre 1914 a tenu toute la nuit un petit poste où il faisait exécuter des feux pour protéger la compagnie. A été grièvement blessé en se portant en avant pour découvrir les mouvements de l'ennemi.

Gourdon Joseph, soldat : Soldat courageux et très dévoué. A été tué par un éclat d'obus, le 29 septembre 1914, en franchissant le pont de la Meuse, sous un bombardement des plus violents.

Santenas Henri, sergent-major : Excellent sous-officier, plein d'entrain et courageux. A été blessé grièvement en entraînant ses hommes, le 16 novembre 1914, à Chauvoncourt.

Lion Maurice, sergent : Sous-officier très énergique, tué d'une balle à la tête, le 7 septembre 1914, au moment où il se portait en avant, entraînant sa section.

Vincent Jean, sergent : Sous-officier qui a donné au début de la campagne le plus bel exemple d'entrain. Tombé le 7 septembre 1914, mortellement atteint d'une balle dans la bouche, au moment où il se relevait et entraînait les hommes aux cris de : « En avant ! »

Cadenel Claude, sergent : Excellent sous-officier, dévoué et courageux. Tué d'une balle ennemie à la tête de sa demi-section, le 10 novembre 1914.

Soleirol Henri, caporal : Très bon gradé, plein d'entrain et d'énergie. S'est particulièrement distingué dans le combat du 16 novembre 1914, où il a fait preuve de sang-froid et de courage. A été tué en pénétrant un des premiers dans les casernes.

Effrancey Lucien, caporal : Tué à un créneau improvisé pendant la défense des casernes de Chauvoncourt. Possédait une grande autorité sur ses hommes, qu'il a su maintenir à leur poste malgré un violent bombardement.

Verdier Joseph, soldat : Très bon soldat. Sur le front depuis le 21 septembre 1914. A eu une attitude très active les 16 et 17 novembre 1914, à Chauvoncourt. A, depuis, toujours fait preuve de courage et d'abnégation, a été le vivant modèle du soldat dévoué et discipliné. Blessé le 17 novembre 1915, à la tranchée.

Donzey Marcel, soldat à la compagnie de mitrailleuses : S'est distingué dans les premiers combats par son sang-froid et son zèle. Le 2 novembre 1914, aux Paroches, au cours d'une attaque de nuit allemande, s'est élancé sans hésiter sur le parapet de la tranchée pour réparer une mitrailleuse enrayée, en criant à ses camarades : « Tirez ! » Une fraction de compagnie s'étant repliée, s'est précipité pour la ramener, et a ouvert lui-même le feu avec son mousqueton.

Ricci Fernand, soldat : Tué dans les casernes de Chauvoncourt, le 17 novembre 1914. Avant ce mourir, a exhorté ses voisins de combat à se porter en avant.

Broquier Paul, soldat : Très bon soldat, discipliné et courageux, qui a pris part à tous les combats de septembre 1914. Blessé mortellement par un éclat d'obus à la poitrine, le 23 septembre 1915, à son poste, en première position.

Bellon Antoine, soldat : Très bon soldat, plein de zèle et de courage, sur le front depuis le 21 mars 1915. Blessé mortellement à la tête par un éclat d'obus, le 25 septembre 1915, à son poste de travail.

Barthélemy Alfred, soldat : Jeune soldat, courageux et plein d'entrain. A été tué par des éclats d'obus le 5 décembre 1915.

Ces citations comportent toutes l'attribution de la Croix de guerre avec palme. — R.

Remise de Décorations à Avignon

Avignon, 25 Décembre.

Vendredi à 2 heures 30, une émouvante cérémonie s'est déroulée à l'hôpital Sainte-Marthe où le commandant Chochod a procédé à la remise de décorations à des militaires en traitement ou en congé illimité.

Un détachement de troupes rendait les honneurs et la remise de décorations s'est faite devant le drapeau du 7e génie. Un public nombreux assistait à cette cérémonie au cours de laquelle le commandant Chochod a remis la Médaille militaire aux soldats :

Braillon Auguste, caporal au 364e d'infanterie : « Modèle de courage et d'abnégation depuis le début de la campagne. Toujours prêt pour les missions périlleuses, a donné, en toutes circonstances, les preuves de la plus belle énergie. Grièvement blessé dans un poste d'écoute, arrachement de la main droite. »

Argenson André, sapeur au 4e génie : « S'est signalé dans tous les combats auxquels il a pris part, par son énergie et son courage. Grièvement blessé, le 31 octobre 1915, a été amputé de la jambe droite. »

Ciceron Louis, chasseur au 14e bataillon de chasseurs alpins : « Chasseur très méritant, qui s'est toujours vaillamment comporté au feu et a été grièvement blessé le 1er septembre 1915, en se portant courageusement en avant. »

Lager Auguste, chasseur au 115e bataillon de chasseurs : « Chasseur plein d'entrain et de courage, a été grièvement blessé le 16 septembre 1915, par un éclat d'obus. Amputé de la cuisse droite. »

Leroux Louis, soldat au 54e d'infanterie : « Soldat courageux, discipliné, de conduite irréprochable. A pris part, avec sa section, le 25 juin 1915, à l'assaut des tranchées ennemies. Grièvement blessé, désarticulation de la hanche droite. »

Oblin Charles, soldat au 303e d'infanterie : « S'est signalé, en toutes circonstances, par son entrain et son courage. Grièvement blessé le 17 octobre 1915, a été amputé du pied droit. »

Huguet Jean, soldat au 54e régiment d'infanterie.

Le commandant Chochod a procédé ensuite à la remise de deux Croix de guerre.

Clert-Bonjean Jean-Baptiste, soldat au 97e d'infanterie, et de Richard Paul-Louis, soldat au 297e : « Etant désigné comme agent de liaison, a rempli avec courage cette mission, sous un violent bombardement; s'est, en outre, spontanément offert pour aller chercher des secours pour les blessés; a été blessé lui-même en accomplissant cet acte de dévouement. »

A l'issue de la cérémonie, les nouveaux décorés ont été réunis à la pharmacie de l'hôpital où un punch leur a été offert par la Commission des hospices dont les membres MM. Yol, Gondran, Laurent, Creyssel étaient présents. — G. B.

Rixe mortelle à Aix

Aix, 25 Décembre.

Ce matin, vers 5 heures, des passants ont découvert, dans la rue des Magnans, le cadavre du nommé Battaglini Rinaldo, âgé de 42 ans, journalier à Velaux. Le malheureux portait au-dessus du sein droit une blessure produite par un revolver de petit calibre. Il gisait littéralement dans une mare de sang.

L'enquête faite par la police a établi que Battaglini avait l'habitude de venir faire la fête à Aix. On suppose que, pris de boisson, il aura eu une discussion avec un de ses compagnons qui se débarrassa de lui en lui tirant un coup de feu. La victime avait encore dans la main droite un petit couteau de poche. Le corps a été transporté au dépositoire aux fins d'autopsie.

Cette scène tragique n'ayant eu aucun témoin, la recherche du meurtrier sera difficile. Notre police locale ne désespère pas cependant de mettre la main sur le coupable.

Le Transport rapide des Blessés par Auto-Ambulances

Voici les nouvelles souscriptions recueillies pour l'Œuvre du Transport rapide des blessés :

Chambre de Commerce, 6.000 fr.; MM. Rocca, Tassy de Roux, 1.200 fr.; MM. Alfred Perdomo et Cie, 500 fr.; Banque Privée, 300 fr.; Société de l'Acétylène dissous du Sud-Est, 300 fr.; Mlle Marguerite Rossollin, 50 fr.; M. Alfred Rossollin, 50 fr.; Mme Honoré Rossollin, 50 fr.; M. Maurice Rossollin, 100 fr.; M. Eugène Karcher, 100 fr.; Mme Ch. Thérys, 50 fr.; Mme Anna Rubinstein, 50 fr.; MM. Vassas frères, 200 fr.; M. Auguste Bouge, député, 50 fr.; anonyme, 5 fr.; M. Alfred Delpin, 200 fr.; M. Angelvin, 50 fr.; M. Raymond Gassier, 100 fr.; M. Eliézer Bensimon, 50 fr.; MM. Collet et Lieutaud, 200 fr.; Mme veuve Bouchard fils aîné, 50 fr.; Mmes veuves Arnaud, Lauche et Rieux, 100 fr.; Mme Métras Romain, 100 fr.; Mme A. Franc, 60 fr.; pour qu'on retrouve Joseph, 10 fr.; Mme J. Bergel, 50 fr.; M. Raymond Bergel, 20 fr.; anonyme, 10 fr.; M. René Wolff, 10 fr.; M. R. Rocoffort, 100 fr.; le personnel de la Société Immobilière Marseillaise, 100 fr.; Mme Louise Palombe, 100 fr.; M. Thumin, 20 fr.; M. Paul Allard, 3 fr.; Mme Marx, 100 fr.; M. R. Brunel, 10 fr.; Mme veuve C. J. 10 fr.; M. H. René, 50 fr.— Total des souscriptions au 24 décembre 1915 : 129.608 fr. 40.

Les souscriptions continuent à être reçues au Crédit Lyonnais, à la Société Marseillaise et dans leurs diverses agences.

UN JOLI COUP DE MAIN

Comment neuf Soldats ont enlevé un poste allemand

Paris, 25 Décembre.

Aux portes de Vailly-sur-Aisne, à l'extrémité nord-ouest de la gare d'eau du canal dont nous tenons les deux berges, dit le *Temps*, les Allemands avaient installé un petit poste que nous savions assez fortement occupé.

Le commandant du secteur résolut de tenter sur ce petit ouvrage un coup de main.

Le 15 décembre, vers le milieu de l'après-midi, quelques canons de 58 — des « crapouillots » — ouvrent le feu et lancent sur l'ouvrage ennemi une quinzaine de torpilles chargées d'une bonne dose d'explosif.

A 4 h. 13, ils laissent la parole à une batterie de 75 du voisinage. Celle-ci s'applique à bouleverser l'organisation allemande, et y réussit complètement. Avec une précision parfaite, ses coups tombent en plein sur l'ouvrage, dont on voit voler la terre et les cailloux.

Lorsque la nuit vient ,la batterie allonge son tir, et se met à battre l'espace qui sépare son objectif de Vailly. Elle barre ainsi la route aux renforts qui pourraient venir du village.

Pendant ce temps, le commandant du secteur fait sortir de la tranchée la plus proche de l'ennemi deux patrouilles de quatre hommes chacune. La première est conduite par un lieutenant, un Alsacien bien trempé ; la seconde est dirigée par un caporal vigoureux et énergique, un beau type de « poilu ».

Les hommes sont tous des volontaires décidés, qui, les nuit précédentes, ont soigneusement reconnu le terrain à parcourir.

Les deux patrouilles se dirigent, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche de l'ouvrage ennemi. Une demi-section, commandée par un sous-lieutenant, est envoyée derrière elles et marche de façon à pouvoir les appuyer.

Des réserves sont alertées et se tiennent prêtes à toute éventualité.

En quelques bonds, les patrouilles atteignent les fils de fer. Sans bruit, elles s'y frayent un passage à coups de cisailles , puis, simultanément, et chacune par une extrémité, elles se précipitent dans la tranchée ennemie bouleversée par nos obus. Elles la parcourent rapidement et n'y trouvent ni hommes, ni abris.

Par un boyau central, elles gagnent une seconde tranchée, située à une vingtaine de mètres en arrière, et fort endommagée elle aussi par nos 75. Celle-ci est déserte comme la première.

Reformés en deux groupes, nos patrouilleurs abordent, par chaque extrémité, une troisième tranchée en aussi mauvais état que les deux autres. Ils n'y trouvent personne.

Tout-à-coup, cependant, entre deux éboulements du parapet, le lieutenant aperçoit, au niveau du sol, un rayon de lumière. Il s'approche, suivi de ses huit hommes, et découvre une étroite entrée d'abri fermée par une épaisse toile grise.

C'est évidemment le réduit dans lequel la garnison de l'ouvrage s'est réfugiée pendant le bombardement.

— *Héraus !* Crie le lieutenant alsacien en déchargeant son revolver à travers la toile.

De l'abri, trois coups de feu partent dans la direction de nos hommes, mais n'en atteignent aucun.

— *Raus ! Raus !* Vocifèrent nos poilus qui arrachent violemment la toile, tirent quelques coups de fusil, et lancent des grenades dans l'abri.

— *Héraus ! Kamerades ! Kamerades !* Répondent des voix de l'intérieur.

A la lueur d'une lanterne pendue au plafond, nos troupiers aperçoivent un groupe de fantassins allemands qui lèvent les bras en l'air et répètent : *Kamerades ! Kamerades !*

Trois d'entre eux sont blessés et étendus à terre.

Notre officier ordonne aux ennemis de déposer leurs équipements et de sortir un à un.

Tous, y compris les blessés, qui ne paraissent pas grièvement atteints, s'exécutent docilement et viennent se ranger dans la tranchée.

Ils sont dix-sept, dont deux sous-officiers.

Au bruit des coups de feu, la troupe de réserve qui suivait les patrouilles est accourue, et encadre aussitôt les prisonniers. Les deux sous-officiers sont des landwehriens, déjà âgés. Les hommes sont, en majorité, des recrues de la classe 1915. Hébétés, presque chétifs, ils sont vêtus d'uniformes trop grands et très usés.

Rapidement, on les forme en convoi et on les dirige sur le poste du commandant du secteur.

Quelques-uns conservent les mains levées pendant une partie du trajet, et manifestent clairement leur peur d'être fusillés.

Un capitaine qu'ils croisent en route les rassure.

— Nous ne sommes pas des sauvages, comme vous, leur dit-il, en allemand.

Il est 17 heures à peine. L'opération est terminée.

Nos neuf poilus n'ont pas mis un quart d'heure pour enlever l'ouvrage boche et capturer sa garnison au complet.

Les prisonniers évacués, un petit poste va s'établir à cinquante mètres au delà des tranchées conquises. Soigneusement dissimulé, il guette l'arrivée des renforts que le bruit de l'échauffourée pourrait attirer.

Au bout d'une heure seulement, une patrouille ennemie, de six hommes, apparaît et se dirige sur l'ouvrage. Notre poste l'accueille à coups de fusil. Un patrouilleur boche est tué, les autres font demi-tour et se replient promptement.

Le Congrès socialiste

Les deux premières séances. — La presse n'est pas admise aux débats La participation des socialistes au pouvoir

Paris, 25 Décembre.

Le Congrès national annuel du Parti socialiste, qui a commencé ce matin à la Maison des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles, a réuni environ 400 délégués des Fédérations départementales, parmi lesquels se trouvaient de nombreux parlementaires, entre autres MM. Jules Guesde, ministre d'Etat ; Renaudel, Aubriot, Durre. M. Gustave Hervé y assistait également.

Dès l'ouverture de la première séance, présidée par M. Groussier, député de Paris, s'est posée la question de la publicité des débats. Il s'agissait de décider, d'une part, si les représentants de la presse seraient admis à suivre les travaux du Congrès, ainsi qu'ils y avaient toujours été autorisés précédemment, et, d'autre part, dans quelles conditions, les délégués des Fédérations seraient admis à participer aux débats et si, en outre, les membres du Parti sans mandats de délégués, seraient autorisés à les suivre, sans qu'ils aient droit de délibérer. Une longue et vive discussion, qui dura près de deux heures, s'ensuivit, à laquelle prirent part une quinzaine d'orateurs : MM. Raffin-Dugens, Dubreuilh, Fiancette, Aubriot, Pressemane, Pardy, etc.

A l'unanimité, l'admission de la presse fut repoussée, puis l'assemblée décida que, conformément aux statuts, seraient seuls admis à siéger les délégués membres de Fédérations socialistes depuis au moins cinq ans, et ayant acquitté toutes leurs cotisations. Les autres membres du Parti non délégués au Congrès furent autorisés à suivre les travaux sous ces trois conditions : 1° Avoir payé toutes leurs cotisations ; 2° d'être porteurs de la carte de leur section ; 3° d'être présentés par les délégués de leur Fédération.

A la suite de ces décisions, une Commission de neuf membres fut nommée qui avait pour mission la vérification des mandats et qui présenta son rapport au début de la séance de l'après-midi.

M. Renaudel, député du Var, présidait cette séance, à laquelle assistaient les trois ministres socialistes : MM. Jules Guesde, ministre d'Etat ; Marcel Sembat, ministre des Travaux Publics, et Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions. Lecture y fut donnée des rapports : 1° De M. Dubreuilh, au nom de la Commission administrative permanente ; 2° de M. Camélinat, sur la situation financière ; 3° de M. Hubert-Rouger, au nom du groupe parlementaire ; 4° de M. Bracke, sur l'administration de l'*Humanité*. Des commentaires s'engagèrent à propos de chacun de ces rapports, à la suite notamment de la lecture du rapport du groupe parlementaire, la question fut agitée à nouveau de l'opportunité de la participation au pouvoir des membres du Parti, et il fut décidé de s'en tenir au *statu quo*.

En fin de séance, le Congrès commença à envisager les méthodes à suivre relativement à la discussion de l'ordre du jour. On sait que trois motions sont en présence touchant la reprise des relations du socialisme franais avec l'Internationale.

Le Congrès tiendra une nouvelle séance demain et ne se terminera vraisemblablement que lundi.

Paris, 25 Décembre.

Le bureau du Congrès du Parti socialiste unifié nous communique la note suivante :

Le 12e Congrès national du Parti socialiste a ouvert sa première séance hier samedi, à 10 heures 30 du matin, sous la présidence de Groussier, assisté de Beuchard et de Pressemane.

Après l'adoption des mesures d'ordre, le Congrès a décidé la non publicité des débats Seront seuls admis dans les tribunes les membres du Parti porteurs de leur carte 1915, et avec la garantie d'un congressiste. Un communiqué sera fait chaque soir à la presse.

Il est ensuite procédé à l'élection de la Commission de vérification des mandats composée de Poisson, Deslinières, Giray, Gaston Lévy, Moutet, Parvy, Picavez, Poisson et Sellier.

A la séance de l'après-midi, présidée par Renaudel, assisté de Raffin-Dugens et Théo-Bretin, rapport est fait par Sellier au nom de la Commission de vérification des mandats. Sur les 84 fédérations départementales, 82 sont représentées. Sont seules absentes, les fédérations de l'Ardèche et de la Haute-Loire. Les délégués sont au nombre de 280 porteurs de 2.954 mandats.

Connaissance est donnée par Dubreuilh du rapport du secrétariat du Conseil National et par Camélinat du rapport de la Trésorerie. Paul Bonnet présente le rapport de la Commission de contrôle et Bracke le rapport du Conseil d'administration et de direction de l'*Humanité*. Les rapports de la trésorerie et du contrôle sont adoptés. Les deux autres rapports sont joints, pour la discussion et le vote, au débat sur la situation générale.

« Le Parti socialiste et la guerre ». La discussion est ouverte sur cette question. Interviennent : Compère-Morel, Jobert et Bourderon.

LES GAITÉS DU FRONT

Un orchestre original

De gauche à droite : *Joseph Spadafora, Marius Gilbert et Totier, de Marseille ; Levanne, Pierre Besouce, de Nice ; Dames, d'Avignon. Cet orchestre original comprend : un premier et second violons, une flûte, un triangle, une guitare et une contre-basse.*

Nos braves soldats du Midi, qui savent si bien se conduire en braves sur le front, n'oublient jamais que la gaieté et la bonne humeur sont inséparables de la bravoure. Notre photographie en est une nouvelle preuve. Elle représente six Méridionaux bon teint qui, pour distraire leurs camarades, ont créé une sorte d'orchestre symphonique sur le front.

— « Que voulez-vous, nous disait un de ceux à qui nous devons ces quelques notes, ne sommes-nous pas du Midi ? Notre gai soleil nous suit partout ; même dans les moments les plus douloureux, un mot, un seul suffit pour déchaîner la plus insensée des galéjades. La meilleure preuve vous l'avez sur ce groupe de musiciens de fortune, comme nos instruments du reste, car, à part le violon que s'est procuré l'ami Dames, un peu Avignonnais, les autres, vous pouvez le constater, sont de notre invention, fabriqués avec les débris de n'importe quoi. Voici le mien, un deuxième violon, aux sons harmonieux, je vous l'assure. Si j'osais, je vous le ferai entendre, tant il est doux et vibrant à la fois. »

Et c'est, en effet, une curiosité que cet instrument que nous montre ce brave, tout enguirlandé de rubans tricolores.

Après avoir félicité notre jeune poilu de son ingéniosité dans l'art de fabriquer les instruments, nous lui demandons à quel moment ils peuvent se livrer à l'exécution de morceaux de choix.

— « Ah ! nous répond-il, les moments que nous pouvons consacrer à la musique sont plutôt rares. Voyez ces voitures au repos au fond de notre photographie. Ce sont des autobus d'une très grande capacité, mis à la disposition du service sanitaire de première ligne. Il nous arrive parfois de rester de longues heures dessus, à la recherche des blessés que nous transportons avec la plus grande rapidité le plus souvent de 8 à 10 kilomètres à l'arrière. Mais dès l'instant qu'une accalmie se produit, vite nous nous réunissons avec nos instruments, soit pour répéter, soit pour amuser nos camarades, et nos concerts se terminent toujours par des danses endiablées. Puis, ce sont les chefs des ambulances qui nous demandent d'aller nous faire entendre par nos frères blessés. Inutile de vous dire avec quel empressement nous répondons à ces désirs. »

— Mais vous êtes tous les six d'excellents musiciens.

— « Pas du tout, mais c'est inouï ce qu'à force de travail nous sommes arrivés à nous accorder dans l'exécution des plus difficiles morceaux, au point que les musiciens de carrière en sont « estomaqués ».

Brave garçon ! il est bien du Midi. C'est tout de même réconfortant de savoir combien les enfants de chez nous qui, tant de fois, ont donné la preuve de leur intrépide courage, savent employer joyeusement les quelques instants de loisir que les Boches veulent bien leur accorder. — S.

Chronique Locale

Nous apprenons que M. l'adjudant de Monts, du 209e d'infanterie territoriale, vient d'être blessé à la tête de sa section au moment où il se portait en avant des premières lignes. Le glorieux blessé est le frère du lieutenant de vaisseau de Monts, commandant une compagnie de fusiliers marins, qui s'était couvert de gloire à Dixmude, et de M. le capitaine de Monts, attaché au bureau de la presse de la 15e région, à qui nous adressons nos meilleurs vœux pour la prompte guérison de leur frère.

Deuxième Noël de guerre. — Un ciel grisaille, un peu de pluie le matin, une atmosphère humide, douceâtre le reste du jour...

Une foule nonchalante, endimanchée, où dominaient les uniformes militaires, a foulé du matin au soir l'asphalte gluant de la Cannebière et des rues centrales.

On ne s'est pas diverti outre mesure. De l'animation, point de gaîté, nul cri, nulle turbulence. On s'est rabattu sur les spectacles : les cinémas, les théâtres « ont fait salle comble » comme disent les communiqués de théâtre. Il fallait bien distraire tous ces permissionnaires dont la majeure partie n'était plus venue à Marseille depuis de longs mois.

Les petites vendeuses de la « Journée du Poilu » se sont faufilées à travers la foule avec un zèle qui n'a pas été vain ; les petites médailles de carton décoraient les vestons et les corsages des Marseillais... La foire des santons, les petites baraques, n'ont pas attiré une foule énorme, d'acheteurs tout au moins ; elles n'ont plus guère qu'un succès de curiosité, un succès d'estime. Tout passe...

La particularité de cette fête c'est que les cafés et les brasseries sont demeurés ouverts plus tard qu'à l'ordinaire. Les seuls « réveillonneurs » vraiment joyeux, étaient des « poilus » qui, tous, pouvaient exhiber quelque blessure.

En somme, ce deuxième Noël de guerre n'a pas été très différent de l'autre. On a chômé, on ne s'est pas réjoui. Il y a trop de tristesse, trop d'angoisse dans l'air, il y a aussi trop d'absences dans les maisons et trop de vêtements noirs dans les rues... Le souhait intime de chacun a été que ce Noël de guerre soit le dernier. Tout le reste, en effet, n'est que secondaire.

Des séances de vaccination gratuite auront lieu tous les jours non fériés, de 10 heures à midi et, en plus, le jeudi, de 2 à 4 heures du soir, à l'Institut d'Hygiène, rue Briffaut, 6, à l'extrémité de la rue de l'Olivier.

Une conférence à l'Ecole d'Electricité Industrielle de Marseille. — Profitant de son passage à Marseille, M. Pélatant, commissaire central de Marseille, docteur en droit, professeur à l'Ecole, actuellement capitaine au 318e d'infanterie, a tenu à venir passer un moment parmi ses anciens et futurs élèves.

Il leur a exposé sous une forme concise et claire les procédés de la guerre actuelle. Il les a initiés aux difficultés de l'existence des soldats sur le front ; il leur a appris à admirer leur bravoure. Il les a engagés à se préparer sérieusement à collaborer à l'œuvre industrielle future de la France pour mettre sagement à profit la victoire assurée de nos armes.

Les élèves ont fait une chaleureuse ovation à leur maître et ont manifesté leur reconnaissance envers les administrateurs de l'Ecole qui, malgré les difficultés des circonstances actuelles,continue à fonctionner normalement.

Hier après-midi, le torpilleur de haute mer *Chasseur*, rentrait du bassin National, lorsque, en passant dans l'anse des Pierres-Plates un coup de vent le poussa jusque sur la Jetée. Des remorqueurs furent immédiatement envoyés par le service des Ports, et, après une demi-heure d'efforts, le bâtiment fut ramené en eau profonde. Il put gagner, sans avaries, son poste d'amarrage au quai de la Fraternité.

EXPLICATIONS

Un amer délicat sec d'une finesse incomparable, c'est le vieux **BITTER SECRESTAT.** Il se consomme étendu d'eau et additionné de sirop de sucre. Pourquoi ne pas le goûter ?

Renversé par une automobile. — Le jeune Vincent Ambrosino, 10 ans, jouait avec quelques camarades sur la place du Quatre-Septembre, hier vers midi et demi. Arriva une automobile, pilotée par M. Lucien Féraud, habitant la promenade de la Corniche. L'enfant, qui courait de toutes ses jambes, ne put éviter la voiture qui le prit en écharpe et le renversa. Dans sa chute, le petit Ambrosino reçut des contusions assez nombreuse qui, au premier examen d'un médecin, qui le soigna dans une pharmacie voisine, ne paraissent pas présenter un caractère de gravité bien sérieux. Une enquête a été ouverte par le commissaire de police de service à la Permanence centrale et le blessé ramené au domicile de ses parents, 51, rue Plan-Fourniguier.

M. Charles Gadus, l'honorable horloger-bijoutier de la rue Saint-Ferréol, dont le fils, officier dans l'armée française, vient d'être décoré de la Croix de guerre, nous prie de déclarer qu'il n'a rien de commun avec son homonyme, horloger, sujet civil suisse, récemment condamné par le Conseil de guerre.

Grave accident d'auto. — Boulevard Michelet, avant-hier, vers 5 heures et demie du soir, le jeune Paul Ricard, 15 ans, demeurant rue Sainte-Cécile, 34, et M. Louis Scabazzi, âgé de 50 ans, serrurier, habitant chemin de Mazargues, 161, conduisaient un charreton à bras, quand l'auto 992 M-3, arriva tout à coup sur eux et les heurta violemment. Le jeune Ricard eut la jambe droite fracturée et dut être transporté aussitôt à la Conception. Son état est grave. M. Scabazzi, contusionné sur diverses parties du corps, fut reconduit à son domicile. L'accident s'était produit en face de la campagne Buret.Le chauffeur, Balme François, au service de M. Oppermann, ingénieur, a déclaré qu'à la suite d'un dérapage, il n'avait pu éviter l'accident. Une enquête est ouverte au sujet des responsabilités à établir.

Accident mortel. — Avant-hier après-midi, vers 4 heures, près de la régie des Docks, le journalier Deleuil Marcel, 26 ans, demeurant boulevard National, 149, était pressé entre les tampons de deux vagons. L'infortuné, aussitôt secouru, fut dirigé d'urgence sur la Conception. Mais, en cours de route, il rendait le dernier soupir. Son corps a été transporté au dépositoire de Saint-Pierre.

Fillette égarée. — Une fillette égarée a été trouvée rue Paradis, avant-hier après-midi, par un gardien de la paix. Cette enfant, proprement vêtue, paraît âgée de 4 ans et croit s'appeler Vincente. Elle a été admise à l'hospice de Sainte-Marguerite.

Pourquoi ce coup de couteau ? — Dans un bar, boulevard des Dames, avant-hier après-midi, l'Arabe Amehda Allaoua, 22 ans, sans domicile, se jetait tout à coup sur le nommé Kein Tar, 20 ans, habitant rue Mazenod, 30, et le blessait grièvement d'un coup de couteau au cou. Le meurtrier a été aussitôt arrêté ; mais il a refusé toute explication. Il a été écroué, tandis que le blessé était transporté à la Conception.

Perdu ou volé ? — Le soldat Louis Dupont, en convalescence à l'hôpital auxiliaire 53, constatait, l'autre soir, qu'il lui manquait un billet de mille francs. Il ignore s'il a perdu ce billet de banque ou s'il lui a été dérobé.

Habile pick-pocket. — M. Philippe Rozier, 61 ans, archiviste à la Compagnie P.-L.-M., à Bourg (Ain), arrivait en gare, hier matin. Après avoir laissé valise et colis à la Consigne, M. Rozier se dirigea vers un tramway Gare-Castellane pour descendre en ville. Une certaine cohue entourait la voiture et le voyageur fut bousculé. Le tramway partit et, au moment où il arrivait aux allées de Meilhan, M. Rozier constata, non sans un étonnement bien légitime, que sa montre et la chaîne qui la retenait au gilet lui avaient été enlevées. Le tout est en or et vaut 300 francs environ. Plainte a été portée au commissaire de police de service à la Permanence centrale, qui a transmis une note à la Sûreté.

Chronique des vols. — Le chauffeur Macchi Gino, 28 ans, demeurant 8, boulevard Lafuente, a volé, hier matin, une somme de 120 francs à son camarade Kassem Abdallah, 35 ans, travaillant avec lui à l'huilerie Darrier de Rouffio. Plainte ayant été portée par l'Arabe au commissaire de service à la Permanence de Cazemajou, Macchi a été écroué à la disposition du Parquet.

Disparue. — Depuis avant-hier, 2 heures de l'après-midi, Mme Joséphine Arrigo, 41 ans, demeurant rue Saint-Léopold, 14, a disparu du domicile de sa famille, qui en est très inquiète, attendu que cette femme est en proie à la neurasthénie. Elle est de taille moyenne, mince et vêtue de noir. Prière de renseigner la famille.

Autour de Marseille

SAINT-LOUIS. — Le Comité d'intérêts et de secours de Saint-Louis a reçu, à l'occasion de la Noël, de MM. Consolat, 100 fr.; Coraze, 50 fr.; Olive et Roche, 50 fr.; Millaud, 50 fr.; Jouve, 25 fr.; Depieds, 100 kilos de pain; le maire de Marseille, 100 bons d'alimentation; Rua et Garcin, Bouchard Fernand, Rumeau, Avignon Louis, Villard, Joanni, Maille, Bourelly Rollandin, Durand, des dons de viande. Le Comité adresse ses plus vifs remerciements à tous ces généreux bienfaiteurs, qui lui ont permis de venir en aide aux familles malheureuses du quartier.

AIX. — *Arrestation.* — La gendarmerie de Marignane a mis en état d'arrestation le nommé Giuliano Mario, qui, par esprit de vengeance, avait mis le feu à 25 cyprès appartenant à M. Maye, propriétaire à Saint-Victoret.

Le Midi au Feu

Il nous est particulièrement agréable de souligner la glorieuse distinction dont a été l'objet, après l'attaque de Champagne, un de nos éminents concitoyens, *M. Georges Lachaux*, le réputé docteur aliéniste de notre ville. M. Georges Lachaux, désigné comme major du ...e d'infanterie, a été décoré, à ce titre de la Croix de guerre et a été cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« Assure avec beaucoup de dévouement et « de compétence le bon fonctionnement du « service de santé au ...e d'infanterie. Présent « aussi bien aux tranchées de 1re ligne pour « y surveiller l'hygiène qu'au poste de secours et à l'infirmerie se dépense sans « compter avec crânerie et bonne humeur ».

Le 22 octobre 1915.

Le lieutenant-colonel commandant le ...e,
GUILLAUME.

Nous sommes heureux de joindre nos félicitations à toutes celles que l'éminent praticien a déjà reçues à l'occasion de son dévouement et de son courage.

COURRIER MARITIME

ARRIVEE DE COURRIER

Le *Crimée*, commandant Rossi, des Messageries Maritimes, est arrivé hier de Maurice, La Réunion et Madagascar avec 26 passagers parmi lesquels les capitaines Hughes et un commandant de l'armée anglaise embarqué à Mombassa ; M. Hillon, commissaire, venant de Majunga, quelques quartiers-maîtres et marins et un petit groupe de soldats. Aucun événement méritant d'être signalé n'a marqué la traversée du *Crimée*, qui avait une cargaison de 2.993 tonnes céréales, maïs, vanille, rhum, raphia, sucre et divers.

MOUVEMENT DES PORTS

Le mouvement d'entrées dans nos ports a été hier de 16 navires parmi lesquels nous signalerons :

A l'arrivée : Le *Sydney*, Messageries Maritimes, venant de Salonique, avec 159 passagers et 1.027 tonnes divers; le *Crimée*, Messageries Maritimes, de Maurice et Madagascar, avec 26 passagers et 2.993 tonnes sucre, rhum, raphia, divers; le *Moïse*, Compagnie Transatlantique, de Bizerte, avec 823 passagers et 229 tonnes vin, huile, blé; l'*Algérie*, de Salonique, avec 10 passagers, sur lest; le *Moulouya*, Compagnie Mixte, de Tunis, avec 1.038 tonnes céréales, huile, divers, 50 moutons, 37 bœufs, 241 cochons; la *Ville-de-Madrid*, Compagnie Transatlantique, de Tunis et Bizerte, avec 732 passagers et 133 tonnes céréales, laine, huile, divers; le *Pélion*, Compagnie Fraissinet, de Bastia, avec 633 passagers et 195 tonnes vin, bois, charbon, divers.

THÉATRES, CONCERTS, CINÉMAS

OPERA MUNICIPAL. — Aujourd'hui, à l'occasion de la deuxième fête de Noël, en matinée, à 2 heures, dernière de l'immense succès, *Manon*, avec le célèbre ténor Ed. Clément et Mlle Angèle Pornot, de l'Opéra-Comique. En soirée, à 8 heures 15, spectacle de gala, au bénéfice de la Journée du Poilu, première reprise de *La Fille du Régiment*, avec Mme Berthe César, le ténor Lamy et Marcel Boudouresque, orchestre dirigée par M. F. Rey; Ouverture du *Roi d'Ys*, de Lalo, et les *Hymnes des Nations Alliées*, avec le concours de Mme Berthe César, de Mlles Ergens, Michaël, Sonelly, Lambertha, Montamat; chœurs et orchestre, sous la direction de M. Louis Hasselmans. La location est ouverte pour ces deux représentations exceptionnelles.

GYMNASE. — Albert Brasseur, le célèbre comédien, et tous les excellents pensionaires de la Porte-Saint-Martin, M. Jean Coquelin et Mlle Juliette Darcourt en tête, viennent d'obtenir un véritable triomphe, avant-hier et hier. Ils feront leurs adieux irrévocables, aujourd'hui dimanche, en matinée, dans *Triplepatte*, et, en soirée, dans *La Petite Fonctionnaire* et *Vive l'Armée*. Il y aura encore foule, toute la journée, au Gymnase. Location de 10 heures à 6 heures. Téléphone : 27-79. La salle est chauffée.

Mardi et mercredi, représentations de Mlle Marthe Régnier, et très prochainement, M. Huguenet.

ARSENE LUPIN AU CHATELET-THEATRE. — En matinée, à 2 h. 30, en soirée, à 8 h. 15, *Arsène Lupin contre Sherlock Holmès*, pièce à grand spectacle, dont le succès s'est affirmé considérable aux deux représentations d'hier. *Arsène Lupin contre Sherlock Holmès* constitue le plus joli spectacle de famille qui soit. Indiquons à ce propos que les célèbres clowns O'Connor et Chocolat changent leurs hilarantes scènes à chaque nouvelle représentation.

ALCAZAR LEON DOUX. — On a dû refuser du monde aux deux représentations d'hier, le même attrait aura lieu aujourd'hui, à 2 h. 30 et à 8 h. 30, avec le plus grand succès du moment, la Revue *Quand Même !* 2 actes, essentiellement locale, de Bossy, interprétée par les meilleurs artistes, Mmes Suzanne Chevalier, Jane Mexès, Suzette Docin, Alida Rouffe, MM. Grinda, Fortuné cadet, Berval, les Alcazar's Girls et toute la troupe. La location est ouverte.

PALAIS-DE-CRISTAL. — Aujourd'hui dimanche, deux représentations : matinée, à 2 h. 30 et soirée, à 8 h. 30, avec Géo Aldy et Marthe Trémont, les deux vedettes étoiles, avec l'excellent imitateur des célébrités contemporaines Daras, avec les sensationnels numéros Roller et Théodor, Florimonds, Wood and Willy, et le nouveau film, interprété par Polin: *Le Poilu de Victoire*; l'émotionnant drame *Thérèse*, interprété par les deux célèbres tragédiens italiens Ghione et Coll.

VARIETES-CASINO-CINEMA. — Aujourd'hui dimanche, matinée et soirée, programme monstre : *La Marraine du Poilu*, film sensationnel qui obtient un immense succès; *C'est la Vie !* grand drame, par Mlle Delvair de la Comédie-Française; *Charlot*, inénarrable comique; *La Noël de Maman*; les dernières Actualités de la Guerre, etc., etc. Excellent orchestre de 25 musiciens, direction Tournon.

ELDORADO-CINEMA. — Semaine de grand gala, programme sensationnel : *Les Filles du Saltimbanque*, grand drame en 2 parties, d'après le célèbre roman de Xavier de Montépin, avec Cécile Guyon; *Le Devoir*, drame patriotique, inédit, 3 parties; *Bibi boxeur* et *Billy, coq du village*, deux films hilarants; les Actualités de la Guerre, etc. Orchestre G. Rey.

ARTISTIC-CINEMA. — Changement de programme : Francesca Bertini dans *Diane la fascinatrice*, grand drame en 5 actes; *A moi les femmes*, vaudeville en 2 actes ,avec Prince; le petit Abélard dans *La Revanche de Bébé*; les dernières Actualités.

LA VIE CHÈRE

Insuffisance des Transports

La campagne faite, dans ce journal, n'étant inspirée que dans l'intérêt unique de la Défense nationale, car une corrélation étroite existe entre les civils d'une part, les poilus de l'autre, dans chacune des trente-huit mille communes de France, il importe de signaler toutes les causes qui contribuent à la cherté de la vie. Les premières, énumérées, en grande partie, au cours de la campagne ouverte, sont dues à l'accaparement des produits indispensables à la consommation, à l'inertie de certaines municipalités ainsi qu'à la rapacité de nombreux commerçants. Les secondes concernent l'insuffisance des transports sur terre comme sur eau.

Cette dernière question fut soulevée dans le Parlement, où chacun de ses membres, soit au Sénat, soit à la Chambre des députés, en comprenait la gravité. Interpellé à ce sujet, le ministre des Travaux publics reconnaissait loyalement que la crise traversée par le pays était due surtout à la pénurie des vagons. Cinquante-quatre mille vagons nous ont été enlevés dans les régions envahies, déclarait M. Sembat. Quarante mille sont immobilisés au front pour les besoins de l'armée. Sur les six mille qui restent disponibles à l'intérieur, le commerce n'en peut utiliser que 3.500, le reste étant réquisitionné par la Guerre, pour effectuer ses transports de matériel.

Une pareille situation ne saurait se prolonger davantage. Ses dangers sont trop visibles pour qu'il soit nécessaire d'insister. M. le ministre des Travaux publics affirmait, devant la Chambre des députés, qu'ils seraient bientôt écartés. Souhaitons-le ardemment.

La construction d'un nouveau matériel roulant s'impose avec une évidence absolue. Qu'est-ce qu'un roulement de 3.500 vagons pour le ravitaillement de la nation en combustibles divers, en marchandises, en produits alimentaires de toutes sortes ? Il en faudrait de vingt à trente mille. Des mesures ont dû être prises, des ordres donnés pour arriver à ce résultat. C'est la vie même du pays qui se trouve en jeu dans cette occurrence.

La circulation en nombre suffisant de vagons sur toutes nos voies ferrées, décongestionnerait les ports marchands, encombrés des substances arrivées de divers continents. Elle permettrait à l'Agriculture, au Commerce, à l'Industrie d'expédier leurs produits, de recevoir les semences, les matières premières qui leur sont indispensables. Il y aurait un regain d'activité considérable, un emploi plus intense de la main-d'œuvre, une richesse nationale largement accrue.

C'est ce but qu'il convient d'atteindre coûte que coûte. Il n'y aura jamais trop de vagons sur nos réseaux. Tout ce qui peut hâter leur construction rapide doit être mis à contribution, les matériaux comme la main-d'œuvre. En temps de guerre, il faut savoir agir avec promptitude. Faisons confiance au ministre des Travaux publics dont le patriotisme éclairé saura, sûrement, vaincre toutes les difficultés.

Il manque également des péniches, dans les régions du Nord-Est, sillonnées de nombreux canaux de navigation. Deux mille de ces embarcations seraient au pouvoir de l'ennemi. Avec les 54.000 vagons qui se trouvent en sa possession, cela fait un total de 56.000 moyens de transport qui nous font défaut.

On conçoit donc l'impérieuse nécessité de remédier, d'urgence, à cette pénurie, dont les effets se font vivement ressentir sur l'économie générale du pays. Rien n'est impossible au génie français. Il saura surmonter tous les obstacles pour doter, sous l'impulsion gouvernementale, nos réseaux ferrés ainsi que nos voies navigables, du matériel qui leur est indispensable.

Ce matériel ne pouvant se mouvoir de lui-même, il importe de ne plus restreindre le personnel des chemins de fer. Ce personnel a fait ses preuves depuis le début de la mobilisation. Quoique surmené, il remplit sa lourde charge quotidienne au prix d'efforts parfois surhumains. M. Andrieux ne craignait pas d'affirmer, au Parlement, qu'en diverses gares, les cheminots faisaient trente heures consécutives de service. C'est vraiment excessif.

L'armée a pris trente mille cheminots. Il y aurait, d'après les déclarations de M. Andrieux, vingt mille décès. Soit, cinquante mille vacances. La réintégration des travailleurs des voies ferrées, frappés antérieurement à l'ouverture de la guerre, s'impose de toute justice. C'est ce qu'a promis M. Sembat. Ceux que les Compagnies exploitantes refuseront, seront réintégrés sur le réseau de l'Etat, a dit le ministre des Travaux Publics. Cette œuvre de tardive réparation sera bien accueillie par l'opinion publique.

Il faudrait aller plus loin, ne plus permettre des prélèvements sur un personnel déjà trop restreint. Le rôle des cheminots est des plus importants. Par leur service, souvent surchargé, sans plainte aucune, toujours prêts aux sacrifices voulus pour assurer la défense de la Patrie, ils collaborent à tous les besoins de la France. A maintes reprises, le gouvernement, ainsi que les deux Assemblées législatives, ont rendu un hommage mérité au dévoué personnel du chemin de fer.

Quand la crise des transports sera fortement atténuée, de nouveaux efforts seront demandés à ce personnel. Il saura les accomplir. C'est pourquoi, il est urgent de ne pas les démembrer. Afin que les civils tiennent comme nos héroïques poilus, il importe que la circulation des trains se fasse de plus en plus intensive sur tous les réseaux. Ce sera l'un des moyens les plus efficaces pour augmenter la fortune publique, tout en contribuant puissamment à l'abaissement des prix des substances alimentaires.

Ce résultat n'est pas à dédaigner. Pour lui donner toute son efficacité, il serait nécessaire d'augmenter le nombre des navires de commerce, une grande partie étant réquisitionnée. Par ces simples aperçus, on voit qu'il y a encore beaucoup à faire. Tout se fera, si l'on veut.

On voudra !

PIERRE ROUX.

Marseille et la Guerre

Morts au champ d'honneur

Au nombre de nos concitoyens glorieusement tombés pour la défense de la Patrie, nous avons à citer aujourd'hui les noms :

De M. Alfred Rebuffat, soldat au 8e colonial, tué à l'ennemi le 14 octobre, à l'âge de 20 ans.

De M. Jean Béranger, soldat au 116e territorial, décédé à l'hôpital militaire d'Ajaccio le 19 décembre.

Le *Petit Provençal* prend part à la douleur des familles si cruellement éprouvées et les prie d'agréer ses bien vives condoléances.

Au Comité d'assistance du 8e Canton

Le Comité de Solidarité et d'Assistance du *8e canton* s'est réuni en assemblée générale le *21 courant*, pour entendre le compte rendu de l'exercice 1915. Il résulte de ce compte rendu que le Comité a distribué en 1915 : *122.545* rations de soupe, et en tout *183.946* depuis sa fondation : du linge et des vêtements (381 effets divers) du pain, du sucre, du savon, des légumes frais, etc. Ses dépenses s'élèvent à *13.004 fr.* recueillis grâce aux cotisations des membres du Comité et aux dons de généreux bienfaiteurs, à qui l'assemblée a témoigné sa profonde gratitude.

Il a été procédé ensuite au renouvellement du Conseil d'administration pour l'année 1916, qui se trouve ainsi composé : président, Boullevault Emile (réélu) ; vice-présidents, Brillon Jules (réélu) et Roche Pierre ; secrétaire général, Reynaud Joseph (réélu) ; secrétaire adjoint, Guiraud Hippolyte (réélu) ; trésorier, Stella Baptistin (réélu) ; trésorier adjoint, Delonte Victorin ; conseillers, Daumas Célestin (réélu), Garnier Hilarion (réélu), Dubois Albert (réélu), Boitard Jules, Garron Auguste (réélu), Rendu Marius, Bonniel Joseph.

Commission de contrôle : Bernard Edmond (réélu), Massel Marius (réélu), Salicis Jean-Baptiste.

Le Comité a décidé d'émettre de nouveaux bons d'alimentation pour l'année 1916. Il prévient les commerçants et magasiniers du quartier qu'à partir du *25 du courant*, ils ne doivent accepter que les bons de couleur grise, portant la date : année 1916, la signature du président et du trésorier, et un numéro d'ordre.

Les bons de 1915, encore en circulation, seront remboursés par le trésorier, jusqu'au 31 décembre, dernier délai.

Le paiement des allocations

Le paiement des allocations de la période de 28 jours, du 19 novembre au 16 décembre, aura lieu le lundi 27 décembre, de 9 heures à 16 heures, dans les perceptions de la ville, conformément aux indications ci-après :

La perception de la rue de la République, 6, paiera du numéro 3.501 et au-dessus du 1er canton.

La perception de la rue Clapier, 4, paiera du numéro 4.471 et au-dessus du 7e canton.

La perception de la rue de la Darse, 23, paiera du numéro 4.001 à 5.000.

La perception du boulevard des Dames, 68, paiera du numéro 1.751 à 2.000 des 3e et 4e cantons.

La perception de la rue Sainte-Claire, 8, paiera du numéro 3.501 à 4.000 du 5e canton.

La perception de la rue Duguesclin, 8, paiera du numéro 3.501 à 4.000 du 6e canton.

La perception de la rue du Coq, 17, paiera du numéro 2.251 à 2.750 du 7e canton.

La perception du boulevard Théodore-Thurner, 12, paiera du numéro 3.001 à 3.500 du 10e canton.

La perception de la rue Paradis, 118, paiera du numéro 3.501 à 4.000 du 9e canton.

La perception de la rue Marengo, 74, paiera du numéro 1.751 à 2.000 des 10e et 11e cantons.

Dons et Secours

Relevé des dons remis à M. le Maire :

Anonyme, divers jouets pour les enfants de l'Assistance publique ; les petites filles de la 1re classe de l'école communale de Sainte-Anne, fruits, bonbons, chocolat pour les blessés : M. Audibert, capitaine en retraite, Antibes, pour les mutilés, 5 fr. ; le *Petit Provençal*, pour les mutilés, 43 fr. 75 ; Comité de secours des fonctionnaires du lycée de garçons, pour l'hôpital municipal de la rue Lessor, chemises, chaussettes, caleçons et 20 fr. ; Maison Picon et Cie, pour l'hôpital municipal de la rue Lessor, 2 gros pots de confiture ; M. Savajols, directeur de l'institution Saint-Jean-Baptiste, rue Vallon-des-Auffes, pour les mutilés, 31 fr. ; M. Juvenel, fabricant du Kina Joffre, 16, rue Jeune-Anacharsis, pour les Orphelins de la guerre, 30 fr.

Le Nécessaire du Prisonnier

(Comité de la Société Mixte de Tir)

Le Comité nous communique :

Septième liste de souscriptions : La Compagnie des Docks et Entrepôts, 100 fr. ; Hubert de Vautier fils, 50 fr. ; H. Gemet, 20 fr. ; les fils de H. Fouquet, 50 fr. ; Etablissements Pellas, frères, 50 fr. ; J. Haïm et Cie, 50 fr. ; H. Rey, 5 fr. ; Mme Franquebalme, 50 cent. ; Mlle Sainte Marie, 1 fr. ; Mme Berlingue, 50 cent. ; Mme de Vauplane, 5 fr. ; anonyme, 50 cent. ; anonyme, 25 cent. ; Cadoni, 2 fr. ; Mme Reboul, 20 fr. ; Badenco, 50 cent. ; Mme Bonnet, 50 cent.

Liste envoyée par Mme Julia Benoit, de Saint-Just (Ardèche) ; Mme et M. Sauvageot, 20 fr. ; Raoux Régis, 50 cent. ; Castaing, 1 fr. ; L. Delorme, 1 fr. ; S. Guilhat, 2 fr. ; Georges Bastidon, 50 cent. ; Suzanne Bastidon, 50 cent. ; Joséphine Benoit, 50 cent. ; E. Benoit, 50 cent. ; Mlle Juliette Benoit, 2 fr. ; Augusta Benoit, 50 cent. ; Mathon, 2 fr. ; Gervès, 1 fr. ; L. Gely, 50 cent. ; Galibert, 2 fr. ; famille Ginoux, 1 fr. 50 ; Chazel, 1 fr. 50 ; Laurent, 1 fr. 50 ; Louise Reynaud, 50 cent. ; Poggi, 1 fr. ; Rondel, instituteur, 2 fr. ; total : 399 fr. 25. Listes antérieures, 2.175 fr. 75. Total général : 2.575 fr.

Une carte de réception d'un colis prouve que nos paquets d'objets utiles commencent à arriver dans les camps d'internement. Cette carte émane du prisonnier Borel Edmond, du 23e bataillon de chasseurs alpins, interné à Ingolstadt (Bavière). Ce soldat remercie chaleureusement les généreux donateurs.

NOS SOLDATS

Les fêtes de Noël et du Jour de l'An ont permis au Comité « Nos Soldats », 6, rue Papère, d'accueillir en plus grand nombre les permissionnaires sans familles des régions envahies et du département, en faveur desquels il s'est constitué. Tous continuent à recevoir l'accueil le plus empressé, le plus cordial, et repartent heureux d'avoir pu, grâce à la générosité de nos concitoyens, se procurer dans notre hospitalière cité quelques jours d'un repos bien gagné, et à l'abri de toutes préoccupations matérielles.

Le Comité est heureux à ce sujet d'adresser ses remerciements au Syndicat des Hôteliers, qui a bien voulu mettre à sa disposition un certain nombre de chambres pour ses permissionnaires. Il adresse également l'expression de sa gratitude à M. Launoy, directeur de l'Imprimerie Nouvelle, qui lui a fait don des imprimés nécessaires ; à M. Allard, administrateur délégué de l'Indicateur Marseillais, qui a fourni gracieusement un volume de l'Indicateur, et aux donateurs dont les noms suivent, qui ont versé dans le courant de la semaine les dons et cotisations suivants :

Comité de secours des P. T. T., 200 fr. ; M. le comte Armand, 50 fr. ; M. Bouge, député, 25 fr. ; Ecole communale de filles de Saint-Just, 20 fr. (versement effectué par Mme Espérandieu) ; M. Montagard, 10 fr. ; Mlle Gavarry, institutrice, 3 fr. ; M. Salicis, 1 fr. ; Le Conseil d'administration du Comité (2e versement), 70 fr. Total, 379 fr.

L'aide immédiate aux réformés no 2 se poursuit par des dons de vêtements, linge et secours en espèces.

Des emplois ont été procurés à un certain nombre d'entre eux. A ce sujet, le Conseil exprime toute sa gratitude à la Fédération des Syndicats Patronaux qui a bien voulu s'intéresser à ses protégés en promettant d'accueillir favorablement leurs demandes dans toute la mesure du possible.

LES SPORTS

FOOTBALL-ASSOCIATION

LA COUPE DES ALLIES

Racing Club de Marseille (1) contre Gallia Club de Grasse

Cet après-midi à 2 heures 30 sur le terrain du R. C. M. 309, avenue du Prado, arbitre : M. Delbecq.

LES GRANDS MATCHES

Olympique de Marseille (1) contre Sports Athlétiques Provençaux (1)

Cet après-midi à 2 heures 30 au terrain de l'O. M., avenue du Parc-Borély, match entre les équipes premières de l'O. M. et du S. A. P.

Cette réunion donnée sous le patronage du *Petit Provençal* est au bénéfice de l'Œuvre des ballons et gants de boxe aux soldats. Il y aura donc foule ce soir au terrain de l'O. M.

FOOTBALL-RUGBY

Sporting Club de Marseille contre Armée Anglaise

Cet après-midi, à 2 heures 30, au terrain du S. C. M., à Pont-de-Vivaux, grand match de rugby entre Royal Field Artillery et Sporting Club de Marseille.

CROSS COUNTRY

LE GRAND HANDICAP SECRET

Ce matin à 9 heures 30, dans les environs de Saint-Julien, le grand handicap secret organisé par la Commission d'Athlétisme du Littoral. Départ à 9 heures 30 de la pinède Beaumont.

BOXE

UNE GRANDE REUNION FRANCO-ANGLAISE

Cet après-midi, à 3 h., au Casino de la Plage

Grâce aux dirigeants de Boxing-Club de Marseille, les fervents de la boxe pourront assister, cet après-midi, en ce jour de fête, en ce lendemain de Christmas, à une des plus belles manifestations de l'indissolubilité des liens qui unissent « France-Angleterre ». Cette date, n'a-t-elle pas une signification particulière ? Ces fêtes de Christmas sont l'occasion, en Angleterre, de l'expression des sentiments nationaux, où toutes les classes de la société ont ces jours-là les mêmes pensées. Cette année, celles-ci sont reportées vers ceux qui se battent, là-bas, pour le Droit et la sauvegarde de l'Humanité. L'Angleterre, dans un superbe élan national a revendiqué sa part à la tâche commune, et ses enfants ont répondu nombreux à l'appel de la Patrie. Ce seront les meilleurs parmi la multitude d'athlètes que comptent les armées de Sa Majesté Britannique qui demain seront opposés à nos étoiles locales du ring. Et dans la coquette salle du Casino de la Plage dans une même communauté d'idées les spectateurs devant les combats qu'ils y verront disputer par des gas qui, dans un avenir, prochain peut-être, feront le coup de feu sur les champs de bataille, reporteront leurs pensées en ce jour de fête vers ces mêmes champs de bataille, où les armées alliées se couvrent de gloire. Et leurs bravos unanimes seront l'expression des sentiments fraternels qui président à toute manifestation de l'Entente Cordiale.

La réunion de cet après-midi aura le programme suivant :

Combat en 4 rounds de 4 minutes :
Charlot contre Roger
Match en 6 rounds de 3 minutes :
Young Mc Yaggart contre Migliorati
Match de 8 rounds de 3 minutes :
Young Sunderland contre Lanfredi
Grand combat en 10 rounds de 3 minutes :
Gunner Le Williams contre Galtier
Grand combat en 10 rounds de 3 minutes :
Jmminy O'Nell contre Bianchi.

Une Toile d'Albert Besnard volée à New-York

Le plafond « La Paix » qui devait figurer à la « Relief Exhibition » a disparu.

New-York, 25 Décembre.

Le plafond de M. Albert Besnard, « La Paix », qui avait été prêté par le gouvernement français pour être exposé à la « Relief exhibition », a disparu de la jetée de la Compagnie Générale Transatlantique, où il avait été déposé provisoirement. On croit qu'il a été dérobé.

La toile fut apportée par le paquebot *Espagne*, le 15 décembre, et devait constituer la principale attraction de l'Exposition qui doit s'ouvrir le 2 janvier. Le tableau était assuré pour 20.000 livres sterling, qui représentent la somme versée à l'artiste par l'Etat français.

Sur le mot « Obus » et la façon de le prononcer

L'*obus* est à l'ordre du jour — hélas, plus que jamais. C'est un des mots qu'on prononce le plus, de façons les plus différentes, c'est-à-dire de plus mal...

L'*Intermédiaire* a posé sur ce point une question à ses lecteurs — et c'est devenu une véritable enquête littéraire.

Voici quelques-unes des instructives réponses reçues :

Il me semble que l'*s* peut se prononcer comme dans :

Omnibus - Rébus - Blocus - Argus - Agnus - Laïus - Angélus - Orémus - Anus - Vénus - Typhus - Chorus, etc., etc.

Pourtant on peut admettre le contraire comme dans :

Abus - Exclus - Perclus - Reclus - Refus - Verjus - Dessus - Jésus - Obtus - Confus, etc., etc.

Et pour sortir de ce dilemme, il convient de laisser à chacun suivant son désir, jusqu'au moment où l'Académie française aura tranché définitivement la question.

VICTOR DÉSÉGLISE.

***

Littré donne la prononciation *o-buz'*, qui est aussi celle employée le plus généralement par les artilleurs de terre et de mer.

NAUTICUS.

***

Deux questions, ce me semble, méritent d'être examinées à ce sujet. 1° Quel a été l'usage le plus répandu pendant des années pour cette prononciation ? — 2° Quelles sont les sources qui peuvent nous éclairer à ce sujet ?

1° Le premier point a, selon nous, son importance ; il est en effet intéressant de se reporter aux usages qui ont été adoptés d'âge en âge, pour des raisons de phonétique ou autres, en matière de prononciation. Or, sur ce point là, il n'y a pas de doute ; on prononçait jadis toujours *obuze* ; moi-même je l'ai toujours entendu dire ainsi depuis soixante ans et plus. Puis c'est surtout depuis les débuts de la guerre que s'est répandue exceptionnellement la prononciation *obu*.

2° Les sources sérieuses auxquelles il faut remonter pour connaître exactement les formes et l'origine du mot ne font que justifier cette prononciation *obuze*, on n'a qu'à s'en référer pour cela à Littré, au *Dictionnaire de la Langue française*, de MM. Hatzfeld Darmesteter et Thomas, et au *Larousse*.

Littré est pour *obuz*.

Le *Dictionnaire de la Langue française* est complètement d'accord avec Littré, tout en faisant varier quelque peu les formes originaires : allem *haubitze*, plus anciennement *haubnitze*.

Quant au Larousse, il n'est pas aussi partisan qu'on le prétend, dans la question posée, de la prononciation *obu*, car voici ce qu'il dit formellement :

«*Obuz* ou *obuss*, ou même, selon quelques-uns, *obu* ; la première prononciation que nous avons indiquée paraît préférable comme la plus conforme à l'étymologie ; esp. *obuz* de l'allemand *haubitze*, etc. »

La question paraît donc tranchée en faveur de la prononciation *obuz*.

LA MOUCHE.

Le journal de Harden suspendu

Amsterdam, 25 Décembre.

Le *Telegraaf* dit que les autorités militaires ont suspendu la publication de la revue hebdomadaire *Zukunpf*, l'organe de M. Maximilien Harden.

GUERRE ET MARINE

Paris, 25 Décembre.

Sont nommés aux commandements suivants : les capitaines de vaisseaux Delage, du cuirassé d'escadre *Danton;* Bernard, du cuirassé d'escadre *Condorcet;* Jobard, du cuirassé d'escadre *Vérité*.

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur, les capitaines au long cours Guibert et Vecchioli.

Toulon, 25 Décembre.

Sont proposés pour des congés de convalescence :

Trois mois : Le capitaine de vaisseau Darcy; les matelots Riguier, Scotto-di-Necio.

Deux mois : L'agent technique Carrière; les seconds maîtres Allain, Péron, Guillou; les quartiers-maîtres Le Roy, Gonidec, Salaun, Sounn; les matelots Praud, Sisco, Barrès.

Un mois : L'enseigne de vaisseau de 1re classe Riou; le premier maître Denoyer; les seconds maîtres Moerlin, Accary, Danielou; les quartiers-maîtres Prigent, Goasguen, Le Breton, Colobert, Carriou; les matelots Faraut, Reculard, Jorin, Peytair, Genta, Gabarron, Salicetti, Rey, Lhormen, Lejeune, Minier, Fest, Marquer, Geoffroy, Rio, Boué, Mancieri, Rivière, Rivoallan.

Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour prendre rang le 22 décembre 1915; Le premier maître mécanicien Delaunay Edouard-Louis, Brest n. 9.100, grièvement blessé lors d'un accident survenu à bord de l'*Escopette*, et qui, en cette circonstance, a fait preuve de courage et d'un esprit de devoir digne d'éloges.

Le ministre a décerné un témoignage de satisfaction au quartier-maître de manœuvre réserviste Bosq Félix-Jean; au matelot timonier réserviste Perréon Adolphe, et au matelot canonnier Coeffic, embarqués sur le *Pétrel*, en récompense du dévouement dont ils ont fait preuve à Saint-Waast, le 11 décembre 1915, se sont jetés à la mer pour porter secours à une femme en danger de se noyer.

Modifications apportées dans le décret relatif à l'organisation du corps militaire des guetteurs sémaphoriques :

« Les candidats nommés guetteurs de 2e classe, sont tenus de contracter un rengagement de trois ans, qui est reçu, dans les ports militaires, par ments, pour suppléer le chef de service de la solde; en dehors des ports militaires, par l'officier du commissariat ou l'administrateur de l'Inscription maritime, ayant qualité, d'après les règlements, pour suppléer loe chef du service de la solde. Les guetteurs de tous grades, qui veulent rester au service, sont tenus de souscrire par devant les officiers visés ci-dessus, des actes de rengagement pour des périodes successives de trois années, sauf en ce qui concerne la dernière admission.

Les Dernières Dépêches de la Guerre

COMMUNIQUE OFFICIEL

Paris, 25 Décembre.

Le gouvernement fait, à 23 heures, le communiqué officiel suivant :

En Belgique, au cours de la journée, l'artillerie a continué à être très active de part et d'autre dans la région de Lombaertzyde.

En Artois, nos batteries ont canonné avec succès les ouvrages allemands au sud d'Angres et dans la région d'Arras.

En Champagne, nous avons dispersé un convoi ennemi sur la route de Tahure à Sommepy.

Dans les Vosges, duel d'artillerie assez intense. L'ennemi a bombardé sans effet nos positions sur le front de Hirsztein et sur les pentes nord de l'Hartmannswillerkopf.

Londres, 25 Décembre.

A l'occasion de Noël, plusieurs personnalités officielles ont adressé aux troupes britanniques en France un message de félicitations.

La dépêche de sir John French était ainsi conçue :

« Mes souhaits les plus cordiaux à mes camarades de l'armée et de la marine, pour Noël et pour une année victorieuse ».

Celle du lord-maire de Londres dit :

« Fières de nos soldats et de nos marins, la ville de Londres tient à leur dire sa gratitude et demande pour eux la bonté de Dieu ».

Dans les Flandres

Communiqué officiel belge

Le Havre, 25 Décembre.

Le Bureau de la Presse fait le communiqué officiel suivant :

La nuit dernière et la matinée d'aujourd'hui ont été calmes.

Cet après-midi, l'ennemi a manifesté quelque activité devant la partie centrale de notre front. Ses batteries ont été aussitôt réduites au silence par notre artillerie qui exécuta ensuite des tirs de démolition sur les travaux allemands de Vicogne et sur un important ouvrage ennemi au nord de Dixmude.

Sur le Front anglais

Londres, 25 Décembre.

Le quartier général anglais en France télégraphie que l'activité de l'artillerie a continué des deux côtés aujourd'hui autour d'Ypres.

Les Souhaits des Souverains anglais à l'armée à l'occasion de Noël

Londres, 25 Décembre.

Le roi a adressé le message suivant aux armées de terre et de mer :

Voici encore une fête de Noël qui trouve toutes les ressources de l'empire toujours engagées dans la guerre, et je veux adresser en mon nom et au nom de la reine mes saluts cordiaux à l'occasion de cette fête et nos bons souhaits de nouvel an à tous ceux qui, sur terre et sur mer, soutiennent l'honneur du nom anglais.

Dans les officiers et les hommes de ma marine, desquels dépend la sécurité de l'empire, je mets comme tous mes sujets ma confiance qui est absolue. J'ai confiance avec une foi égale dans les officiers et soldats de mes armées qu'ils soient en France, en Orient ou sur d'autres théâtres d'opération sachant que leur dévouement, leur vaillance et leur abnégation les mèneront sous la direction de Dieu à la victoire et à une paix honorable.

Beaucoup de nos camarades maintenant hélas ! sont à l'hôpital, et avec la reine je désire exprimer aussi à ces gens courageux notre reconnaissance profonde et notre très vive sollicitude pour leur guérison.

Officiers de la marine et de l'armée, voici encore une année terminée comme elle a commencé, dans la peine, le sang et la souffrance. Mais je me réjouis parce que je sais que le but pour lequel vous luttez arrive de plus en plus à portée de la vue.

Les Combats du Vieil-Armand

Treize cents prisonniers allemands défilent devant le quartier général français

Remiremont, 25 Décembre.

Le général commandant a fait défiler, ce matin, devant le quartier général, treize cents prisonniers, qui étaient arrivés hier et avant-hier de l'Hartmannswillerkopf.

Les retenues sur les pensions civiles et militaires et les créances commerciales

Un arrêt du Conseil d'Etat

Paris, 25 Décembre.

Le Conseil d'Etat vient de rendre un arrêt, sur une question relative aux pensions qui sont insaisissables. Néanmoins, en matière de pensions civiles, une retenue peut être opérée dans certains cas, limitativement déterminés et notamment jusqu'à concurrence d'un cinquième pour *debet* envers l'Etat.

La loi a voulu, en effet, soumettre les titulaires de pensions civiles à un régime analogue à celui qui résulte, pour les pensionnaires militaires, de l'article 28 de la loi du 11 avril 1831, laquelle prévoit également le *debet* envers l'Etat.

Il en résulte ainsi que le Conseil d'Etat vient de le déclarer, qu'une retenue peut être régulièrement opérée sur les arrérages d'une pension en vue d'assurer le recouvrement du montant de la taxe personnelle mobilière due par le pensionnaire.

La Haute Assemblée a rappelé que les lois sur les pensions civiles et militaires ont ainsi fait application d'un avis du Conseil d'Etat du 11 juin 1808, approuvé par l'empereur le 24 juin suivant, qui autorise le Trésor, dans les paiements qu'il effectue pour les pensions militaires, à exercer une retenue à raison de créances pour contributions directes. Mais cette législation ne concerne que les taxes dont la perception intéresse l'Etat. Elle ne peut être étendue à une contribution communale.

L'arrêt spécifie, en effet, qu'une commune ne saurait se prévaloir pour le recouvrement d'une taxe municipale d'une disposition législative dont le bénéfice a été limitativement réservé à des créanciers au nombre desquels elle ne figure pas.

Dans les Balkans

La mission du général de Castelnau

Salonique, 25 Décembre.

Le général de Castelnau a terminé son voyage d'études et d'inspection. Il a eu de fréquentes entrevues avec le général Sarrail et le commandant en chef des troupes anglaises. Il s'est montré très satisfait des dispositions prises.

Le général de Castelnau a quitté Salonique pour se rendre à Athènes où il doit être reçu par le roi.

La défense de Salonique

Rome, 25 Décembre.

Selon une information de Salonique au *Giornale d'Italia*, le nouveau front des Alliés embrasse toute la péninsule allant du Vardar jusqu'au golfe des Orfanes.

Un autre télégramme de Salonique à la *Gazetta del Popolo* contient les détails suivants :

L'évacuation grecque de Salonique est presque accomplie. La ville a pris l'aspect d'une formidable forteresse. On y remarque un mouvement intense de troupes se dirigeant sans trêve vers le nouveau front, emportant avec elles des quantités énormes de munitions d'artillerie lourde.

La conviction générale est que, dans les conditions actuelles, l'armée alliée est en mesure de braver toute attaque ennemie.

Une escadre alliée de dix navires est dans le port de Salonique pour assurer la protection de la ville.

Ces cuirassés pourront éventuellement participer, avec leurs grosses pièces, à la défense

Les forces ennemies sont concentrées partiellement dans la région de Kilkir Kilindir, et le restant entre Doiran et Stroumitza.

Sur le Front monténégrin

Communiqué officiel

Paris, 25 Décembre.

Le Consulat général du Monténégro nous fait parvenir le communiqué officiel suivant, reçu le 25 décembre 1915, à 22 heures 10 :

Le 23 décembre, notre armée du Sandjak, poursuivant son offensive, a attaqué l'ennemi du côté de Loponatz. Après un combat acharné, l'ennemi, malgré sa résistance a été complètement repoussé sur Bielopoli, abandonnant sur le terrain cinq cents morts. Nous avons fait une centaine de prisonniers dont un capitaine.

Sur les autres fronts, duels d'artillerie et combats d'infanterie.

Nouveau Succès russe en Perse

Londres, 25 Décembre.

Une note officieuse indique que, d'après les nouvelles les plus récentes des combats entre Russes et insurgés persans, à Rabat-Karim, près de Téhéran, les Russes ont mis en déroute, le 22 décembre, une force mixte de moudjchids et de gendarmes, au nombre de 1.200.

L'ennemi a eu 140 hommes tués et 70 faits prisonniers. Les Russes ont eu un officier et un cosaque tués et quatre cosaques blessés.

Sur le Front russe

Le tsar sur le front

Tsarkoé-Sélo, 25 Décembre.

L'empereur est parti aujourd'hui pour le front.

La retraite du général Rousky

Pétrograde, 25 Décembre.

La presse allemand ayant publié des télégrammes émanant soi disant de Stockholm, et donnant de la retraite du général Rousky des causes absolument fantaisistes, une note communiquée à la presse, déclare que la retraite du général est motivée exclusivement par son état de santé. Tous les autres motifs donnés par la presse allemande, sont dénués de tout fondement.

Nouvel Incident germano-suédois

UN VAPEUR ARRETÉ DANS LES EAUX SUÉDOISES

Christiania, 25 Décembre.

Le gouvernement allemand vient de faire ses excuses au gouvernement suédois au sujet de la saisie dans les eaux suédoises du vapeur suédois *Argo*. Le vapeur a été relâché.

Un nouvel incident identique vient de se produire. Le vapeur *Hilaur* a été arrêté dans les eaux suédoises, et conduit dans les eaux allemandes.

Sanglante Rencontre entre Arabes et Anglais

Rome, 25 Décembre.

Il y a une quinzaine de jours, une dépêche a annoncé une rencontre sanglante entre les troupes britanniques commandées par le colonel Gordon, et des arabes révoltés dans la région de Matrah, située à 140 kilomètres à l'est de la frontière de Tripoli.

De nouvelles dépêches font connaître que la petite ville de Sullum, située dans le golfe de ce nom, sur la frontière même, a dû être évacuée par la garnison, forte de 80 soldats anglais, à la suite d'une attaque exécutée par des arabes insurgés.

Des renforts sont en route.

LES SOUS-MARINS ENNEMIS EN MEDITERRANEE

Le Torpillage du « Yasaka-Maru » et les Etats-Unis

Washington, 25 Décembre.

Le gouvernement cherche à savoir si le vapeur japonais *Yasaka-Maru* a été coulé sans avertissement. Si cela était, il se réserve de faire une enquête diplomatique auprès de l'Autriche.

La « Journée du Poilu »

DANS LES DEPARTEMENTS

Bordeaux, 25 Décembre.

Malgré le temps défavorable, la vente des insignes pour la première Journée du Poilu a été très active.

La Noël des Enfants des Cheminots belges et français

Une fête au Trocadéro. — Patriotiques discours de MM. Sembat, Viviani et des ministres belges et serbes

Paris, 25 Décembre.

L'Union nationale des Cheminots a donné, cet après-midi, au Trocadéro, une fête de Noël au bénéfice des enfants des cheminots belges et français des départements envahis. L'immense salle du Trocadéro était comble. Le Président de la République s'était fait représenter par le colonel Bonnel.

M. Viviani, garde des Sceaux, présidait. Il était assisté de M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, et Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. A ses côtés, avaient pris place le prince de Monaco, M. Segers, ministre des Chemins de fer et des P. T. T. de Belgique ; le baron Guillaume, ministre de Belgique ; Vesnitch, ministre de Serbie ; le capitaine Espinard, représentant le ministre de la Guerre, etc.

Les personnages officiels ont pris place sur l'estrade aux accents de la *Marseillaise* et de la *Brabançonne*, qui ont été écoutées debout par l'assistance, et applaudies avec enthousiasme.

M. Louis Olivier, président de l'Union nationale des Cheminots, qui prit le premier la parole, précisa le rôle des cheminots depuis le début de la guerre. A son tour, M. Marcel Sembat rappela l'esprit de discipline dont firent preuve les cheminots le jour même de la mobilisation, attitude qu'ils ont toujours conservée. Aussi, les remercia-t-il, au nom du gouvernement et de la France entière.

Le ministre des Travaux publics, après avoir salué le baron Guillaume et M. Vesnitch, déclara que la France et les Alliés ne déposeront les armes que lorsque la Belgique et la Serbie seraient délivrées de l'envahisseur. Ces dernières paroles furent saluées par les chaleureux applaudissements de l'auditoire.

M. Segers, au nom de la Belgique, remercie les cheminots français de l'accueil fraternel qu'ils ont réservé aux cheminots belges. Il fut longuement acclamé lorsqu'il déclara que la Belgique avait confiance en l'avenir. Puis, M. Vesnitch exprima, lui aussi, sa reconnaissance au gouvernement français ainsi qu'aux nations alliées.

Lorsque M. René Viviani prit la parole, la salle l'applaudit chaleureusement. Lui aussi exprima aux cheminots la gratitude du gouvernement de la République. Faisant trêve à leurs querelles, ces soldats du travail ne songèrent, dit-il, qu'au devoir à accomplir le jour de la mobilisation. Grâce à eux, des milliers de trains ont circulé ; grâce à eux, à l'heure où la Patrie était en danger, une muraille de fer a été élevée et l'envahisseur a été arrêté. Puis, en termes élevés, souvent interrompu par les bravos de l'auditoire, le ministre rappela l'héroïsme de la France, de cette France qu'on disait insouciante, légère et qui a étonné le monde par son endurance, sa volonté de terrasser l'ennemi de la liberté, de la justice et de la civilisation. M. Viviani termina son éloquent discours en assurant que la France et ses alliés iraient jusqu'au bout. Au combat ! s'écrie-t-il, au devoir ! C'est le mot d'ordre ! Une triple salve d'applaudissements accueillit ces dernières paroles.

Un brillant concert, exécuté par les artistes des principaux théâtres de Paris, a terminé cette fête. Il a été ensuite procédé à la distribution de jouets et de vêtements à tous les enfants des cheminots.

GRAVES INCIDENTS A SUMATRA

Batavia, 25 Décembre.

Des émeutes religieuses ont éclaté à Pandjang, sur la côte occidentale de Sumatra, hier soir. Les rebelles ont pris d'assaut l'hôtel de la résidence ; le résident s'est réfugié dans une caserne et les soldats ont tiré, blessant ou tuant plusieurs des rebelles. Deux soldats ont été également tués.

En Extrême-Orient

Un mouvement révolutionnaire au Yunnan

London, 25 Décembre.

Le correspondant de l'*Associated Press*, à Pékin, télégraphie qu'un mouvement révolutionnaire ayant éclaté sous la direction d'un ancien commandant militaire du Yunnan 30.000 soldats ont été envoyés pour rétablir l'ordre.

MORCELLEMENT D'UNE PARTIE DE LA **COLLINE GRANDVAL** (propriété Pessailhan), située derrière **l'église de Mazargues, au milieu des pins**, panorama superbe, vue sur la mer, à 10 minutes du tramway (terminus). **1 fr. 50 le metre.** S'adresser c. Lieutaud 118, au 1er Facil de paiement.

AVIS DE DECES (Aubagne)

Les familles Maurin, Fournier, Baume ont la douleur de faire part de la perte cruelle de leur fille **Clémencia MAURIN**, âgée de 18 ans. L'enterrement aura lieu aujourd'hui dimanche, à 1 heure de l'après-midi, rue Louis-Blanc.

AVIS DE DECES

Les familles Bianchi ont la douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'elles viennent d'éprouver en la personne de Mme veuve **Laurent BIANCHI**, leur mère, belle-mère, grand'mère, tante, cousine et alliée, décédée à l'âge de 89 ans, munie des Sacrements de l'Eglise, et les prient de bien vouloir assister à son convoi funèbre qui aura lieu aujourd'hui dimanche, 26 décembre, à 2 heures, rue de l'Evêché, 38. Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

La famille Marseille fait part du décès de **Mme Antoinette MARSEILLE**, âgée de 85 ans. Les obsèques auront lieu aujourd'hui dimanche, 26 décembre, rue Clovis-Hugues, 68.

MM. les membres du **Cercle de la Renaissance** (Sainte-Marguerite) sont priés d'assister aux obsèques de **M. Alphonse SECOND**, qui auront lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures du soir, à Sainte-Marguerite.

Entre Socialistes boches

Selon le *Vorwaerts*, le parti socialiste a voté le nouveau crédit de 10 milliards de marks, par 65 voix contre 41 ; le premier crédit avait réuni 14 opposants ; le deuxième, 17 ; le troisième, 23 ; le quatrième, 36 ; enfin, le cinquième, 41.

Aux journaux interprètes du groupe des socialistes opposants qui pressent le parti de changer d'attitude et de manifester en refusant les nouveaux crédits, l'un des organes régionaux les plus en vue du socialisme rallié, le *Chemnister Volksstimme* répond :

La paix n'arrivera pas une journée plus tôt si la Sozial-demokratie refuse les crédits de guerre, après avoir voté par trois fois ces mêmes crédits. Au contraire, la guerre ne serait que prolongée, parce que de nouveaux espoirs se produiraient chez nos ennemis... Les conditions sous lesquelles le groupe a voté jusqu'ici les crédits n'ont pas subi le moindre changement. Pour qu'il puisse changer l'attitude qu'il a observée pendant seize mois, il faudrait qu'un événement d'importance formidable se produisît, qui rende tout ce changement immédiatement compréhensible au peuple, par exemple une proposition de paix raisonnable ou qu'une provocation extraordinaire à la classe ouvrière... Dans les circonstances actuelles, en votant contre, le groupe se suiciderait moralement. Nous sommes certains qu'il ne fera pas, en ce moment, une bêtise pareille.

Le correspondant de l'*Humanité* signale que les trente-quatre députés qui ont signé la déclaration de protestation de Haase sont les mêmes qui s'étaient déjà abstenus lorsqu'on a voté les derniers crédits de guerre. Voici leurs noms : Albrecht, Antrick, Bandert, Bernstein, Bock, Brandes, Büchner, docteur Oscar Cohn, Dittmann, Emmel, Ewald, Fuchs, Geyer, Haase, docteur Herzfeld, Henke, Hoch, Hofrichter, Horn, Hugel, Kunert, Ledebour, docteur Liebknecht, Peirotes, Rautte, Reisshaus, Rühle, Schwartz, Simon, Stadthagen, Stolle, Vogtherr, Wurm, Zubeil.

La *Gazette populaire de Leipzig*, particulièrement animée pour une scission du parti reproche, avec une ironie cinglante, à la minorité socialiste que son courage soit, jusqu'ici, purement verbal.

Lors du vote des nouveaux crédits en Commission, un certain nombre de députés socialistes ne se levèrent point. On s'attendait à ce que la minorité du parti profitât de cette occasion pour expliquer, au nom de 33 membres, en quoi son point de vue différait de celui de la majorité. Mais rien ne se passa. Peut-être assisterons-nous à quelque chose lors de la discussion en seconde lecture — ou en troisième lecture — ou peut-être même plus tard encore.

En fait, la minorité du parti hésite à agir parce qu'elle sait qu'elle a contre elle le sentiment des masses ouvrières allemandes qui approuvent unanimement l'attitude de la majorité.

Une scission du parti socialiste allemand isolerait cet état-major, auquel les soldats n'obéissent plus.

Aux dernières nouvelles, Liebknecht a quitté l'ambulance où il suivait un traitement contre la phlébite.

ANCIEN ET NOUVEAU MERIDIEN

On se souvient peut-être qu'il y a trois ans, il fut question pour la France et la Grande-Bretagne d'adopter un méridien commun, celui de Greenwich.

Cette réforme semble aujourd'hui résolue : *la Connaissance des temps* de 1916, publiée par les soins du Bureau des Longitudes, est en effet calculée sur le méridien anglais.

C'est tout proche du port de Londres, dans le comté de Kent, à 5 kilomètres de la capitale anglaise, que se trouve le célèbre parc de Greenwich, tracé, a-t-on dit, par Le Nôtre ; en son milieu se dresse l'Observatoire par la coupole duquel passe la ligne idéale du méridien anglais, ligne distante de celle du méridien de Paris de 2 degrés 20 minutes et 9 secondes à l'Ouest.

Notre méridien depuis près de deux siècles est figuré, on le sait, par une ligne coupant à l'angle droit en son milieu la façade méridionale de l'Observatoire de Paris, cette façade étant elle-même orientée suivant un parallèle ; dans la pièce centrale du 2e étage de cet aile du monument de Perrault, une suite de dalles de marbre incrustées marque le passage de la méridienne française.

La ligne idéale ainsi tracée se prolonge au nord et au sud de Paris perpendiculairement à l'Equateur ; elle fut à l'origine repérée sur le sol du territoire par un certain nombre de bornes ou de pilônes de pierre. Quelques-uns subsistent depuis le dix-huitième siècle. Le plus connu, classé d'ailleurs, est celui appelé la *Mire* de Montmartre, ou Mire du Nord, petite pyramide haute de trois mètres, assez élégante, qui se trouve située dans une propriété privée de la rue Gérardon. Elle date de 1736. Tout récemment M. Mareuse faisait part à ses collègues de la Commission du Vieux-Paris de sa découverte dans le Loiret de deux petits monuments analogues à celui de Montmartre et élevés comme la Mire du Nord en 1736, sur les ordres de l'Académie des Sciences, à la suite des travaux de Jacques Cassini, fils de Dominique Cassini, sur l'établissement de la méridienne de Paris.

Les deux petits obélisques du Loiret se trouvent, l'un à Monchecourt, sur la route de Malesherbes à Pithiviers ; le second, distant du premier de 4.800 mètres, est dans la commune d'Orveau, au hameau de Gollainville.

Un petit obélisque du même genre avait été signalé dernièrement à Saint-Vrain (Seine-et-Oise) ; or, il est en dehors de la ligne méridienne. Il se rapporte, celui-ci, à n'en pas douter, au travail de César-François Cassini, dit de Thury, fils de Jacques, lequel, après avoir repris et vérifié l'œuvre de son père, entreprit et réalisa, avec Dominique Maraldi, la triangulation de tout le territoire du royaume ; en 1744, il publia sa *Carte des triangles de France*, œuvre admirable qui servit de base au projet d'une carte de France à l'échelle d'une ligne par 100 toises, point de départ de la carte actuelle d'état-major.

Pas plus que les obélisques du Loiret, dit le *Journal des Débats*, l'obélisque de Saint-Vrain ne doit être abandonné ; comme celui de Montmartre, il doit être classé. L'œuvre de César-François Cassini, comme l'œuvre de Jacques Cassini, ne saurait être trop commémorée.

L'adoption par la France de la méridienne anglaise de Greenwich ne justifierait pas l'abandon de ces modestes petites pierres du passé.

Fac-similé des Bons de la Tombola des Eprouvés de la Guerre

Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée

L'hiver à la Côte d'Azur

Billets d'aller et retour spéciaux, à prix réduits (1re et 2e classes) pour Cannes, Nice, Menton, Monaco, Monte-Carlo.

Emission du 1er décembre 1915 au 2 mai 1916 au départ des gares de Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Cette, Nimes.

Validité : 20 jours (dimanches et fêtes compris). — Prolongation de deux périodes de 10 jours (dimanches et fêtes compris), moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 %.

Deux arrêts autorisés en cours de route, au gré des voyageurs, tant à l'aller qu'au retour.

Prix de Paris à Nice : 1re classe, 182 fr. 60 ; 2e classe, 131 fr. 50.

BOUILLON **DUVAL** EN CUBES VERTS
GROS. - 317, rue de Belleville. - PARIS

Fondé en 1879
L'ARGUS de la PRESSE
LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS
lit, dépouille par Jour
14.000 Journaux ou Revues du Monde entier
Publie : L'ARGUS DES REVUES
Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,
contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public
L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.
L'ARGUS se charge de toutes Publicités dans tous Journaux et Revues :
Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*
TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achamburé-Paris

Les docteurs conseillent : pour vos bains, vos douches, massages, bains de vapeur, etc.. de choisir Le Hammam, *allées de Meilhan, 14.*

L'AIR PUR DANS LES PINS !

On morcelle **une partie DE LA COLLINE GRANDVAL** (propriété Pessailhan), située derrière **l'Eglise de Mazargues, au milieu des pins**, air pur, panorama superbe sur la mer et la ville, terrain sec, à 10 minutes du tramway (terminus, à droite). Paiement : 200 fr. à la prise de possession du terrain, le solde 10 francs par mois. S'adresser cours Lieutaud, 118, au 1er étage.

PARIS-DEUIL
56, rue de Rome, 56
CHAPEAUX depuis 3 fr. 95

Inouï et Merveilleux
Tous nos **COMPLETS sur mesure** avec essayage et devants incassables.
PRIX UNIQUE **45 fr.**
A l'Inouï Tailleur MARSEILLE { Rue Colbert, 16. Rue St-Ferréol, 60. Bd de la Madeleine, 37
AVIGNON, TOULON, CETTE, BEZIERS, MONTPELLIER, SAINT-ETIENNE, GRENOBLE

Gd HOTEL DU GLOBE
Rue Colbert (face Postes) - MARSEILLE
Confort Moderne - Chambres Touring-Club
Electricité - Ascenseur - Tél. 17.63

NIKE blanchit le linge sans le faire bouillir

Tribune du Travail

On demande de bons ouvriers monteurs, fabrique de chassures, H. Castanier, 35, rue des Princes.

DEMAIN LUNDI et jours suivants **AUX ARMES DE FRANCE**
NOUVELLES REDUCTIONS ENORMES
sur les Modèles de Costumes, Confections, Chapeaux, les Manteaux. Costumes, Fourrures Dames et Fillettes, les Peignoirs, Chemisettes, Jupons, Lainages, Soieries, Flanelles, Couvertures, Edredons, Tapis, Literie, Articles de Bonneterie pour Dames et Messieurs, etc., etc.
ARTICLES SPÉCIAUX pour le Paquetage des Soldats
BONNES LAINES à TRICOTER depuis 10 fr. 95 le kilo
JOUETS et ARTICLES pour ETRENNES jusqu'au 3 janvier inclus

HERNIE Ne PORTEZ PLUS de BANDAGES. Essayez la Merveilleuse Chambre à Air du Docteur L.-GARIGUE, de la Faculté de Paris. *Envoi à l'essai. Brochure Gratis.* Ecrire INSTITUT 7bis, Rue Eugène Carrière, Paris.

DES MILLIERS DE GUÉRISONS rapides et radicales obtenues dans les cas les plus graves, les plus anciens, les plus rebelles avec le *Traitement Dépuratif, Végétal, Inoffensif* J. M. LARCADE de TARBES prouvent que cette méthode constitue aujourd'hui une médication infaillible contre : *Eczémas, Pelade, Dartres, Chuts des Cheveux, Pellicules, Démangeaisons, Psoriasis, Sycosis, Acné, Herpès, Boutons, Plaies aux Jambes, Ulcères, Eczémas Variqueux, Hémorrhoïdes, Glandes, Humeurs Froides, Vices du Sang, etc. — Résultats immédiats. Brochures et Renseignements gratis.*
Ecrire : LARCADE, Phien-Chimiste, Tarbes (H.-P.)

DRAPEAUX
DE TOUTES LES PUISSANCES
Vente en GROS et DÉTAIL
AU GRAND St-MICHEL
40, rue des Minimes

LES POUX de toutes les parties du corps SONT DETRUITS rapidement et proprement par la **PARASICIDE**
poudre végétale supprimant l'onguent gris et les lotions et préservant de la vermine les personnes non encore infestées.
Un seul paquet suffit pour se débarasser de ces répugnants parasites.
Mode d'emploi très simple : saupoudrer les parties infestées.
Le Paquet 50 centimes chez les Pharmaciens et Herboristes
Vente en gros : GIRAUD, Marseille, ou franco contre 0 fr. 50, adressés au Laboratoire Spécialités Hygiéniques, 57, rue Saint-Jacques, Marseille.

CHARRETIERS-Camionneurs sont demandés chez Franceschi-Richard, 89, boulevard de Plombières.

Demain Lundi
Le Petit Provençal
publiera
Le Mystère de la Maison d'Auteuil
grand roman dramatique
Par M. MAURICE D'ASSEROY

POMPES
MOTOS-POMPES et MOTEURS
Cuivrerie, Matériel d'Incendie et Extincteurs
Tuyaux cuir, toile et caoutchouc
PAUL DEVEZE, 8-16, rue Belsunce, MARSEILLE

Carte-Lettre illustrée
MOD. DEPOSE « LE ZONI »
Supprime l'enveloppe et le papier à lettre, est plus pratique et moins encombrant, rend de grands services aux familles des mobilisés et aux soldats sur le front
SIX MODÈLES ARTISTIQUES :
1° POINCARÉ — 2° JOFFRE — 3° GARROS — 4° LE 75
5° GARROS et GILBERT — 6° NOS GRANDS GÉNÉRAUX
25 Cartes-Lettres assorties..... 0.70
50 » » » 1.35
100 » » » 2.60
Franco contre mandat adressé à l'un des agents régionaux : MARTIN, 56, rue Sébastopol, Marseille
LETRANGE, 26, rue Pont-Juvenal, Montpellier.
PRIX DE GROS pour papetiers, libraires, tabacs, etc.

LA PHOCEENNE, Maison de Nettoyage, 23-25, rue de La Palud

CARTES POSTALES Caricatures de Guerre à solder, 11 fr. le 1.000
SIMON, 2, rue Suffren. — Marseille

Le VIN DE VIANDE AUBERT
Viande de bœuf, phosphate, quinquina
donne FORCE, ÉNERGIE, SANTÉ
aux Anémiques, Convalescents, Déprimés, Affaiblis
La bout. 4.50, la ½ bout. 2.50, Franco gare par 4 bouteilles.
Pharmacie Castel-Chabre, Toulon

Ventes ou Achats de Fonds de Commerce

Les extraits ou avis de vente ou cessions de fonds de commerce peuvent être insérés en conformité de la loi du 17 mars 1909 *dans* le journal LE PETIT PROVENÇAL aux conditions de son tarif local ordinaire.

La loi stipule (article 3) que la publication doit être faite à la diligence de l'acquéreur **dans la quinzaine de la date de la signature de l'acte.** Cette publication **devra être renouvelée** du 8e au 15e jour après la première insertion.

L'extrait ou avis contiendra : la date de l'acte, les noms prénoms et domiciles de l'ancien et du nouveau propriétaire, la nature et le siège du fonds, l'indication du délai fixé pour les oppositions et une élection de domicile dans le ressort du tribunal.

MALADIES DE LA FEMME
LA MÉTRITE

Exiger ce portrait

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Celles-ci ont commencé par souffrir au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continuels dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'*Hygiénitine des Dames* (1 fr. 25 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la *JOUVENCE de l'Abbé SOURY* à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : **Métrite**, Fibromes, mauvaises suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du *Retour d'Age*, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, toutes Pharmacies : 3 f. 50 le flacon, 4 f. 10 franco ; les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 10 f. 50 adressé Pharmacie **Mag. DUMONTIER, à Rouen.**

(Notice contenant renseignements gratis)

PERDU de la gare de Toulon à La Seyne, par tram et bateau, un tour de cou, une montre et un coulant en or. Rapporter contre bonne récompense, M. Ghio, 1, rue Amable-Lagane, La Seyne.

PERDU par ouvrier, porte-monnaie cont. cert. somme et photo. Rap. c. rec. Casanova, quai de la Joliette, 3

Le gérant : VICTOR HEYRIES
Imp. Stér. du *Petit Provençal* rue de la Darse, 75.

Le MARDI Le VENDREDI

Nos Annonces Economiques « Classées »
PARAISSENT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le Mardi ✱✱✱✱ Le Vendredi

Le MARDI Le VENDREDI

Les Annonces Economiques « Classées » sont reçues à l'Agence Havas, 31, rue Pavillon, jusqu'à 4 heures du soir, et dans nos bureaux, 15, rue de la Darse, jusqu'à 5 heures du soir

Feuilleton du *Petit Provençal* du 26 décembre

— 67 —

Le Dernier des Troubadours

DEUXIEME PARTIE

L'un d'eux, vieillard brisé par l'âge, les souffrances et la fatigue, était obligé de s'aider dans sa marche traînante, de l'appui d'un bâton ; l'autre, quoique jeune et fort, paraissait aussi triste et découragé.

Déjà, depuis un moment, le son des fanfares et le tintement des cloches étaient venus frapper les oreilles des voyageurs qui ne semblaient nullement s'en préoccuper, quoiqu'ils avançassent plus rapidement.

On était arrivé à la porte de la ville, au-dessus de laquelle quelques rares sentinelles veillaient seules à cette heure. Cette porte, du reste, était ouverte pour livrer passage à quelques rustres de la campagne qui sortaient de la ville.

Le plus jeune des voyageurs, qui précédait ses compagnons, aborda un paysan et lui dit :

— La cérémonie du sacre doit-être terminée depuis longtemps, et cependant les cloches des églises continuent à tinter comme dans un jour de fête ? Pourquoi donc

— C'est, répondit le manant, parce qu'en effet la fête de ce matin va se continuer à Chartres par une seconde d'un autre genre.

« La fille du comte de Nivernais prendra, ce soir, pour époux l'un des plus braves gentilshommes du royaume ; et, vrai Dieu ! c'est chose étonnante que de voir la mine triste et renfrognée du futur mari quand il devrait être si fier de devenir le proche parent de notre bon roi Henri !

« Vous n'arriverez pas trop tard pour voir ce magnifique spectacle, car, à cette heure, la cérémonie n'est pas commencée et le cortège n'est pas sorti du palais du roi. »

Pendant ce récit du manant, le jeune homme avait tressailli, et, s'étant assuré, après avoir jeté un regard derrière lui, que ses compagnons ne pouvaient l'entendre :

— Comment, demanda-t-il en baissant la voix, se nomme celui qui va épouser la fille du comte Nivernais ?

— Rodophe, comte de Raucogne ! répondit le paysan en continuant sa route.

Le jeune homme était devenu subitement pâle. Le vieillard et la jeune femme l'avaient rejoint, et tous trois, au moment d'entrer dans la ville, s'étaient arrêtés. La jeune femme était descendue de sa mule et s'était assise sur le bord de la route.

— A quoi bon ? dit-elle d'une voix brisée en jetant un regard de pitié sur l'enfant attaché à son sein ; à quoi bon aller plus loin ?... Il ne nous reste plus qu'à mourir... Pauvre enfant !... Oui, mourir dans la honte, l'opprobre et l'abandon !...

— Solange, fit le vieillard qui s'était traîné à genoux devant la jeune mère et qui regardait avec amour ; Solange ! le ciel ne t'a pas tout ôté, pourtant. Regarde !... N'as-tu pas là un fils qui réclame ta tendresse et tes soins ?... Et puis, ajouta-t-il plus bas, n'auras-tu pas bientôt à fermer les yeux d'un vieillard qui, depuis bien longtemps, ne vit que pour toi seule ?... N'est-ce donc rien, ma Solange adorée, que d'avoir près de soi son enfant et... et... son père ?

A ce mot, Solange s'était levée toute droite.

Dans son cœur, elle avait cru deviner les liens secrets qui l'attachaient au vieillard, mais elle n'avait jamais osé approfondir le mystère, de peur d'une déception trop cruelle.

Oubliant pour une minute son malheur, un sourire divin éclairant son visage baigné de larmes, elle se jeta dans les bras du vieux troubadour, en murmurant :

— Oh ! j'en étais sûre !

Pendant toute cette scène, le bon Médéric, quon a déjà reconnu, était resté immobile. Il était livide, et, à voir son front plissé, ses traits contractés, il était aisé de voir qu'un violent combat se livrait dans son cœur.

Soudain, Solange s'arracha des bras du vieillard ; puis, se relevant, avec un courage et une énergie qu'on n'aurait pu s'attendre à trouver en elle :

— Je vivrai pour lui, dit-elle en serrant avec force son fils sur sa poitrine, pour lui et pour vous !...

Et elle présenta son front à Marnital, qui y déposa un baiser plein de tendresse.

Le soir venait, et tout à coup les cloches qui s'étaient tues depuis un instant, lancèrent dans le crépuscule, à toute volée, leurs gammes joyeuses, sonnant l'alléluia d'amour !...

Médéric tressaillit violemment.

— Oh ! c'est impossible ! murmura-t-il, en étouffant un sanglot.

Marnital et Solange le regardaient avec étonnement ; soudain il s'avança, un sourire illuminait sa figure pâle et émaciée, exprimant la joie que procure le triomphe du sacrifice — joie douloureuse atrocement, — et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme :

— Attendez-moi ici un instant, dit-il. Ne m'interrogez pas. Je reviens ; mais, quoi qu'il arrive, ne vous éloignez pas de ce lieu.

Puis, prenant sa course, il disparut bientôt dans la ville, laisant ses compagnons stupéfaits de cette étrange manière d'agir.

Il était absent depuis une demi-heure environ, lorsque tout à coup Solange et Marnital furent vite tirés de leurs rêveries par le galop précipité d'un cheval. Le cavalier, lancé dans une course folle, franchit les portes de la ville, volant plutôt qu'il ne courait vers les voyageurs.

La comtesse de Roublac s'était dressée d'un bond, l'œil fixe. Puis, dans un cri fait de bonheur surhumain et de tendresse ineffable, elle clama : « Rodolphe ! » et s'évanouit.

Le gentilhomme, qui venait de sauter à bas de son cheval, la reçut dans ses bras et, sur son front plus blanc que l'écume qui emplissait les naseaux du coursier, il déposa l'irrévocable et second baiser d'amour en murmurant : « Pardon ! »

. . . . . .

Un mois s'est écoulé. Rodolphe et Solange se demandent quelquefois, en regardant le blond chérubin qui faillit ne pas avoir de père, si dans le ciel même il peut exister un bonheur comparable à leur félicité. Henri IV s'est attaché le jeune comte de Raucogne comme aide de camp.

Quand à la jeune vicomtesse de Nivernais, qui s'était retirée le jour même de l'arrivée de Solange, elle pleura longtemps son premier rêve envolé ; mais bientôt un second survint, aussi doux, aussi rose, et le premier se cacha, s'engourdit, et, suivant en cela une loi vieille comme le monde, il finit par dormir son dernier sommeil sous le lourd manteau de l'oubli.

Le vieux barde, le dernier représentant d'un autre âge, dont la vieillesse fut encore bercée par la chaude tendresse de ses deux enfants, s'éteignit doucement dans les bras de sa fille, un soir d'hiver, chargée d'ans et d'honneurs.

Il y avait trois mois que Solange était comtesse de Raucogne, lorsqu'un messager vint lui apporter une nouvelle qui l'affecta douloureusement. Son ancien page, le petit Médéric venait de mourir. Depuis son mariage, elle avait mis tout en œuvre, mais en vain, pour savoir ce qu'il était devenu. Médéric était introuvable, et cependant, si elle vivait aujourd'hui, si elle avait enfin connu le bonheur, c'était à lui qu'elle le devait.

C'était lui qui avait empêché, au dernier moment, l'acte fatal, et qui, à l'instant où Rodolphe allait accomplir l'irrévocable, était accouru, couvert de sueur, et lui avait crié : « Arrêtez ! Solange est là, elle vous attend. »

Et depuis, on ne l'avait pas revu.

Le sacrifice accompli, il était sorti de Chartres, s'en allant droit devant lui, sans savoir où, indifférent, sentant qu'il laissait sa vie derrière lui. Longtemps il erra par monts et par vaux, suivant cependant, inconsciemment, une direction toujours à peu près la même.

Un soir, à son grand étonnement, il se trouvait dans un pays qu'il reconnaissait de plus en plus.

Il côtoyait la Garonne. Puis il s'engagea dans une forêt et suivit un sentier qu'il se rappelait avoir parcouru avec... Elle, il y avait bien, bien longtemps !

Il sentait à ce moment une fatigue étrange, indéfinissable, qui l'envahissait lentement. Il lui semblait que son être tout entier se diluait dans une lassitude infinie qui lui paralysait le corps et l'esprit.

La faculté de penser elle-même abandonnait son âme, tant la douleur morale était aiguë, et, plus il allait, plus ses jambes devenaient molles, incapables, tout à l'heure, de le soutenir. En sortant de la forêt, il avait la fièvre. Il marchait quand même.

Le soir venait, et, dans la pénombre crépusculaire, il aperçut, au milieu d'une plaine, un monceau de ruines et, au pied, une cabane. C'était Roublac, démantelé, protégeant encore la cabane intacte du dernier barde.

Il y entra, et, grelottant de fièvre, il s'étendit sur un amas de feuilles mortes.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels les paysans aperçurent, quelques-uns avec effroi, une silhouette de plus en plus pâle et de plus en plus amaigrie, errant du soir au matin, telle une âme en peine, dans le grand parc abandonné du château des comtes de Roublac.

Un matin, la porte de la cabane resta close. Après bien des hésitations, les paysans se décidèrent à l'ouvrir, et, sur le seuil, ils reculèrent en se signant, car sur le lit de feuilles mortes, sur le lit du dernier troubadour, ils venaient d'apercevoir le cadavre du dernier des pages fidèles...

L'enfant aux cheveux plus blonds qu'une moisson d'épis mûrs, aux yeux très bleus avec un reflet si doux qu'il semblait être né de l'union d'une étoile et d'un rayon de lune, le petit Médéric était mort comme il avait vécu : il était mort d'amour !

GUY VANDERQUAND.

FIN